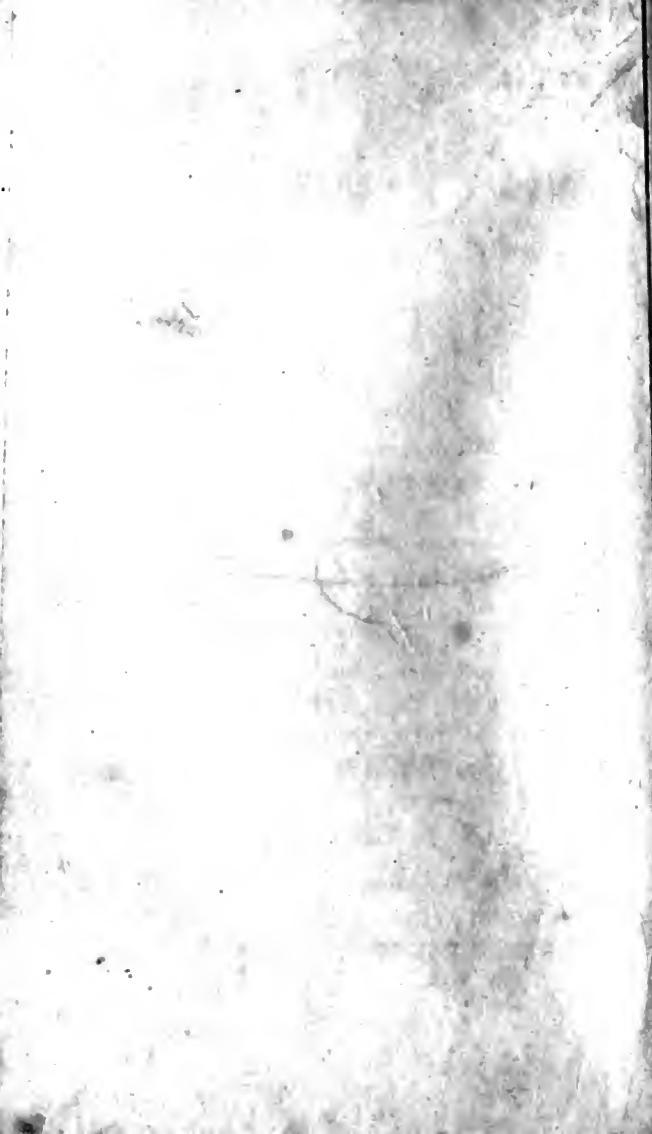






LL
Too
coll. spec.

Pauline Stos



HISTOIRE D'HYPOLITE, COMTE DE DUGLAS.

Par Madame D'AULNOY.

Nouvelle Édition , avec douze figures.

PREMIERE PARTIE.



A L I E G E ,

Chez LEMARIÉ , Libraire de *Son ALTESSE*,
deffous la Tour, proche l'Hôtel-de-Ville.

M. D C C. L X X X V I.



PQ

1711

A85A65

1786

Coll. spec.

A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME
MADAME LA PRINCESSE
DE CONTY.

MADAME,

L'Histoire que je viens d'écrire seroit devenue la plus sérieuse occupation de ma vie, si j'avois osé me promettre qu'elle eût pu vous plaire ; & bien que VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME m'ait fait l'honneur de s'arrêter quelques momens à la lire, je n'ai pas laissé d'hésiter à prendre la liberté de vous l'offrir : mais aussi, MADAME, qu'est-ce qui peut être digne de la fille du plus auguste & du plus grand Roi du monde ? Vous avez non-seulement reçu par la naissance, l'air majestueux & la grace incomparable qui accompagnent la moindre de ses actions, mais vous avez encore toutes celles de ces qualités héroïques qui peuvent entrer dans le cœur d'une Prin-

cesse ; de la religion & de la piété , sans ostentation & sans hypocrisie ; une bonté qui vous fait respecter de tous ceux qui vous approchent , & une élévation d'esprit , qui au milieu des amusemens de la jeunesse , laisse voir qu'il n'y a rien de si grand dont vous ne soyez capable. Pour moi, MADAME , j'admire dans ma solitude , cet amas de trésors dont le Ciel a si libéralement embelli votre ame & votre personne ; & la destinée qui m'a conduite dans les cours étrangères , & qui m'a fait connoître des grandes Princesses , semble ne m'y avoir attiré que pour mieux remarquer les avantages que vous avez au-dessus d'elles ; de sorte , qu'on peut dire , MADAME , qu'il auroit manqué quelque chose à la gloire de la France , à la Cour la plus belle & la plus polie qui ait jamais été , si vous aviez vu le jour dans un autre siècle , & sous un autre climat que le nôtre. Je suis avec une profonde soumission ,

MADAME ,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME ,

La très-humble , très-obéissante

& très-obligée Servante

D'AULNOY.



HISTOIRE

D'HENRY POLITE,

COMTE

DE DUGLAS.

Sous le règne de Henri VII, Roi d'Angleterre, George de Neuilly, Comte de Burgen, eut le malheur d'être soupçonné d'avoir part à la conduite criminelle d'Edmond de la Poole. Le Roi le fit arrêter & conduire dans la Tour de Londres; il y resta long-temps : mais ayant fait connoître son innocence, il obtint enfin sa liberté.

Il avoit si peu mérité d'être accusé, & de souffrir par la suite de cette accusation, que s'il avoit pu avec honneur se détacher du service qu'il avoit voué à sa patrie, il seroit volontiers passé en France, pour assurer son repos : mais comme il n'en avoit pas de prétextes assez plausibles, il résolut au moins d'y faire élever Roger, Comte de Warwick, fils de son frère,

lequel venoit de mourir, & de lui laisser cet enfant sous sa tutelle.

Il trouva une occasion pour l'envoyer en France, qui lui parut très-favorable, & dont il profita. Henri VIII se voyoit déjà sur le trône de son père. Sa sœur, nommée Marie, étoit d'une beauté merveilleuse : il n'avoit aucune envie de la marier, & bien que cette jeune Princesse eût été demandée par plusieurs Souverains, il les avoit toujours adroitement refusés ; mais le Duc de Longueville ayant été fait prisonnier de Henri à la bataille des Espérons, il proposa à la Cour d'Angleterre, le mariage de Marie avec Louis XII.

Le Roi d'Angleterre l'écouta avec des témoignages d'une joie sensible, & celui de France fut charmé du portrait de cette Princesse. Il se hâta d'envoyer en Angleterre le Général de Normandie, qui conclut la paix & le mariage en quinze jours, & qui amena la Princesse à Boulogne.

Monsieur de Burgen la supplia, lorsqu'elle partit de Londres, d'agréer que le Comte de Warwick la suivit ; elle le prit pour un de ses enfans d'honneur, & bien qu'il n'eût encore que onze ans, il ne fut pas un de ceux qu'on remarqua le moins.

Le Roi envoya le Comte d'Angoulême recevoir la Princesse, & l'épouser en son nom. Ce Prince qui étoit parfaitement bien fait, s'acquitta de sa commission avec tant d'esprit & de galanterie, que la jeune Reine en le voyant, soupira tendrement, & se plaignit en secret, que le Ciel ne lui eût pas destiné un époux si aimable. Il ne put de son côté s'empêcher de la trouver

si belle & si charmante , qu'il sentit naître dans son cœur les mêmes feux qu'il venoit d'allumer dans le sien : & il auroit poussé sa passion & son aventure amoureuse plus loin , sans les sages conseils de Duprat ; ses raisons étoient des plus fortes du côté de l'intérêt & de la politique : mais comme il vit que le Prince les méprisoit , & qu'il étoit trop agréablement touché pour s'en laisser persuader , il lui découvrit l'intrigue de la nouvelle Reine avec le Duc de Suffolk , & il n'en fallut pas davantage pour le guérir.

Le Roi attendoit la Reine à Aboeville , où il l'épousa avec beaucoup de magnificence ; mais six semaines après son retour à Paris , il mourut dans son palais des Tournelles. La Reine ayant déclaré qu'elle n'étoit point grosse , le Comte d'Angoulême devenu le Roi , sous le titre de François I , lui permit d'épouser le Duc de Suffolk , & peu après , elle partit pour retourner en Angleterre.

Le Comte de Warwick resta en France , par l'ordre de son oncle. Le Roi le prit auprès de lui , dans la même qualité qu'il avoit l'honneur de remplir chez la Reine Marie , & il fut du voyage lorsque les deux Rois de France & d'Angleterre résolurent de se voir. Ces Monarques se rencontrèrent entre Ardes & Guines. Ils étoient sans contredit , les deux Princes du monde les plus accomplis & les plus galans. Leur Cour étoit aussi la plus belle & la plus magnifique que l'on eût jamais vue. Ils firent là des courses de bagues & des tournois à l'honneur des Dames. Il vint de toutes parts des personnes de la première qualité , pour être témoins des plaisirs de deux si grands Rois , & le

camp d'entre Ardes & Guines , fut appelé le camp de drap d'or.

Entre plusieurs Dames qui parurent à cette fête , la Comtesse de Lorges eut la satisfaction de voir que les regards & l'admiration n'étoient point partagés , & que Mademoiselle de Montgomméry, sa fille, emportoit le prix de la beauté sur toutes celles qui osoient le lui disputer. Le Comte de Warwick qui n'avoit encore que quinze ans , demeura si charmé de cette admirable personne , qu'il pensa mourir de douleur, lorsque Monsieur de Burgen lui dit , que le Roi lui avoit ordonné de le remener en Angleterre , & qu'il alloit remercier le Roi de France des bontés extrêmes qu'il avoit eu pour lui. Il n'étoit pas en état de résister aux ordres de Henri ni à la volonté de son oncle. Malgré tout son déplaisir, il fallut qu'il suivît les intentions de ses supérieurs, sans avoir pu déclarer sa passion à celle qui la causoit.

Il s'embarqua avec Sa Majesté Angloise , emportant dans son cœur une si sensible & si tendre idée de Mademoiselle de Montgomméry , qu'il n'eut pas un moment de joie , depuis qu'il l'eut perdu de vue.

Cependant les deux Monarques se séparèrent si satisfaits l'un de l'autre , que l'on ne parloit que de leur union & des magnificences qui s'étoient passées à leur entrevue. Parmi les Anglois qui y firent plus de dépenses , le Duc de Buckingham fut celui qui se rendit le plus recommandable par la sienne. Mais le Cardinal Wolfey , favori du Roi, ayant appris qu'avant son départ de Londres , ce Duc avoit murmuré contre un voyage qui lui paroissoit si inutile , &

qui devoit coûter tant , il résolut sa perte par des motifs particuliers.

En effet , dès que le Roi fut de retour , il l'accusa d'avoir conspiré contre sa personne & contre son État. Le Monarque surpris & irrité , manda au Duc de venir se justifier ; mais il fut à peine arrivé , qu'on l'arrêta avec le Comte de Burgen , son gendre : & malgré son innocence , le Cardinal eut la satisfaction qu'il désiroit. L'infortuné Duc perdit la tête sur un échafaud , & le Comte de Burgen ne sortit de prison qu'au bout de quelques mois ; mais tout son bien fut confisqué.

De si grands malheurs l'obligèrent de renvoyer le Comte de Warwick en France. Il craignoit que la dureté du Roi, ou plutôt l'aveuglement qu'il avoit pour toutes les volontés du Cardinal , n'attirât de nouvelles infortunes à sa famille. Il prit la liberté d'écrire à François I , pour le supplier d'accorder la continuation de sa protection à son neveu. Le Roi le reçut avec de grands témoignages de bonté , & le jeune Comte , qui étoit toujours occupé de Mademoiselle de Montgomméry , fut transporté de joie de la trouver à la Cour au nombre des filles d'honneur de la Reine. Il ne s'attacha plus qu'à lui plaire , il ne faisoit sa Cour qu'à elle , & sa persévérance le flatta avec justice d'un tendre retour de la part de cette aimable personne.

Dans ce même temps , le Cardinal Wolfey employoit toute sa politique pour se ménager le plaisir d'une vengeance contre l'Empereur , en faisant réussir le mariage de son maître avec Madame Marguerite de France ; mais l'amour travailloit à détruire une partie de ses projets. Le Roi d'Angleterre devint éperdument amoureux

d'Anne de Boulen, fille du Chevalier de Rochefort. Elle étoit venue en France en qualité de fille d'honneur de la Reine Marie, lorsqu'elle épousa Louis XII; mais depuis étant retournée en Angleterre, sa grande beauté, soutenue d'un esprit aisé, délicat & plein d'artifice, enchantèrent Henri à tel point, qu'il ne pouvoit plus vivre qu'avec elle. Il faisoit tout son bonheur de lui plaire, & la résistance qu'elle apportoit à lui accorder les faveurs qu'il en souhaitoit, le fit résoudre à l'épouser. En effet, il n'omit rien pour obliger le Pape à rompre son mariage avec la Reine Catherine, & la fermeté du Pontife à lui refuser une chose si injuste, l'irrita si fort, qu'enfin elle fut cause de la ruine de la religion en Angleterre.

Henri passa à Boulogne, où François I se rendit avec les Princes ses enfans. Ils se donnèrent là de grandes assurances d'une amitié sincère. Le véritable motif du voyage du Roi d'Angleterre étoit pour se plaindre à celui de France, du procédé du Pape, & l'engager de l'envoyer sommer avec lui, d'assembler un Concile.

Cependant le Comte de Warwick avoit mérité par ses soins & par son attachement, que la belle Mademoiselle de Montgomméry (qui ne dépendoit plus que de la Reine, parce que la Comtesse de Lorges, sa mère, étoit morte) consentit qu'il la demandât au Roi & à la Reine. Il étoit en âge de n'être plus sous la tutelle de ses proches, & cette alliance lui étoit si avantageuse, qu'il n'y en eut aucun, qui n'en partageât la joie avec lui; il obtint sans peine de leurs Majestés, un bien qui lui sembloit pré-

féritable à tous les autres ; le mariage se fit à Calais , & rien ne peut être ajouté aux plaisirs & à la magnificence qui l'accompagnèrent : les deux Rois comblèrent d'honneur & de bienfaits ces illustres époux , & ils passèrent en Angleterre avec Henri.

L'amour de ce Prince pour Anne de Boulen augmentoit à proportion des obstacles qu'on lui opposoit ; il l'épousa enfin , & il la fit couronner dans Westminster ; mais lorsqu'il vit que la sentence donnée à Rome par le Pape , avoit été fulminée contre lui , il devint furieux : il se déclara chef de l'Église Anglicane ; il se rendit le persécuteur de ceux qu'il avoit le plus aimé. L'on voyoit chaque jour des personnes de tout sexe & de toutes qualités punies du dernier supplice à cause de la religion , & sa colère alla si loin , qu'il voulut même profaner les reliques ; il fit brûler celles de saint Thomas de Cantorbéry. Édouard de Neuilly Courtenay , Marquis d'Exester , & le frère du Cardinal de Poole , animés de zèle , voulurent représenter au Roi le tort qu'il avoit , ils payèrent de leur tête la sainte liberté qu'ils avoient prise , & comme le Comte de Warwick étoit proche parent d'Édouard de Neuilly , on l'accusa d'avoir murmuré dans des termes si peu respectueux , qu'encore qu'il fût innocent , il se trouva contraint , pour éviter une mort honteuse , de sortir du royaume en diligence.

Ceux de sa maison qui restèrent à la Cour , craignant plus la perte de leurs biens & de leurs vies , que celle de leur ame & de leur honneur , se conformèrent avec une soumission rampante à toutes les volontés du Roi ; ils embrassèrent

sa religion, & devinrent par politique, les plus grands ennemis du Comte de Warwick ; tout son bien fut confisqué : mais ce qui le toucha le plus dans son malheur, c'étoit la nécessité de se séparer d'une des plus belles & des plus vertueuses femmes du monde. Il lui laissa une fille nommée Julie, qui n'avoit que deux ans : après lui avoir recommandé avec la plus forte tendresse, un gage si précieux de leur union, il lui dit qu'il étoit résolu d'aller à Venise ; que le Pape, l'Empereur & les Vénitiens venoient de faire une ligue contre Soliman ; que c'étoit un lieu propre pour acquérir de l'honneur ou pour trouver une mort glorieuse.

La Comtesse de Warwick pensa mourir de douleur en voyant partir son cher époux ; elle ne voulut pas employer le pouvoir qu'elle avoit sur lui pour le retenir, & le danger qu'il couroit en restant auprès d'elle lui causoit mille frayeurs ; elle voyoit bien aussi qu'il ne pouvoit rien espérer dans son propre pays, à cause des empêchemens que sa religion y formoit, & comme il étoit dans l'âge où un homme de cœur se reproche de passer sa vie dans une molle oisiveté, sa vertu & son courage l'emportèrent sur son amour.

Sa navigation ayant été heureuse, il se rendit à Venise en peu de temps : il y fut reçu du Général Capello, avec de grands témoignages d'une estime particulière, parce que la maison de Warwick lui étoit fort connue : il s'embarqua avec lui pour aller à Corfou joindre les galères du Pape & celles d'Espagne. Lorsque les Généraux se furent assemblés, ils arrêtèrent ensemble qu'ils iroient de suite combattre les

ennemis. L'armée Turque, à ces nouvelles, fut surprise de la diligence des Princes confédérés, & balançoit beaucoup sur le parti qu'il falloit prendre ; mais Barbe-Rouffe qui étoit intrépide, résolut de réparer par un exploit mémorable, le mauvais succès qu'il avoit eu dans sa retraite de Corfou.

Le Général Capello étoit à l'avant-garde, & d'aussi loin qu'il apperçut les Turcs, poussé d'une noble émulation, il pressa son escadre d'avancer ; il tira plusieurs coups de canon, & contraignit les ennemis de se retirer : le Prince Doria voyant les avantages du Général Vénitien, s'avança avec sa flotte ; l'on crut que c'étoit pour attaquer l'armée, mais sans qu'on en fût la raison, il s'arrêta tout d'un coup, rassembra ses galères, & se retira au cap du Cal.

Ce ne fut pas sans causer un sensible déplaisir aux autres Généraux, qui en parlèrent avec beaucoup d'aigreur ; & le vent leur ayant manqué tout d'un coup, les Turcs sortirent du golfe, & présentèrent la bataille : mais la longueur & l'irrésolution des Chrétiens, les empêchèrent de l'accepter. Barbe-Rouffe & le fameux Corsaire Dragut-Rais, eurent le temps de gagner la terre, & l'armée de la Ligue demouroit comme immobile à regarder la belle occasion qu'elle perdoit, lorsque le Général Capello & le Patriarche Grimani, animés de honte & de colère, montèrent sur une frégate, allèrent trouver le Prince Doria, & le pressèrent ensemble de profiter des avantages que la fortune leur présentait : Allons, Seigneur, allons, s'écria le généreux Vénitien, allons où la gloire nous appelle, allons attaquer nos ennemis, qui déjà

demi-vaincus, témoignent leur crainte par leur fuite : je n'attends que vos ordres pour commencer : en effet, l'on n'entendoit dans toute la flotte que les cris des soldats, qui répétoient bataille, bataille, victoire, victoire. Doria honteux d'être le seul qui en retardât l'événement, commanda que l'on s'avancât, mais pour la seconde fois, il fit sa retraite au moment que toutes les apparences promettoient l'avantage.

Cependant, Dragut-Rais investit deux galères Vénitiennes qui étoient demeurées derrière, & il les prit : le Comte de Warwick se trouva par malheur sur une de ces galères ; il y fit une résistance qui fut admirée des Chrétiens, & qui surprit les Turcs ; l'on ne pouvoit se défendre avec plus de courage : mais il fallut que la valeur cédât au grand nombre : quelques soldats qui s'étoient sauvés à la nage, rendirent compte de sa mort : les Généraux & tous ceux qui le connoissoient dans l'armée, en furent sensiblement affligés, & comme les méchantes nouvelles volent plus vite que les autres, & que la Comtesse de Warwick étoit dans une inquiétude qui ne lui laissoit négliger aucune occasion de s'informer de ce qui se passoit, elle fut instruite en peu de temps de la perte qu'elle avoit faite.

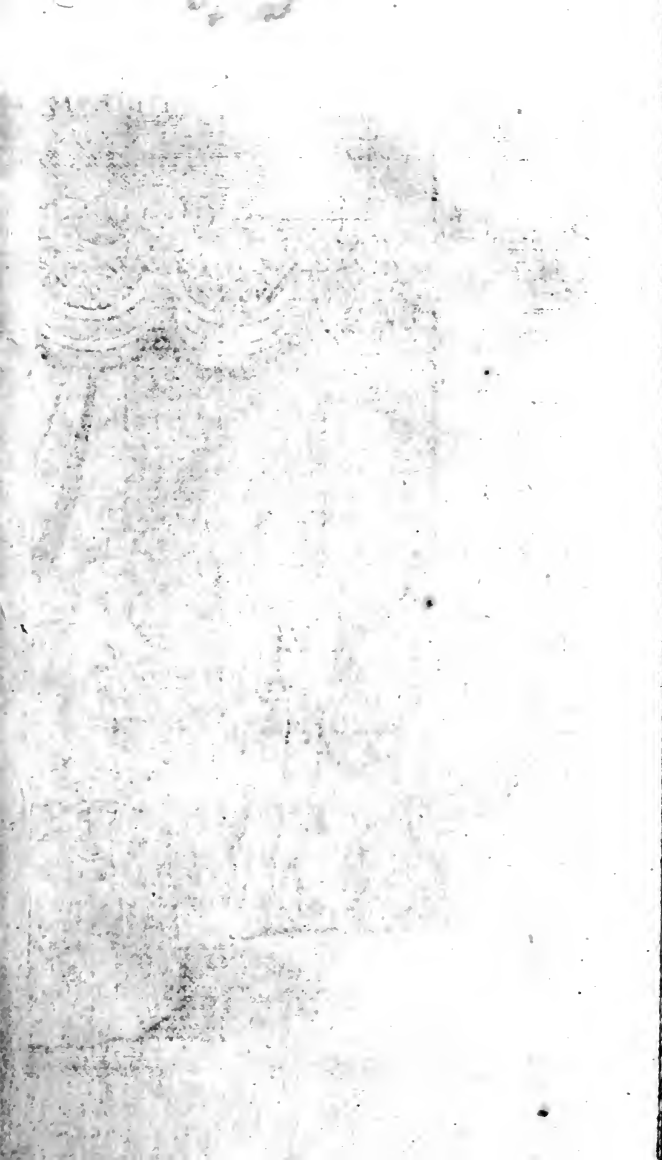
Cette vertueuse femme ne pouvant être la maîtresse de sa juste douleur, se trouva tout d'un coup si accablée, qu'elle ne douta point que sa dernière heure ne fut fort proche, & n'ayant plus d'attachement pour le monde, après le déplaisir qu'elle venoit d'y recevoir, elle ne regrettoit en le quittant que sa chère Julie. Cette aimable enfant n'avoit encore que deux ans, & dans un âge si tendre, elle promet-

toit tout ce que l'on peut espérer d'un sujet merveilleux ; sa mère affligée la tenoit entre ses bras , & lui mouillant le visage de ses larmes : O ! ma chère Julie , disoit-elle , ô ! mon enfant, quelle sera ta destinée ? Qui est-ce qui te servira de père ? Qui va te servir de mère ? Ton père n'est plus ; ta mère est mourante. Hélas ! je te laisse dans un temps où tu aurois bien besoin de moi ; mais je ne doute point que la Providence ne prenne tous les soins nécessaires pour te sauver des périls où tu vas être exposée , & c'est entre ses bras que je te remets : en achevant ces mots , elle levoit les yeux vers le Ciel , & lui demandoit sa protection pour cette innocente.

Comme elle étoit en cet état , le Milord de Douglas & la Comtesse sa femme , vinrent la voir à la campagne , qu'elle n'avoit pas voulu quitter depuis le départ de son époux ; c'étoient des personnes d'un grand mérite , & les meilleurs amis que feu son mari & elle eussent dans le monde : la maison de Montgomméry étoit même alliée à celle de Douglas , qui est une des plus illustres d'Écosse , mais quelques mécontentemens particuliers obligèrent Milord de Douglas de quitter l'Écosse pour s'établir en Angleterre ; il y épousa Mademoiselle de Bedford , qui avoit beaucoup d'esprit & de mérite , & l'un & l'autre étoient fort considérés du Roi.

Dès qu'ils virent la Comtesse de Warwick , les soupirs & les larmes leur ôtèrent pendant un assez long-temps l'usage de la parole ; ils furent saisis de la plus vive douleur , & ce qui augmenta encore celle de Monsieur & Madame de Douglas , c'est qu'ils connurent l'extrémité où étoit réduite la pauvre Madame de Warwick.

Enfin, le Milord faisant un effort sur lui-même, il lui dit tout ce qu'il crut propre, sinon à la consoler, du moins à soulager un peu sa peine : alors elle porta la main sur son cœur, & poussant des sanglots & des plaintes capables de toucher les personnes les plus indifférentes : Ah ! Monsieur, lui dit-elle, le coup est-là, je n'en puis revenir ; ne perdons point, je vous prie, un temps que je dois ménager en l'état où je suis. Il semble, Madame, continua-t-elle, en s'adressant à la Comtesse de Douglas, que Dieu vous envoie ici pour contribuer à mon repos ; j'ai une grâce à vous demander, si vous me l'accordez, je mourrai sans regretter la vie, & je vous connois si bons & si généreux l'un & l'autre, que j'ose espérer que vous ne me la refuserez pas : Non, assurément, Madame, dirent-ils, avec empressement, vous pouvez compter sur nous, & être persuadée que rien ne nous sera difficile pour votre satisfaction ; expliquez-vous donc avec une entière certitude d'être obéie en tout ce que vous souhaiterez : Hélas ! continua-t-elle, comment vous pourrai-je exprimer ma reconnaissance, si vous voulez bien, comme je vous en supplie, & comme je l'espère, recevoir ma chère enfant & l'adopter pour le vôtre : cette pauvre petite va tout perdre en me perdant ; elle est sur le point de tomber entre les mains de ses oncles, qui, pour faire leur cour au Roi, l'élèveront dans leur nouvelle doctrine. Je sais le zèle que vous avez pour la vraie religion, & quand nous pourrions séparer l'amitié que vous aviez pour mon époux & celle que vous me témoignez encore, des intérêts de ma fille, cette seule considéra-





tion de la conserver à notre religion , me fait espérer que vous contribuerez de tous vos soins à cacher sa naissance , & à la faire passer pour être votre fille ; j'ai l'honneur de vous appartenir ; j'envisage que vous n'êtes point né sujet du Roi , que ses violences ne s'étendront pas jusqu'à vous , & que vous êtes Monsieur , le seul à qui je puisse confier mon trésor sans crainte.

Le Comte de Duglas lui dit là-dessus tout ce qu'elle pouvoit attendre d'un homme fort généreux , d'un bon parent & d'un parfait ami ; la Comtesse lui protesta que la petite Julie tiendrait le même rang dans son cœur qu'Hypolite & Lucile ses deux enfans ; que si elle pouvoit mettre quelque différence entre ceux-là & celle-ci , c'est qu'elle lui seroit encore plus chère. Je ne trouve point de paroles capables de vous exprimer ce que je sens , repartit la Comtesse de Warwick ; que pourrai-je vous dire qui fût répondre à des obligations si pressantes ; j'accepte pour ma chère enfant, les bontés que vous lui promettez , Madame , & je vais remettre entre vos mains ce que j'ai de pierres , afin qu'elle puisse s'en servir lorsqu'elle en aura besoin. Ne croyez pas , je vous prie , quand je vous les donne , que je me défie de votre générosité ; je suis persuadée que de ce côté-là , non plus que de celui de son éducation , vous n'omettrez rien à faire pour elle : mais puisque je les ai , il y auroit de l'injustice de la priver d'un bien qui lui appartient.

En achevant ces mots , elle prit un petit coffre fort qui étoit à côté de son lit , & elle leur donna pour six mille guinées de pierreries.

Voilà tout ce qui me reste , dit-elle , d'une assez grande fortune , & c'est bien peu de chose , continua-t-elle , en laissant couler quelques larmes , pour une fille qui a de la naissance & qui , je crois , ne manquera pas de cœur ; mais comme le plus solide bien consiste dans la vertu , j'espère qu'elle sera toujours suffisamment riche , & qu'elle n'en pourra manquer , Madame , étant élevée auprès de vous. Au reste , lorsqu'elle sera en âge de garder un secret , apprenez-lui , je vous en conjure , de qui elle est fille ; montrez-lui le portrait de son père & le mien que voilà ; faites-lui savoir quelle a été la tendresse que nous avons pour elle , & tâchez de l'engager , Madame , à rendre les devoirs à notre mémoire , qu'elle nous auroit sans doute rendus à nous-mêmes , si Dieu ne nous avoit pas retirés à lui.

En finissant ces paroles , les yeux baignés de larmes , elle embrassa plusieurs fois sa fille , ensuite elle tendit les bras à la Comtesse de Douglas , & elle leur dit à tous les derniers adieux. Il est temps que vous partiez , leur dit-elle , d'une voix plus foible ; il sera tard avant que vous soyez de retour à Londres , & quelque consolation que j'aie de vous voir , il faut nous séparer ; je sens que mes forces m'abandonnent , je vais employer le peu de temps qui me reste à me préparer à mourir.

Monsieur & Madame de Douglas étoient si pénétrés de douleur , qu'ils fondonnent en larmes auprès d'elle sans lui pouvoir parler , & sans se pouvoir résoudre à la quitter ; mais avant qu'ils s'en allassent , comme cette chère mourante avoit une merveilleuse présence d'esprit , elle

leur témoigna d'être inquiète comment ils pourroient emmener sa fille sans que ses domestiques s'en apperçussent , parce que si quelqu'un d'eux venoit à savoir qu'elle fût entre leurs mains, ils seroient capables d'en donner avis aux oncles de la petite Julie : ainsi , après avoir long-temps rêvé , elle jeta les yeux sur son Aumônier , qui étoit un homme d'un secret inviolable , & leur dit que ce seroit lui qu'elle chargeroit de toute cette affaire : elle ajouta que par le moyen de la nourrice de sa fille , qui étoit sûre , elle seroit courir le bruit qu'elle étoit morte subitement.

Après avoir pris toutes ces mesures , ils se séparèrent de cette vertueuse Dame avec une sensible douleur de la voir si mal : ils lui dirent encore tout ce qui pouvoit la mettre en repos du côté de son aimable enfant , & de crainte que leurs soins ne devinssent suspects à ses proches, ils n'osèrent envoyer souvent chez elle : mais cinq jours après , son Aumônier leur écrivit sa mort , & le lieu où il avoit secrettement fait porter sa fille. La Marquise de Douglas la fut prendre , & personne chez elle ne sut rien de ce mystère , parce qu'elle avoit eu une fille qu'on avoit nourrie à la campagne , où elle étoit morte , laquelle auroit eu à-peu-près le même âge que la petite Julie. Lorsqu'on l'apporta dans la chambre de sa mère (car à présent il faut nommer Madame de Douglas ainsi) Hypolite y étoit ; il avoit environ sept ans , & c'étoit un des plus beaux enfans & des plus spirituels qui fût au monde : il parut charmé de sa sœur Julie , & Lucile qui avoit quatre ans , ne lui étoit rien en comparaison de cette cadette. Il ne pouvoit

la quitter , & dans une enfance où la nature parle toute seule , les inclinations de son cœur se faisoient sentir si fortement , qu'Hypolite n'avoit des soins & des empressemens que pour Julie.

Il faut avouer aussi qu'elle étoit toute charmante , & que jusqu'à ce jour , l'on n'avoit peut-être jamais vu de personne plus parfaite de corps & d'esprit : à l'âge de douze ans , elle pouvoit déjà passer pour une merveille ; sa taille étoit haute , son air noble , plein de modestie & de douceur , ses yeux étoient noirs , grands & si brillans , qu'il étoit difficile d'en soutenir les regards ; sa bouche étoit petite & vermeille , ses dents admirables , son teint avoit toute la blancheur & tout l'éclat des blondes sans en avoir le fade ; il étoit animé des plus vives & des plus belles couleurs , & ses cheveux blonds & naturellement frisés , augmentoient ses charmes. Il n'est guère d'Angloises , ayant la gorge & la jambe belle , que Julie ne surpassât toutes en cela , elle marchoit si bien , elle dansoit de si bonne grace , elle chantoit avec tant d'agrémens , qu'elle s'attiroit sans peine le cœur & l'admiration de ceux qui la voyoient. Hypolite étoit dans son sexe aussi parfait que Julie l'étoit dans le sien ; sa taille , sa tête , ses traits , son air , sa noble fierté , ses manières , sa politesse , son esprit , sa complaisance , toutes ces choses ensemble lui avoient été si libéralement départies , que l'on ne pouvoit le voir avec indifférence. Lucile avoit beaucoup d'esprit & d'enjouement ; elle étoit d'une beauté supérieure à bien d'autres , & elle ne pouvoit céder qu'à celle de sa sœur ; car Hypolite & elle croyoient que Julie étoit leur sœur , & ils vivoient dans une union

pleine de tendresse ; mais enfin , Hypolite commença de devenir mélancolique ; Julie de son côté étoit rêveuse : ils vouloient toujours être ensemble , ils se cherchoient par-tout , & lorsqu'ils s'étoient trouvés, ils soupiroient tout bas & se parloient peu , ils passioient des heures entières à se regarder d'une façon languissante , ils s'abandonnoient à cet innocent plaisir , & tout d'un coup y faisant réflexion , ils rougissoient , baissoient les yeux , & tomboient dans une profonde rêverie.

Cependant les jours leur paroissent trop courts pour satisfaire l'envie qu'ils avoient de se voir, & lorsqu'ils se séparoient, ils sentoient bien que toute leur satisfaction étoit attachée à la douceur d'être ensemble. Lucile qui étoit fort enjouée leur en faisoit souvent la guerre : Mon frère , disoit-elle à Hypolite, vous aimez ma sœur plus que moi ; comme son aînée j'en devrois être jalouse , mais il faut que je vous avoue que je ne saurois m'opposer à la justice que vous lui rendez, & bien que je vous aime de tout mon cœur, il me semble qu'elle vous aime encore plus que je ne fais : Ne le croyez pas , mon frère, disoit Julie en rougissant ; nous vous aimons toutes deux également : Et pourquoi , ma chère sœur, repliquoit Hypolite , pourquoi vous opposez-vous au plaisir que j'ai d'entendre dire que vous m'aimez ? Alors Julie se trouvant embarrassée , ne répondoit plus , & retomboit dans sa mélancolie ordinaire. Hypolite de son côté paroissoit interdit auprès d'elle & abîmé de chagrin , & Lucile qui les regardoit avec étonnement , ne savoit que penser.

Un jour que le Marquis de Duglas & toute sa

famille étoit à Buckingham , où il avoit acheté une très-belle maison, il arriva que Julie se promenant avec son frère & sa sœur sur le bord d'un étang, elle eut envie de passer dans une île que l'on avoit pratiquée au milieu, où l'on avoit fait quelques loges pour des cygnes. Aussi-tôt qu'elle en eut parlé, le jeune Hypolite courut avec empressement vers l'endroit où étoit un petit bateau attaché au pied d'un arbre; il le délia, & se jetant dedans, il l'amena vers ses sœurs, qui s'y mirent avec lui: mais n'ayant nulle expérience pour le conduire, il ne put éviter de s'embarraffer dans une touffe de roseaux; ces belles filles eurent peur, & le voyant pencher d'un côté, elles se jetèrent si promptement de l'autre, que le bateau tourna, & elles furent sur le point d'être noyées. Lucile fut heureusement secourue, Hypolite auroit bien pu éviter le péril s'il avoit été seul; mais l'on est toujours en danger quand ce que nous aimons court quelques risques. Dans cette rencontre, il ne songea qu'à sa chère Julie, & en effet, la tendresse qu'il avoit pour elle, lui donna tant de force & d'adresse, que l'ayant prise par ses habits, il ne la quitta point qu'il ne l'eût mise dans l'île, dont ils n'étoient pas éloignés: mais il n'est pas possible de bien représenter quel fut l'excès de sa douleur, lorsqu'il vit que ses yeux étoient fermés, & qu'une pâleur mortelle lui couvroit le visage: elle étoit sans mouvemens, & comme les choses que nous appréhendons sont celles que l'on se persuade le plus facilement, il ne douta point qu'elle ne fut morte. Ah! malheureux, s'écria-t-il, je suis la cause de la perte de ma sœur; elle a été au fond de l'eau avant

que j'aie pu l'en tirer. Julie, ma chère Julie, que vais-je devenir ? En achevant ces mots, il la serra étroitement entre ses bras, il attachait sa bouche sur la sienne, & fut prêt d'expirer par la douleur extrême qu'il ressentoit : mais ses brûlans soupirs & le déluge de larmes dont il lui mouilloit le visage, la tirèrent bientôt d'un état où la seule frayeur l'avoit jetée.

Elle ouvrit enfin ses beaux yeux, & les attachant sur ceux d'Hypolite, qui dans ce moment sembloit revenir lui-même à la vie : Que vous me paroissez touché, lui dit-elle, mon cher frère ! Pensez-vous que je sois si digne d'être regrettée, & que je puisse moi-même regretter la vie ? Ah ! ma chère sœur, lui dit-il en l'embrassant, je vous conjure, ne me parlez jamais que nous devions quelque jour nous séparer ; si vous saviez ce que je viens de ressentir, vous auriez pitié de moi.

Comme elle alloit lui répondre, ils virent qu'on leur amenoit un petit bateau, c'étoit Monsieur de Duglas qui les envoyoit chercher ; par un très-grand bonheur il passoit proche de là, dans le temps que cet accident venoit d'arriver, & s'il n'avoit fait retirer Lucile, elle se feroit indubitablement noyée ; car, bien que son frère eût pour elle une véritable tendresse, il avoit été tellement occupé de Julie, qu'il n'avoit point du tout pensé à Lucile.

Lorsqu'ils furent revenus, Monsieur & Madame de Duglas, les reprirent aigrement de s'être ainsi hazardés ; & comme Lucile ressentoit l'indifférence qu'Hypolite avoit témoigné pour elle en cette rencontre : En vérité, dit-elle, tout le péril étoit pour moi, quand ma sœur est en

quelque lieu, elle est bien sûre des soins de mon frère, mais à mon égard je ne fais pas trop ce que je dois m'en promettre; ce reproche embarrassa le frère & la sœur, & il servit aussi à faire ouvrir les yeux au Milord & à la Marquise de Douglas, sur la conduite d'Hypolite & de Julie; le mari & la femme s'entre-regardèrent, & il parut sur leur visage quelque sorte de chagrin. En effet, depuis assez long-temps ils avoient formé le dessein d'unir la destinée d'Hypolite à celle d'une petite fille de Gilespic, Chambellan & Comte d'Argile; c'étoit une héritière fort riche, qu'on avoit élevée à Édimbourg en Écosse; il y avoit une étroite parenté entre Hypolite & elle, de manière que le Marquis de Douglas avoit l'intention d'envoyer son fils dans peu auprès de sa maîtresse, pour la voir & pour cultiver ses bonnes grâces: ils avoient aussi envie de marier Julie avec le Comte de Bedford, qui étoit de la même maison de Madame de Douglas, & qui témoignoit une grande passion pour cette belle fille.

Monsieur & Madame de Douglas s'entretenirent de ce qui venoit de se passer: Qu'est-ce que ceci? disoient-ils; seroit-il possible qu'Hypolite eût d'autres sentimens pour Julie, que ceux qu'un frère a pour sa sœur? Ils rappellèrent dans leur esprit plusieurs choses qu'ils leur avoient vu faire, & la Comtesse de Douglas résolut de parler à Julie, sans qu'il y parût aucune affectation. Elle fut un matin dans la chambre de ses filles; elle trouva Hypolite à genoux proche du lit de Julie, qui étoit encore couchée. Vous êtes bien matinal, dit Madame de Douglas à son fils, d'un air sévère, & vous devriez bien plutôt employer votre temps à apprendre les choses que vous êtes

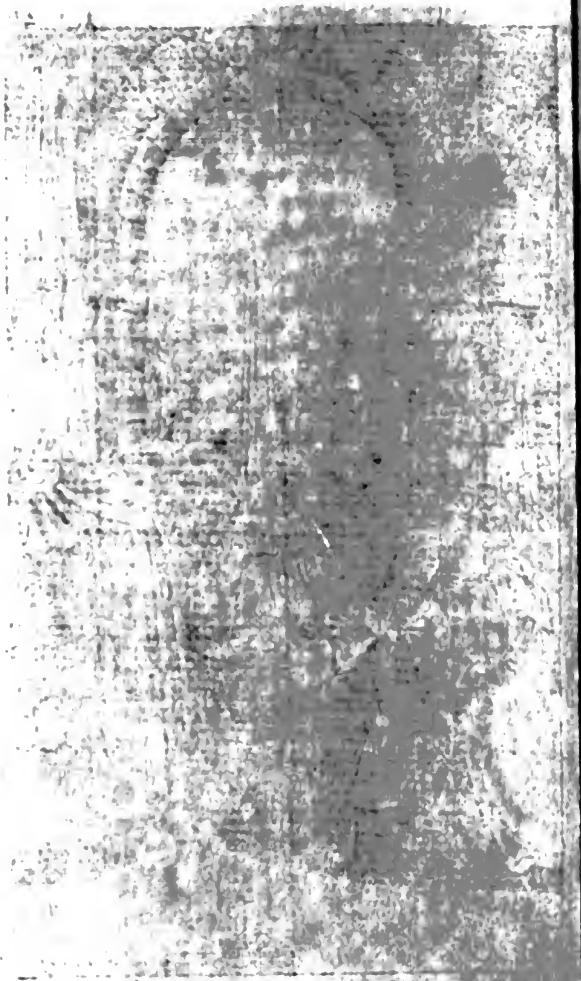
êtes obligé de savoir , qu'à venir si souvent dans la chambre de vos sœurs. Hypolite se retira avec douleur , & ensuite la Marquise parlant à ses deux filles , elle leur dit : Qu'encore qu'il fût de leur devoir d'aimer tendrement leur frère , & qu'elle le leur ordonnât même , cependant elle ne trouvoit pas qu'il fût à propos , à présent qu'elles étoient hors de l'enfance , qu'ils vécussent dans une si grande familiarité ; qu'elle souhaitoit toujours beaucoup d'union entr'eux , & que cela n'étoit point opposé à beaucoup de circonspection. Lucile dit qu'elle obéiroit ; Julie baissa les yeux & rougit ; cette réprimande augmenta sa mélancolie , & quelque soin qu'elle prit pour la cacher , il auroit été difficile de ne pas s'en appercevoir.

Elle passa une partie du jour enfermée dans son cabinet ; & comme elle étoit sur le soir à la fenêtre , elle vit arriver le Comte de Bedford : sa présence en tout temps lui étoit fort désagréable ; mais en celui-là particulièrement elle n'auroit pu la supporter ; c'est ce qui l'obligea de descendre dans le jardin : il étoit grand & fort spacieux ; elle se hâta de le traverser pour se jeter dans un petit bois qui le terminoit ; & craignant qu'on ne l'y vint chercher , elle entra dans une grotte qui n'étoit pas moins agréable par la fraîcheur , que par plusieurs rocailles & de très-belles statues qui l'embellissoient. Dans des enfoncemens qu'on y avoit ménagés , on trouvoit des petits lits de mousse & de gazon , dont la verdure & la fraîcheur se conservoient aisément , parce qu'ils n'étoient point exposés aux rayons du soleil ; une charmante obscurité régnait dans cette grotte , & c'est-là que la belle

Julie s'abandonnoit toute entière à ses tristes réflexions , lorsqu'Hypolite , conduit par ses déplaisirs , vint chercher dans ce même lieu un asyle , contre beaucoup de personnes de qualité , qui venoient d'arriver chez son père ; il étoit si peu en état de les entretenir , qu'il crut devoir les éviter.

Il s'allit sans voir sa sœur : il appuya sa tête contre un rocher , d'où sortoit une grosse source qui se multiplioit par mille jets d'eau différens ; il resta long-temps comme un homme abattu de la plus cruelle douleur ; mais enfin élevant tout d'un coup la voix : Julie , ma chère Julie , dit-il , puisque la passion que j'ai pour vous ne m'est pas permise , puisque je commets un crime lorsque je vous adore , & qu'il m'est plus aisé de cesser de vivre , qu'il ne m'est aisé de cesser de vous aimer , je veux mourir , & mourir innocent d'un feu que je n'ai pu éteindre. En achevant ces mots , il tira son épée , & il en tournoit la pointe vers son estomach , lorsque Julie toute éperdue fit un grand cri : Ah ! mon frère , lui dit-elle , se jetant sur son bras & l'arrêtant , quel est votre désespoir ? Se peut-il rien de plus funeste que ce qui vous passe dans l'esprit ? Hypolite éperdu & surpris se laissa tomber à ses pieds ; mais après avoir gardé un assez long silence , il se rassura un peu , & lui dit : Ma sœur , je ne suis plus maître de mon secret , puisque vous venez de l'apprendre , ce qui m'étonne seulement , c'est que sachant la cause de mon juste désespoir , vous ayez encore assez de compassion pour vouloir que je vive ; je n'en suis pas digne , ma chère Julie , & bien que mon crime soit involontaire , & que je n'aie rien





omis pour régler mes sentimens, & pour leur donner les justes bornes qu'ils doivent avoir, l'astre fatal sous lequel je suis né, s'est opposé si fortement à ma guérison, que ne pouvant plus douter de mon malheur, j'y allois chercher un remède violent, quand vous vous y êtes opposée. Hélas ! reprit Julie, hélas ! mon frère, cet astre dont vous vous plaignez, ne m'a pas moins fait de mal qu'à vous ; connoissez tous vos malheurs & tous les miens ; Hypolite je vous aime & je vous aime trop, puisque vous êtes mon frère ; je veux bien vous l'avouer pour mériter votre pitié, mais je suis résolue de ne vous revoir jamais ; oui, mon frère, j'irai en France, je m'y ferai religieuse, & je cacherais ma honte & mes déplaisirs à tout l'univers. Je voudrois même que vous n'en fussiez rien : mais quel moyen en l'état où vous êtes de vous ôter cette consolation ? Hypolite étoit si transporté d'entendre parler sa chère Julie, qu'il en avoit perdu l'usage de la voix, & il étoit toujours resté à ses pieds ; mais levant les yeux sur elle, & la regardant d'un air timide : Je ne m'oppose point, lui dit-il, à une résolution si généreuse ; quelque peine que j'aie de vous perdre pour jamais, & de vous voir enfermer dans un couvent, mon cœur trouve une espèce de consolation quand je pense que vous n'épouserez point le Comte de Bedford. Eh ! voudriez-vous, dit-elle, que j'en épousasse un autre ? Hélas ! ma sœur, reprit-il, ne me faites point expliquer là-dessus, mais assurez-vous que de mon côté je ne changerai point d'état, & que puisqu'il faut nous séparer, je menerai une vie si triste & si déplorable, que j'en verrai bientôt la fin.

Julie ne lui répondit que par de profonds soupirs , & ils fondoient l'un & l'autre en larmes : Mon frère , lui dit-elle en le regardant tendrement , c'en est fait , je ne vous verrai donc plus. C'en est fait , Julie , ma chère Julie , répondit-il , c'est un plaisir que je n'ose souhaiter. Songeons à cacher nos malheurs à toute la terre , ajouta-t-elle , & s'il se peut , cachons-les à nous-mêmes. En achevant ces mots elle se leva , & sortit de la grotte sans oser regarder Hypolite , & il la vit sortir sans oser l'arrêter.

L'abattement dans lequel elle étoit , l'obligea de ne rentrer dans la chambre de la Comtesse de Douglas que le plus tard qu'elle pût , sachant bien qu'elle y trouveroit le Comte de Bedford , & c'étoit pour elle une augmentation de peine de voir un amant déclaré pour lequel elle n'avoit que de l'indifférence. Elle évita avec beaucoup de soin de lui donner lieu de la pouvoir entretenir , & il retourna à Londres le même soir ; car Buckingham n'en étoit qu'à neuf milles.

Julie passa une fort triste nuit , elle ne pouvoit assez s'étonner des sentimens de son frère & des siens. Mon Dieu ! s'écrioit-elle , en pleurant amèrement , qu'avons-nous fait pour mériter , dans un âge si peu avancé , un châtiement si rigoureux ? Enfin , elle se leva de fort bonne heure , cela lui fut bien aisé , car elle n'avoit pas fermé les yeux ; elle s'habilla avec assez de diligence , & sachant que Madame de Douglas étoit dans son cabinet , elle y fut en tremblant , & vint se jeter à genoux devant elle ; cette action la surprit : Que voulez-vous , Julie , lui dit-elle d'un air tendre , & qu'est-ce qui vous oblige de vous tenir dans la posture

où je vous vois ? Madame , lui répondit-elle , c'est le désir d'obtenir une grace de vous , que j'ose vous supplier de ne me point refuser. J'ai déjà quinze ans , je suis votre cadette , je n'ai pas de grands biens à prétendre , je ne me sens aucune inclination pour un établissement dans le monde , j'en ai beaucoup d'être religieuse ; ainsi , Madame , si l'envie que j'ai d'aller en France ne vous déplaît point , je vous conjure d'y consentir , & de faire agréer à mon père que vous ou lui m'y conduisiez dans un couvent. Ma fille , lui dit la Comtesse en s'attendrissant , avez-vous fait de sérieuses réflexions sur ce que vous me proposez ? Il seroit fâcheux que vous fissiez de fausses démarches ; vous êtes encore si jeune que vous devriez prendre du temps pour une affaire de cette conséquence. Julie continua de lui dire avec beaucoup de résolution , qu'elle y avoit mûrement pensé , & qu'elle ne croyoit pas de s'en repentir jamais. Madame de Douglas l'assura qu'elle feroit son possible auprès de son mari , pour lui faire goûter cette affaire.

En effet , elle passa aussi-tôt dans la chambre du Comte de Douglas : J'ai un véritable scrupule , lui dit-elle , d'avoir pu croire qu'Hypolite & Julie s'aimoient ; la pauvre enfant est bien touchée d'une autre passion ; elle veut être religieuse , & je viens pour consulter avec vous ce que nous devons faire en cette rencontre , car elle souhaite , ajouta-t-elle , que vous ou moi la menions dans un couvent en France. Je ne vois pas , dit le Milord de Douglas , que nous soyons en droit de lui refuser cette satisfaction ; en cas qu'elle y aille , il faudra

que ce soit vous, Madame, qui l'y conduirez : mais je trouve à propos qu'avant toutes choses, nous lui apprenions qui elle est, comme la Comtesse de Warwick nous l'a recommandé ; & que nous le lui fassions confirmer par l'aumônier, à qui elle la confia pour la remettre entre nos mains. Madame de Douglas approuva fort cette pensée, & ayant remarqué que Julie paroïssoit inquiète, elle l'appela dans sa chambre, & lui dit : Ma chère enfant, votre père & moi ne souhaitons que votre satisfaction ; il vous accorde ce que vous voulez, ce sera moi-même qui serai votre conductrice, quoiqu'avec un sensible déplaisir de vous éloigner de nous & de vous perdre. Julie témoigna sa reconnaissance avec beaucoup de tendresse, & après l'avoir très-humblement remerciée, elle se retira.

Lorsqu'elle fut de retour dans sa chambre, Lucile lui dit qu'Hypolite l'attendoit dans son cabinet : Il est si changé, ajouta-t-elle, que j'en suis dans la dernière inquiétude : ma chère sœur vous êtes sa confidente, n'omettez rien pour le consoler, car il me paroît fort affligé. Julie toute émue de ce qui venoit de se passer entre sa mère & elle, & bien plus émue de ce que lui disoit Lucile, entra dans son cabinet. Elle trouva Hypolite couché sur un lit de repos, le visage couvert de son mouchoir : lorsqu'elle parut il voulut se lever, mais les forces lui manquant, il retomba sur le lit ; Julie s'approcha de lui, & prenant sa main, qu'elle serra entre les siennes, elle le regarda quelque temps les yeux pleins de larmes : Mon frère, lui dit-elle, après un assez long silence, l'état où je vous vois me pénètre de douleur,

je suis déjà assez malheureuse sans que vous ajoutiez de nouvelles peines à celles que je souffre. Vous êtes méconnoissable, vous voulez mourir, mon cher Hypolite, & je souhaite que vous viviez. Je vous demande au nom de..... Ha! ma sœur, lui dit-il en l'interrompant, n'employez point le pouvoir que vous avez sur moi, pour m'obliger à conserver ma vie; songez bien plutôt que je vais vous perdre, qu'il ne m'est pas permis de m'y opposer, que je ne vous verrai plus, & que je ne dois pas même chercher à vous voir. Envisagez bien toute l'horreur de cette aventure, & laissez-moi mourir promptement, c'est le seul remède que je puisse trouver à mes maux, & que je puisse vouloir. Mon cher frère, lui repartit Julie, votre raison vous rappellera à votre devoir; vous m'oublierez quand vous ne me verrez plus. Hypolite baissant la tête sur sa poitrine, & retirant sa main, que Julie tenoit encore, ne lui répondit rien.

Elle attendit quelque temps, & voyant qu'il gardoit un morne silence: Hé quoi! mon cher frère, reprit-elle; il semble que vous tombiez dans le désespoir, vous ne voulez pas même me parler, croyez-vous que je ne mérite pas votre compassion, & que je ne me fasse pas de grandes violences: il ne lui répondit point, & ne leva pas même les yeux pour la regarder. Vous voulez donc mourir, mon cher Hypolite? lui dit-elle. Hé bien! mourons ensemble, je ne m'y oppose plus: mais votre mort sera bien prompte si elle prévient la mienne. Ah! ma sœur, s'écria-t-il, en poussant un profond soupir, souffrez que je sois la seule victime:

de ce sacrifice : croyez-moi , vous donnez assez à votre devoir : vivez , mon aimable Julie , pourquoi voulez-vous mourir ? Et pourquoi le voulez-vous vous-même , barbare ? reprit-elle d'un ton de colère ; n'est-ce pas votre opiniâtreté qui me tue ? Hypolite dans ce moment ne put soutenir ses reproches , il se jeta à ses pieds , & prenant ses belles mains , il les lui baïssa , & lui dit ensuite : Apaisez-vous , ma chère sœur , je suis résolu de vous obéir , & de faire aveuglément tout ce que vous m'ordonnerez : pour vous en convaincre , je vais prendre un peu de nourriture , bien que j'eusse résolu de me laisser mourir en m'empêchant de manger : mais je me rends entièrement à vos volontés. Julie toute éperdue appella sa sœur , & la pria d'aller chercher quelque chose pour son frère ; elle y auroit été avec plus de diligence que personne , mais elle n'étoit pas en état de paroître.

Elle dit à Hypolite , ce qui s'étoit passé entre Madame de Douglas & elle ; qu'elle lui avoit promis de la mener en France , & qu'elle alloit donner ordre aux choses qu'il falloit préparer pour leur voyage. Hypolite mangea un peu , mais ce qu'il prit ne put le garantir d'une violente fièvre , dont il ressentit les premières atteintes la même nuit de cette journée qu'ils avoient passée si douloureusement : Julie en fut aussi touchée qu'on le sauroit imaginer ; dans le triste état où étoit son ame , elle ne manqua pas de l'aller voir très-soigneusement , & ses yeux , bien mieux que ses paroles , firent entendre à Hypolite la part qu'elle prenoit à son mal : mais ce qui lui auroit été dans un autre temps un sujet de con-

solation, ne servoit qu'à l'affliger dans celui-là : il auroit presque préféré l'aversion de Julie, à la tendresse qu'elle lui témoignoit, & cette vertueuse fille avoit à son égard de pareils sentimens.

Le bruit se répandit bientôt dans le monde, qu'elle alloit se faire religieuse : les plus indifférens la regrettèrent ; l'on ne pouvoit assez s'étonner, qu'une personne dont la beauté étoit si parfaite & l'esprit si accompli, se voulût enfermer pour le reste de sa vie dans un couvent ; mais parmi tous ceux qui s'y intéressèrent, le Comte de Bedford en fut le plus touché : il vint trouver le Comte de Douglas à Londres, où il étoit revenu avec toute sa famille : il lui dit que la passion qu'il avoit pour Julie étoit si pure & si violente, que pourvu qu'il la lui accordât, il ne vouloit point d'autre avantage ; que sa naissance & son bien étoient assez considérables pour faire Julie heureuse, qu'il borroit à cela tous ses desirs, qu'il l'adoroit, & que s'il perdoit l'espérance de la posséder, il seroit le plus malheureux de tous les hommes : le Milord répondit à son compliment avec toute l'honnêteté qu'il devoit ; mais enfin, il lui dit, qu'il se reprocheroit d'ôter à sa fille la liberté de faire le choix d'une condition : qu'elle vouloit embrasser un état pour lequel il avoit beaucoup de répugnance, que cependant il ne croyoit pas s'y devoir opposer ; & qu'enfin, quoiqu'il connût l'estime & la considération qu'il avoit pour sa personne & pour sa maison, dont Madame de Douglas portoit le nom, que s'il vouloit penser à Lucile, qui étoit son aînée, & par conséquent, plus riche,

il la lui donneroît de tout son cœur. Le Comte de Bedford le remercia autant que sa douleur le lui put permettre, & il se retira extraordinairement affligé.

Voilà l'état où les choses en étoient, pendant que la Comtesse de Douglas achetoit à Julie, les étoffes & les hardes dont elle pouvoit avoir besoin ; elle lui dit ensuite de faire ses adieux, parce qu'elle espéroit partir dans deux jours. Mais quelque courage qu'eût cette fille, il l'abandonna à cette nouvelle. Elle monta dans la chambre de son frère, le cœur serré & les larmes aux yeux : il étoit au lit, & dit à son valet-de-chambre de se retirer : lorsqu'ils furent seuls, elle s'assied sur son lit, & le regardant d'un air plein de tristesse : Je viens enfin, mon cher frère, lui dit-elle, je viens enfin, vous dire adieu pour toujours : ô quels funestes mots, reprit-elle, adieu pour toujours ! cela est-il possible ? elle se tut en cet endroit, parce que ses sanglots lui ôtoient l'usage de la parole. Hypolite croisant les bras & levant les yeux au Ciel, lui répondit d'une voix basse & mal articulée : Ma chère Julie, c'est donc aujourd'hui que je vais vous perdre ? ce moment si redoutable pour moi est arrivé ! Je n'ose vous détourner d'un dessein qui va faire tous les malheurs de ma déplorable vie, & je veux même, s'il m'est possible, essayer de vous cacher l'état auquel vous me laissez, de crainte que votre pitié ne triomphe de votre courage. Il faut nous séparer, ma sœur, ajouta-t-il, les destins l'ont ordonné : ah, Julie ! Julie ! pourquoi suis-je votre frère ? En achevant ces mots, il se tourna un peu pour cacher l'aban-

dance des larmes qui lui couvroient le visage ; mais Julie l'obligeant de la regarder : Ne m'en-viez point , lui dit-elle , mon cher Hypolite , la seule consolation qui me reste ; laissez-moi voir toute votre douleur , elle ne peut augmenter la mienne , mais je sens bien qu'elle peut la soulager : & vous , continua-t-elle , sévère vertu , austère devoir , sensible tendresse , qui remplissez mon cœur de sentimens qu'il faut que je désavoue , recevez le sacrifice que je vous fais de toutes mes passions & de ma liberté : je vais m'enterrer pour le reste de ma vie ; cela suffira-t-il encore pour n'avoir plus rien à me reprocher ? Après avoir fait ces tristes plaintes , elle voulut se lever , mais dans ce moment ses forces l'abandonnèrent , elle devint pâle & froide , & se laissant tomber sur un fauteuil , elle mit Hypolite dans un état pirovable. Sa foiblesse ne dura pas long-temps , elle revint à elle , & regardant son frère qui étoit à demi-mort : Adieu , cher Hypolite , lui dit-elle , adieu , je vous ai trop aimé pour votre repos & pour le mien. Adieu , ma chère sœur , lui dit-il en l'embrassant & lui mouillant le visage de ses larmes , vous me laissez le plus malheureux & le plus affligé de tous les hommes , je n'ai plus d'espoir qu'en une prompte mort. Enfin , Julie le quitta , & passant dans sa chambre , elle se mit au lit.

Quelle nuit , bon Dieu ! fut celle de ce frère & de cette sœur ; que de larmes ! que de sou-pirs ! quelle séparation ! Que cet état étoit violent ! mais il falloit subir les loix que le devoir leur imposoit , & deux aussi grandes & aussi belles ames n'étoient pas capables d'y manquer.

Julie, fatiguée d'avoir passé toute la nuit dans les larmes & dans les sanglots, s'affoupiſſoit un peu, lorsqu'Élifabeth, ſa femme-de-chambre, vint l'éveiller & lui dire que Madame ſa mère la demandoit. Elle ſe leva avec emprefſement, & fut la trouver dans ſon cabinet; elle y étoit avec le Marquis de Douglas & un eccléſiaſtique : après qu'elle fut entrée, la Marquiſe lui dit de fermer la porte : Ma chère enfant, lui dit-elle, nous allons aujourd'hui vous apprendre des choſes qui vous ſurprendront beaucoup.

Vous croyez être notre fille, & du côté de l'amour & de la tendreſſe vous ne vous trompez aſſurément pas; mais enfin, il faut vous découvrir un ſecret qui vous regarde : vous nous êtes ſeulement alliée du côté de Madame votre mère, qui étoit de la maiſon de Montgomméry. Voilà ſon portrait, continua-t-elle, & celui de votre illuſtre père, Roger, Comte de Warwick, fils du Comte de Salisbury : voici pour fix mille guinées de pierreries que cette vertueuſe Dame nous donna pour vous; & Monſieur Eaton, lequel étoit ſon aumônier dans le temps de ſa mort, & que vous voyez, eſt le même qu'elle chargea de vous remettre entre nos mains. Il y a treize ans que le feu Roi a pris de nouvelles opinions ſur la religion, à cauſe de ſon amour pour Anne de Boulen, qu'il a fait périr ſur un échafaud, tant il avoit de légèreté & d'inconſtance pour les choſes qui lui avoient été les plus chères.

Le Comte de Warwick, votre père, bon catholique & très-zélé, ſe trouva compris dans les malheurs d'un de ſes proches parens du

même nom , que le Roi fit mourir : pour éviter une pareille destinée , il partit pour Venise , & suivit le Grand-Général Capello à Corfou , & dans le golfe où Barbe-Rouffe commandoit toute la flotte Turque , le fameux Dragut-Rais , qui s'est rendu le plus redouté pirate de la mer , combattit en cette occasion deux galères Vénitiennes & les prit , après que le Comte de Warwick , qui en montoit une , fut tombé mort & percé de coups dans la mer. Madame votre mère accablée de cette perte , se vit bientôt à l'extrémité de sa vie : dans cet état déplorable , elle eut de justes appréhensions que vous ne tombassiez au pouvoir de vos proches , & que par leur autorité ils ne vous fissent élever dans la nouvelle religion qu'ils professoient ; s'étant confirmée dans cette pensée , elle nous rendit dépositaires d'un gage si précieux , & nous pouvons vous dire , que quand vous seriez notre propre fille , nous ne vous chéririons pas davantage que nous le faisons : gardez votre secret , ma chère enfant , continua-t-elle (je ne puis & je ne dois pas même vous nommer autrement) ne le communiquez à personne : vous voyez que sous notre jeune Roi Édouard , les erreurs sont augmentées , que l'on n'a point suivi les dernières volontés de Henri VIII en faveur des Catholiques , que le Duc de Sommerfet (qui par son rang d'oncle du Roi , & le titre honorable de protecteur du royaume , s'attire de grands égards) protège ouvertement les opinions de Luther ; qu'il fait élever le Roi dans cet esprit , & que les Catholiques ont plus lieu de craindre que jamais : tout cela ensemble

vous engage par l'amour que vous devez avoir pour vous-même , à cacher vos sentimens , & à honorer la mémoire des personnes de qui vous tenez le jour.

Julie , troublée , confuse & transportée d'une joie qu'elle vouloit cacher , se leva , & se jetant à genoux devant la Marquise , elle lui prit les mains qu'elle baïsa fort tendrement : Madame , lui dit-elle , les obligations que je vous ai sont d'autant plus pressantes que je ne suis pas votre fille ; si j'avois cet honneur , il sembleroit que la nature vous auroit engagée à m'élever , comme vous avez fait ; mais en cette rencontre , je dois tout à votre générosité ; cependant je perds tout ce que l'on peut perdre en perdant la gloire de vous appartenir ; vous allez cesser d'être ma mère , & je n'en trouve point une autre. A Dieu ne plaise , interrompit le Milord de Douglas , qui n'avoit point encore parlé , à Dieu ne plaise que vous cessiez d'être notre fille ; vous nous en tiendrez toujours lieu , ma chère Julie , continua-t-il , & vous devez aussi regarder notre maison comme votre maison paternelle. Julie le remercia de cette nouvelle marque d'amitié qu'il venoit de lui donner , dans les termes les plus tendres & les plus forts qu'elle put trouver. Tout ce que Monsieur & Madame de Douglas venoient de lui apprendre , lui fut confirmé par cet aumônier de sene Madame de Warwick , qui ne put retenir ses larmes en voyant dans la personne de Julie , une vive image de sa mère ; en effet , la ressemblance qui se trouvoit dans leurs traits , étoit si parfaite , que lorsque cette bella fille jeta les yeux sur le portrait que la

Marquise de Duglas venoit de lui donner , elle crut pendant quelque temps que c'étoit le sien que l'on avoit fait faire sans qu'elle l'eut su.

Le Milord de Duglas souhaita qu'elle emportât le petit coffre où ses pierreries étoient renfermées , bien qu'elle ne le voulût pas prendre , & qu'elle le suppliât de les garder ; il lui dit qu'elles étoient à elle , & qu'il étoit bien juste qu'elle s'en parât : mais , ajouta-t-il , ma chère fille , ce sera pour peu de temps , puisque vous partez demain , & que vous allez prendre un habit tout opposé à cette sorte de magnificence. Elle rougit à ces mots , & se retira sans rien répondre.

Elle courut dans son cabinet , & se trouvant seule dans une entière liberté de s'abandonner à la joie , elle en pensa mourir : Quoi ! s'écria-t-elle , je ne suis point la sœur d'Hypolite ? Le Ciel fait ce miracle pour m'empêcher d'être toute ma vie la plus malheureuse personne du monde. Que serois-je devenue , si j'avois appris cette nouvelle plus tard , & que des vœux & une austère clôture , m'eussent ôté pour jamais l'espoir d'unir nos destinées ; ha ! que je me reproche de n'être pas déjà dans sa chambre ! je fais une chose qui l'intéressera sensiblement , & je diffère à la lui dire ! Aussi-tôt elle fut le trouver ; ses yeux étoient vifs & brillans , son air animé , & toutes ses manières si enjouées , que ceux qui l'auroient vue deux heures avant , n'auroient pu la reconnoître dans ce moment. Elle pria Lucile de l'accompagner à la chambre d'Hypolite ; elles le trouvèrent si pâle , si abattu , & si accablé de sa tristesse & de sa fièvre , qu'à peine pouvoit-il parler : elles lui deman-

dèrent des nouvelles de sa santé ; il leur dit d'une manière languissante , qu'il étoit fort mal , & regardant avec un étonnement mêlé de chagrin , la gaieté que Julie ne lui pouvoit cacher : Pour vous, ma sœur , lui dit-il , il ne faut pas vous demander comment vous vous portez, il suffit de vous voir , vous ne m'avez jamais paru si contente. Je n'en ai aussi jamais eu tant de sujet , lui dit-elle en soupirant. Quoi ! s'écria-t-il , vous nous allez quitter , vous en témoignez de la joie ; ah ! de grace , ayez au moins la complaisance de vous contraindre , & ne venez pas insulter au déplaisir que nous ressentons, Lucile & moi. Hélas ! vous ne partirez que trop tôt ; cela ne vous fera pas de peine long-temps , & n'est-ce pas demain le jour fatal où nous devons vous perdre ?

Lucile voyant que Julie ne répondoit rien & qu'elle faisoit quelques signes à son frère , elle s'approcha de la fenêtre , & l'ayant ouverte , elle leur laissa une entière liberté de se parler. Julie regardant Hypolite , qui paroissoit tout confus de la trouver si satisfaite : Que j'ai d'heureuses nouvelles à vous apprendre , lui dit-elle , Hypolite , vous aurez de la peine d'y ajouter foi : vous allez croire que c'est une histoire faite à plaisir. Je croirai tout ce que vous me direz , interrompit-il avec un certain air d'impatience : mais , ma chère sœur , que me pouvez-vous dire qui me soit si agréable , mes maux sont sans remède ! Et si je n'étois point votre sœur , reprit-elle , ne seroit-ce pas un grand acheminement à cette satisfaction dont vous désespérez ? Il ne lui répondit point , & se contenta de lever les yeux au Ciel , comme

voulant marquer qu'il ne lui entroit rien de semblable dans l'esprit.

Alors Julie continuant : Je me reproche , lui dit-elle , de vous faire languir , après vous avoir annoncé que je savois une chose toute propre à vous consoler. Cher Hypolite , soyez certain que vous n'êtes point mon frère , & que je ne suis point votre sœur : elle lui raconta ensuite ce qu'elle venoit d'apprendre touchant sa naissance ; elle lui montra le portrait du Comte & de la Comtesse de Warwick , & ses pierreries. Tout ce que l'on peut penser est au-dessous de ce que cet amant ressentit dans ce moment. Il fut d'abord saisi d'une joie si extraordinaire , qu'il en perdit la parole ; ses yeux seuls qu'il avoit attachés sur ceux de Julie , lui marquoient par leurs regards , tantôt vifs & tantôt languissans , les différentes passions qui agitoient son ame. Il tenoit une de ses mains & la baisoit avec des transports capables de le faire mourir. Il fut long-temps en cet état ; enfin , revenant comme s'il eût passé de la mort à la vie : O Dieu ! lui dit-il , charmante Julie , ne flattez-vous point ma douleur ? ce que j'entends est-il possible ? ah ! c'étoit aussi une chose inconcevable , que des yeux si beaux eussent pu allumer une flamme criminelle ; quel plaisir de s'abandonner à tous les transports , à tous les mouvemens que la plus forte & la plus respectueuse des passions peut inspirer ! mais de grace , partagez mon bonheur , mon aimable maîtresse , dites-moi que vous en êtes touchée. Eh ! pouvez-vous en douter , mon cher Hypolite ? dit-elle en l'interrompant ; vous êtes trop informé de mes pensées les plus secrètes , pour ignorer

l'effet que ce miracle inopiné produit dans mon cœur : mais il faut que je vous avoue que ma joie n'est pas encore parfaite : vous êtes destiné depuis long-temps à Mademoiselle d'Argile ; je ne suis point riche , & vous verrez qu'après avoir évité des écueils effroyables , nous périrons au port.

Non , Mademoiselle , reprit Hypolite , en lui baisant la main, non , je ne saurois à présent me défier de ma bonne fortune après ce qu'elle vient de faire en ma faveur ; tout lui sera aisé , pourvu , ma chère Julie , que vous soyez toujours d'intelligence avec elle. Cependant , mon frère , dit-elle (car je ne veux pas me déshabituer tout-à-fait de vous nommer ainsi) que ferai-je pour rompre ce fatal voyage qui est fixé à demain ? Considérez que tout est prêt , & l'embarras où je vais être. Il faut , ma chère Julie , reprit-il , que vous feigniez d'être malade , & dire que c'est l'effet de la surprise que vous avez eue en apprenant des événemens si singuliers , & auxquels vous aviez tant de part. Il me sera aisé , dit-elle , de persuader pendant quelques jours que je suis malade ; mais mon visage & mon air de santé me trahiront : il y a une grande différence entre une personne qui souffre & une autre qui fait semblant de souffrir. Ma chère sœur , reprit Hypolite , commencez toujours par ce moyen-là , & dans la suite nous en chercherons d'autres.

Comme il achevoit ces mots , Lucile se rapprocha d'eux : Me tenez-vous compte au moins , leur dit-elle d'une manière enjouée , de toutes mes complaisances ? croyez-vous que j'aie un grand plaisir à regarder depuis deux heures les

passans & les oiseaux ? en vérité , je suis trop bonne. Ah , Lucile ! Lucile ! lui dit Julie en l'embrassant , si vous pouviez être secrète , que je serois aise de payer votre bonté de toute ma confiance. Si je pouvois être secrète , reprit Lucile en souriant , vous traitez assez mal votre aînée ; un peu plus de respect , ma Julie , ou je demanderai justice à mon frère. Votre juge est déjà prêt à vous condamner , dit Hypolite , en lui tendant la main & la faisant asseoir sur son lit , je n'ai pas la force d'être contre Julie. Et qui fera donc pour moi ? ajouta Lucile. Ce sera moi contre moi-même , interrompit Julie ; je me reproche déjà d'avoir pu douter de votre secret , & je veux à l'avenir n'en avoir aucun pour vous. Alors elle lui confia tout ce qu'elle venoit d'apprendre à son cher Hypolite ; & comme elle avoit beaucoup de présence d'esprit , elle jugea d'abord qu'il lui étoit très-avantageux de mettre l'aimable Lucile dans ses intérêts ; elle en reçut dans cette occasion de sensibles témoignages d'amitié ; car , après les premiers momens de surprise qu'une nouvelle aussi peu attendue lui pouvoit causer , quand elle vint à penser qu'elle n'étoit point la sœur de Julie , elle se mit à pleurer amèrement : Hélas ! lui dit-elle , à présent que vous savez que nous ne nous sommes rien , j'ai bien lieu d'appréhender que vous ne m'ôtiez votre cœur , & que vous ne vous attachiez à quelqu'autre qui aura plus de mérite que je n'en ai. Je ne sais , ma chère sœur , interrompit Julie en l'embrassant , en quel lieu je pourrois trouver cette amie dont vous me parlez , & je suis persuadée que je la chercherois inutilement ; ne me soupçonnez donc

point d'être assez foible pour changer , vous me ferez toujours également chère , ma tendre Lucile , & je vous en donne la plus véritable preuve que je vous en puisse donner : mais je crois qu'il est à propos de nous retirer , de crainte que nous ne soyons surprises , vous savez assez quelles leçons on nous a faites là-dessus.

Elles quittèrent aussi-tôt l'amoureux Hypolite , qui demeura comme un homme enchanté & transporté de joie ; sa fièvre qui n'étoit causée que par ses déplaisirs , cessa tout d'un coup , & malgré son extrême foiblesse , il se leva dans le même temps que Julie se couchoit , pour commencer d'exécuter ce qu'ils avoient résolu : elle fit fermer toutes les fenêtres de sa chambre , elle pria Lucile de l'aider à persuader à Monsieur & à Madame de Douglas qu'elle étoit malade ; ils n'eurent pas de peine à le croire : comme les médecins ne lui trouvoient point de fièvre , & qu'elle avoit l'air d'une personne qui est en parfaite santé , ils se trouvoient embarrassés , & ne savoient quels remèdes lui ordonner : elle se plaignoit beaucoup de sa tête ; elle pouffoit de temps en temps de hauts cris , & Lucile disoit que sa sœur souffroit tant la nuit , qu'elle ne fermoit pas les yeux ; personne n'en doutoit : les médecins dirent enfin à la Marquise de Douglas , qu'il falloit faire changer d'air à leur malade , ce qui fut promptement exécuté , & on la mena à Buckingham.

Cependant , l'heureux Hypolite goûtoit alors un plaisir qui lui avoit été toujours inconnu , je veux dire , qu'il pouvoit s'abandonner à la passion la plus tendre & la plus violente qui puisse remplir un cœur. Il ne perdoit pas un

moment pour être auprès de sa chère maîtresse : comme on la croyoit malade , & que l'on souhaitoit fort sa guérison , chacun contribuoit à la divertir , ce qui donnoit beaucoup de liberté à Hypolite , & lui facilitoit les moyens de l'entretenir à toutes les heures du jour.

Monsieur & Madame de Duglas n'en étoient point inquiets ; parce qu'ils étoient persuadés qu'elle n'avoit point changé de dessein , & qu'elle n'attendoit que le retour de sa santé pour partir. Le Comte de Bedford , de son côté , espéroit que par de continuelles assiduités , il feroit prendre d'autres résolutions à cette belle fille ; de manière qu'il venoit la voir très-souvent à Buckingham , où il n'oublioit rien de ce qu'il croyoit capable de toucher son cœur de quelque pitié ; mais elle le traitoit avec tant d'indifférence , qu'il n'osoit presque se flatter de lui pouvoir plaire ; cependant , ses soins ne laissoient pas de faire de la peine à l'amoureux Hypolite ; il ne put même s'empêcher de le témoigner à Julie : un jour qu'il la trouva seule , qui se promenoit dans un petit bois , après lui avoir parlé quelque temps de cet amant : Je fais , ajouta-t-il , qu'il vous adore , qu'il porte vos chaînes , & que tout le monde est informé qu'il a cet honneur ; je n'en puis être témoin sans en souffrir beaucoup. Ah ! si vous pouviez imaginer les chagrins qui sont attachés à cette gloire prétendue , lui dit Julie en souriant , vous n'auriez que de la pitié pour lui , je le traite d'une manière à devoir bientôt le dégouter de son importune persévérance.

En parlant ainsi , ils se promenoient toujours , & s'étant trouvés proche de la grotte , Julie qui

étoit un peu lasse , y entra avec Hypolite pour s'y reposer. La Marquise de Douglas y étoit allée par une autre route , parce qu'elle vouloit ordonner quelques embellissemens qu'elle y croyoit encore nécessaires : mais lorsqu'elle vit approcher ses enfans , il lui prit une extrême curiosité de les entendre , afin de s'éclaircir de quelques soupçons qui lui étoient venus dans l'esprit sur la feinte maladie de Julie ; elle craignoit qu'Hypolite ne fût la cause des obstacles qu'elle apportoit à son départ ; elle se glissa promptement dans le lieu le plus obscur , & se plaça derrière un gros rocher qui s'avançoit en saillie , & qui formoit une espèce de niche.

Julie s'allied sur un des petits lits de gazon ; Hypolite se mit à ses genoux : Je ne saurois vous souffrir dans une posture si incommode , lui dit-elle , en l'obligeant de s'asseoir auprès d'elle. Eh quoi ! lui dit-il , vous ne vous souvenez donc plus , ma charmante maitresse , que c'est dans ce même lieu que vous m'avez conservé la vie ? Ne dois-je pas me mettre à vos pieds pour vous en témoigner ma reconnoissance ? Hélas ! Hypolite , lui dit-elle , quel triste jour rappelez-vous à ma mémoire ! je ne l'oublierai jamais. Je dois bien moins l'oublier que vous , ma chère Julie , dit-il en l'interrompant ; car ce jour que vous nommez triste pour vous , fut bien charmant pour moi , & c'est le même où j'appris de votre bouche que vous étiez touchée de mon ardeur : si je pouvois vous exprimer l'effet que cet aveu produisit dans mon ame en ce moment de désespoir , lorsque je pensois que j'étois votre frère , & que je ne pouvois profiter d'une tendresse d'où dépendoit la con-



servation de ma vie, il est certain que vous seriez encore plus fortement persuadée de ma passion. Ah, mon cher Hypolite ! lui dit-elle en le regardant d'une manière languissante, soyez satisfait des sentimens que j'ai pour vous ; ils sont tels que je voudrois en pouvoir diminuer quelque chose : mon cœur ne veut point croire les conseils que ma raison lui donne, & j'apprehende quelquefois des suites fâcheuses de notre tendresse. Si vos proches en étoient informés, eux qui vous ont déjà destiné à votre cousine, il est certain qu'ils m'éloigneroient, & peut-être, Hypolite, peut-être, hélas ! que votre Julie ne vous reverroit jamais. Ne troublez point la douleur dont je jouis, dit-il en l'interrompant, par des prédictions si funestes, & soyez persuadée, Mademoiselle, que je cesserai plutôt de vivre que de cesser d'être à vous ; il n'est point de puissance sur la terre qui me fasse changer ces sentimens.

Je suis assez persuadée de votre fermeté pour ne jamais douter de ce que vous venez de me dire, reprit Julie ; mais cependant si l'on vouloit me faire passer en France, & m'obliger d'y être religieuse, à quoi nous résoudrions-nous ? A tout, reprit brusquement Hypolite, à tout, Mademoiselle, plutôt qu'à subir une telle contrainte ; il n'est point d'extrémités auxquelles je ne me portasse. Quoi ! je vous verrois sacrifiée aux disgraces de votre maison, & sous le prétexte que la fortune vous a ôté ses faveurs, lorsque le Ciel vous en a comblée, & vous a rendue la plus adorable personne de la terre ; sous ce prétexte, dis-je, l'on vous forceroit de prendre une condition contraire à

vosre inclination & à mon repos ? Fasse plutôt le Ciel , dit-il en se levant avec fureur , que.... Comme il alloit achever , & qu'il s'étoit avancé vers le fond de la grotte , il apperçut la Marquise de Douglas , il poussa un grand cri , & Julie l'ayant vue ainsi que lui , ils furent si surpris l'un & l'autre , qu'ils restèrent comme deux véritables statues.

Madame de Douglas n'ayant plus rien à ménager , sortit de ce lieu fatal , & les regardant l'un & l'autre avec des yeux pleins de courroux : Je ne pensois pas , dit-elle à Julie , qu'une fille si bien née dût disposer de son cœur sans l'aveu des personnes de qui elle dépend : & pour vous , Hypolite , qui êtes informé de nos intentions pour vosre établissement , vous êtes bien téméraire d'oser vous attacher à Julie , dans le temps où nous sommes sur le point de conclure vosre mariage avec Mademoiselle d'Argile : en achevant ces mots elle sortit brusquement de la grotte sans attendre leur réponse.

Qui pourroit bien représenter l'état de ces deux amans , seroit assez comprendre qu'il n'en a jamais été un plus douloureux. Hypolite s'étant rapproché de Julie , elle se laissa tristement aller entre ses bras : Qu'allons-nous devenir , lui dit-elle , Hypolite ? voici une terrible tempête qui va s'élever contre nous : tout ce que je prévois me confond & me désole. Hélas ! que ne me laissoit-on dans l'erreur où je vivois ! Je serois à présent en France dans un couvent. Que regrettez-vous-là , ma chère maitresse ? dit-il en l'interrompant ; nos maux ne sont pas si grands que vous vous les imaginez ,

nez , un peu de fermeté nous tirera d'affaire & nous délivrera des persécutions que l'on nous prépare. Hypolite , lui dit-elle , je ne manquerai ni de courage ni de constance ; mais mon devoir m'est encore plus cher que ma tendresse : soyez persuadé que celle-ci ne pourra être écoutée lorsque l'autre parlera. Ah ! qu'est-ce que je vous demande , ma chère Julie , continua-t-il , qui soit opposé à votre devoir ? Se peut-il une flamme plus respectueuse & plus pure que la mienne : ne commencez donc point à vous alarmer dans un temps où nous avons besoin de toute notre ardeur pour soutenir la guerre que l'on va nous faire.

En disant ces paroles , il baisoit les mains de Julie , & lui faisoit assez connoître par son émotion & par ses soupirs , l'état de son ame. Il étoit déjà tard ; l'on s'oublie aisément quand on est avec ce que l'on aime , & les heures qui sont comptées par l'Amour , sont toujours des heures trop courtes. Enfin , nos deux jeunes amans se quittèrent , après s'être dit tout ce qui pouvoit les persuader qu'ils s'aimeroient jusqu'à la mort.

Julie croyoit à son retour avoir la liberté de s'enfermer dans son cabinet , pour y rêver à loisir sur la cruelle aventure qui venoit de lui arriver , & sur la conduite qu'elle devoit tenir avec la Marquise de Douglas ; mais une de ses femmes vint lui dire de descendre , & que Madame sa mère la demandoit : à cet ordre elle pâlit & trembla comme si l'on fût venu la chercher pour aller entendre l'arrêt de sa mort : elle trouva le Milord & la Marquise avec un visage & un air bien différent de celui qu'ils avoient

ordinairement pour elle. Vous vous éloignez si fort, lui dit Madame de Douglas, des sentimens que je me promettois de votre tendresse, que je ne puis me résoudre aujourd'hui de vous appeler ma fille : eh quoi, Julie ! après vous avoir reçue & traitée comme notre enfant, vous en avez si peu de reconnoissance que vous voulez ruiner la fortune d'Hypolite, & révoltant son cœur contre l'obéissance qu'il nous doit, vous allumez une passion que vous savez bien qui peut nous déplaire ; & vous nous entretenez dans la pensée que vous voulez être religieuse, pendant que vous prenez des résolutions qui y sont toutes opposées ; qu'avez-vous fait, Julie, de ces sentimens si droits & si remplis de sincérité que nous vous avions remarqués ? N'êtes-vous plus la même personne que vous nous aviez toujours parue ?

Les reproches de la Marquise pénétrèrent la belle Julie d'une vive douleur ; elle étoit si sensible à tout ce qui s'appelle devoir & bonne foi, que c'étoit lui faire le dernier des outrages, de l'accuser de manquer à quelqu'une de ces deux choses. Elle rougit d'abord par un effet de pudeur, & ensuite du dépit que lui causoit une réprimande si aigre, elle tint les yeux attachés contre terre pendant quelque temps : mais enfin, les ayant levés sur la Marquise, elle lui répondit avec une modestie mêlée d'une noble fierté : J'ose vous assurer, Madame, que je ne suis point une ingrate, & que les obligations que je vous ai, ne s'effaceront jamais de mon souvenir ni de mon cœur ; je vous avoue encore que mes sentimens pour Hypolite m'ont trahie moi-même : je croyois

ne l'aimer que comme mon frère, & je ne puis nier, puisque vous le savez déjà, Madame, que cette amitié n'ait plus de progrès dans mon cœur, que je ne lui en aurois laissé faire si j'en avois été la maîtresse; mais j'ai reconnu ce malheur dans un temps où je n'étois plus en état d'y trouver du remède; je voyois même Hypolite incapable d'en goûter aucun: il me protestoit avec tant de force, que sa vie dépendoit de la conduite que je tiendrois avec lui, que ma foiblesse étant secondée des motifs particuliers qui m'attachoient à ses intérêts, je n'ai pu lui refuser quelque sensibilité; & si quelque chose m'a fortifiée dans l'indulgence que j'ai eue pour lui & pour moi en cette occasion, c'a été la pensée que je n'étois point tout-à-fait indigne de l'honneur de votre alliance. Il est vrai; Madame, que ma fortune est bornée; mais ce ne sont pas toujours les grands biens qui décident de la douceur & du repos de la vie; & j'ai entendu dire que l'union des cœurs est indispensablement nécessaire dans un établissement qui ne doit finir qu'avec la vie: j'ai l'honneur de vous appartenir aussi-bien que Mademoiselle d'Argile, pour qui vous destinez Hypolite, &.... Ainsi, Mademoiselle, dit le Marquis de Duglas en l'interrompant, vous avez prétendu lorsque mon fils vous a aimée & que vous l'avez aimé, que cela suffisoit, & que la satisfaction de votre esprit devoit faire toute celle du nôtre; mais vous avez trop flatté vos sentimens, & pour qu'à l'avenir vous puissiez prendre des mesures nécessaires à votre repos, je vous déclare aujourd'hui que vous n'avez qu'à choisir d'aller en France dans un cou-

vent, ou d'épouser le Comte de Bedford; il n'y a point de milieu à prendre entre ces deux propositions, examinez celle qui vous convient, & dès demain faites-nous savoir à quoi vous serez déterminée.

Julie, accablée d'un traitement si rude, se retira le cœur si serré, qu'en arrivant dans sa chambre où Hypolite l'attendoit, elle se laissa tomber comme une personne morte. Lucile accourut à son secours; l'amoureux Hypolite étoit si affligé, qu'il n'en avoit pas moins de besoins que sa chère maîtresse. Après qu'elle eut été quelque temps en cet état, elle leur rendit la conversation qu'elle venoit d'avoir avec le Milord & la Marquise.

C'est alors qu'ils envisagèrent une partie des maux qui leur étoient préparés. Étois-je trop heureux, juste Ciel ! s'écria douloureusement Hypolite, étois-je trop heureux, pour voir tout d'un coup mes espérances renversées ? Mais, continua-t-il, que dis-je, ma chère maîtresse ? Si vous ne m'êtes point contraire, qui pourra séparer nos cœurs ? Croyez, Hypolite, lui dit-elle en le regardant tendrement, que la mort seule les pourra séparer, je suis résolue à tout, & je vous promets que je ne changerai jamais : ce n'est point que j'ignore ce que l'on va me faire souffrir, mais mes peines me seront chères, tant qu'elles me donneront lieu de vous conserver votre Julie. Ce fidèle amant pénétré d'amour & de reconnoissance, lui dit tout ce qui se peut imaginer de plus touchant, dans une occasion comme celle-là, & l'un & l'autre ne se trouvèrent pas médiocrement embarrassés, lorsqu'il fallut concerter la

réponse que Julie devoit faire le lendemain, à Monsieur & à Madame de Douglas; enfin, ils résolurent qu'elle leur demanderoit de rester encore quelque temps chez eux, ou de la mener en France, & que s'ils prenoient ce dernier parti, Hypolite se faisoit fort d'y aller & d'y voir Julie, qu'à l'égard du mariage proposé avec le Comte de Bedford, il falloit le refuser absolument, & d'une manière si forte, que l'on n'eût plus lieu d'en parler.

Pendant qu'ils formoient ainsi leurs projets, Monsieur & Madame de Douglas examinoient de leur côté, ce qui pourroit plus promptement les délivrer de la crainte où ils étoient, que leur fils ne prît une passion trop violente pour Julie. Si nous la menons en France, disoient-ils, sans doute il ira la chercher : l'amour est naturellement ingénieux, & Hypolite a de l'esprit, il trouvera les moyens de la voir; nous ne la ferons pas religieuse malgré elle, ainsi le meilleur expédient est d'éloigner Hypolite & de le faire voyager; peut-être qu'il oubliera Julie lorsqu'il ne sera plus auprès d'elle, & peut-être aussi qu'elle changera pour lui, & que la persévérance du Comte de Bedford, la fera résoudre à l'épouser.

Après avoir formé ce dessein, comme le plus convenable à leurs intentions, ils firent dire à Julie, par sa chère Lucile, qu'ils lui accorderoient plus de temps qu'ils ne lui en avoient donné pour prendre un parti. Cette nouvelle lui laissa quelque légère espérance, que le Marquis de Douglas, pouvoit être touché de leur passion, & qu'il vouloit les rendre heureux; elle le dit à son amant, mais il n'osa se

flatter comme elle : Ah , ma chère maitresse ! lui dit-il , je ne connois que trop le caractère de ceux qui s'opposent à notre satisfaction , ils ne nous laisseront pas long-temps respirer en repos : mon ame est alarmée de je ne fais quels pressentimens qui troublent toute sa tranquillité. A ces paroles , Julien n'avoit que des larmes à répandre : Hypolite joignit sa douleur à la sienne , & l'accablement où ils étoient , paroissoit à tel point sur leur visage , que Monsieur & Madame de Douglas , commencèrent de craindre , qu'ils ne tombassent malades ; ils crurent qu'ils ne pouvoient faire partir assez tôt Hypolite , ils firent travailler secrètement à son équipage ; tout étant prêt , ils pensèrent qu'il seroit touché de quelque plaisir , de voir qu'on le mettoit en état de faire une grosse dépense , & de paroître avec avantage dans les Cours étrangères.

Les choses étant ainsi disposées , le Milord & la Comtesse l'ayant un jour fait appeller : Mon fils , lui dirent-ils , si nous n'envisagions que notre contentement , il est certain qu'il nous seroit plus agréable de vous avoir auprès de nous , que de vous en éloigner ; mais vous êtes dans un âge auquel il n'est pas séant de rester dans la maison paternelle : il faut que vous voyagiez , mon fils : il faut que vous alliez dans d'autres pays pour vous façonner , pour en prendre les belles manières , & pour vous polir ; nous sommes persuadés que vous allez être ravi que nous secondions le desir que vous avez sans doute de voir le monde ; vous commencerez par la France , vous passerez en Italie , vous irez en Allemagne , vous revien-

dre en Hollande ; & trois ans s'étant ainsi écoulés , nous vous reverrons avec mille transports de joie. Hypolite frémissait à toutes ces paroles ; des coups de poignards ne lui auroient pas été si sensibles ; il ne savoit à quoi se déterminer ; il vouloit quelquefois parler hardiment , leur déclarer sa passion pour Julie , dont ils étoient déjà si bien informés ; leur dire que rien au monde n'auroit le pouvoir de le séparer d'elle , & que s'ils vouloient l'éloigner , il falloit auparavant , lui assurer la possession de sa maîtresse ; un moment après il pensoit que cela ne serviroit qu'à attirer de nouvelles persécutions à cette belle fille : qu'ils la lui enlèveraient sans qu'il pût découvrir où ils la mettroient ; enfin , l'on ne sauroit représenter les divers mouvemens qui agitoient son ame ; le Milord & la Comtesse en connoissoient une partie , par l'émotion & par l'inquiétude où il paroissoit ; mais ils continuèrent de dissimuler , & ne faisant pas semblant de s'appercevoir de ce qui lui causoit tant de peine , ils lui dirent que tout étoit prêt , qu'ils souhaitoient qu'il passât en France , avec Monsieur de Boisdaphin , Ambassadeur de Henri II ; qu'étant son intime ami , il seroit très-aise qu'il fit ce voyage avec lui , & que devant partir dans deux jours , il n'avoit que ce temps-là , pour prendre congé de ses amis. Hypolite cachant son déplaisir autant qu'il lui fut possible , répondit froidement qu'il leur obéiroit ; quoiqu'à la vérité un départ si précipité , étoit plutôt un exil qu'un voyage volontaire , & aussi-tôt il se retira.

Il fut prêt d'entrer dans la chambre de Julie , pour lui rendre compte de tout ce qui s'étoit

passé ; mais il pensa qu'il falloit avant toutes choses , qu'il parlât au meilleur de ses amis , & qu'il réglât avec lui la conduite qu'il devoit tenir. Cette raison l'obligea de monter à cheval , & d'aller à Londres , chercher le Comte de Suffex ; il avoit tant de sujets de compter sur lui , qu'il ne douta point qu'il ne le servit en cette occasion avec la même générosité & le même secret qu'il avoit fait en plusieurs autres. Il fut chez lui tandis qu'il étoit à St-James-Park : il y fut , & l'ayant rencontré dans le Mail avec le Marquis de Northampton & le fils du Duc de Nortumberland , il s'approcha civilement d'eux , & après les avoir salués & fait quelques tours de promenade ensemble , il dit tout bas au Comte , qu'il avoit à l'entretenir d'une affaire de conséquence & pressée.

Le Comte de Suffex prit ce prétexte pour quitter ses deux amis , après leur avoir promis de les revoir sur l'affaire dont ils avoient commencé de s'entretenir ; ensuite , se tournant vers Hypolite : Vous m'avez fait un sensible plaisir , lui dit-il , de me tirer de la conversation dans laquelle on venoit de m'embarquer ; comme les affaires sont à présent fort agitées , & que la maladie du Roi est si violente , que l'on est persuadé qu'il y a quelque chose d'extraordinaire , chacun prend un parti pour le règne à venir ; ils vouloient m'engager d'entrer dans celui qu'ils font en faveur de la Princesse Jeanne ; elle est jeune & belle , mon cœur me détermineroit aisément pour elle : mais , bien qu'elle soit nièce de Henri VIII , il me semble que la Princesse Marie doit être regardée comme la légitime héritière de cette Couronne , & je

ne leur répondois point tout-à-fait comme ils le vouloient , lorsque vous êtes arrivé. Il auroit continué de l'entretenir des affaires du temps , sans qu'il remarquât qu'il ne l'écoutoit qu'avec beaucoup de distraction & d'inquiétude : ils sortirent du Mail , & s'avançant dans une allée qui se termine à la Ménagerie du Roi : Nous voici en liberté , dit le Comte de Suffex , en embrassant Hypolite , parlez à présent , mon cher ami , & ne différez pas à m'apprendre ce que je puis faire pour votre service. Vous pouvez beaucoup , lui dit-il , en l'état où je suis réduit par la dureté de mon père ; je ne puis trouver de secours qu'auprès d'un aussi véritable ami que vous. Mon cher Comte , continua-t-il , je suis au désespoir , il faut que je parte après demain avec Monsieur de Boisdauphin , Ambassadeur de France , que son maître vient de rappeler : je laisse Julie , cette Julie que j'adore , & qui peut seule faire le bonheur de ma vie ; vous êtes trop informé de mes sentimens , pour qu'il soit besoin que je vous en entretienne aujourd'hui ; mais quoiqu'il en puisse arriver , je suis résolu de feindre que je pars , j'enverrai mes gens à votre maison de campagne , si vous le trouvez bon , & je me tiendrai caché chez vous , pour aller voir ma maîtresse le plus souvent qu'il me sera possible.

Disposez de moi & de tout ce qui est en mon pouvoir , lui dit le Comte , comme de ce qui est au vôtre : mais permettez que je vous dise , qu'il sera bien difficile de tromper long-temps Milord de Duglas. Ne dût-il être trompé qu'un jour , reprit l'amoureux Hypolite , c'est une

jour qui sera employé pour voir Julie. Dites-moi seulement si vous me voulez aider en cela ? Si je le veux ! s'écria le Comte ; en vérité la question est offensante , & je me flattois que vous me connoissiez mieux que vous ne faites. Hypolite l'embrassa , & lui demanda pardon de lui avoir donné cette légère marque de défiance ; il le remercia ensuite avec beaucoup de tendresse , & il le quitta fort vite , parce qu'il avoit une extrême impatience d'être auprès de sa chère maîtresse , mais le Comte voulut l'accompagner une partie du chemin : Hélas ! lui disoit-il , en retournant à Buckingham , si quelques heures me paroissent si longues en son absence , que seroit-ce s'il falloit m'en éloigner pour plusieurs années ? il seroit impossible que je vécut ainsi long-temps , j'en mourrois infailliblement. Ces deux fidèles amis se séparèrent en approchant du château , & lorsqu'Hypolite arriva , il apperçut Julie à sa fenêtre qui lui faisoit signe de la venir trouver ; il y courut. Eh ! d'où venez-vous , mon frère ? lui dit-elle. Quoi ! après avoir eu une longue conversation avec le Milord & la Comtesse , vous montez à cheval sans me rendre compte de ce qui s'est passé entre vous : ah , mon frère ! est-ce ainsi que vous m'aimez ? il me semble que si j'avois été à votre place j'en aurois usé tout autrement.

Quoiqu'Hypolite n'eût pas tort , & qu'il pût se justifier , le plus léger chagrin de Julie étoit si propre à l'alarmer , que les reproches qu'elle venoit de lui faire , le rendirent tout interdit ; mais après être revenu du trouble où elle l'avoit jeté , il lui dit d'un air respectueux : C'est moi , mon aimable Julie , qui dois me plaindre de

vosre soupçon. Quoi ! vous êtes capable d'en former quelques-uns contre mon cœur , & pour un sujet si léger , il faut que vous ne soyez guère persuadée de ma passion pour m'accuser si aisément. Julie avoit trop de tendresse pour le laisser davantage dans la peine où elle l'avoit mis : Il est vrai , dit-elle , qu'il y a quelque sorte d'injustice dans le chagrin que je vous donne. Hélas ! nous sommes assez malheureux sans que je devienne ingénieuse à nous faire de nouvelles peines. Faisons la paix , ma belle maitresse , reprit Hypolite en lui baisant la main ; j'avoue avec vous que nos disgraces suffisent pour nous accabler sans qu'il soit nécessaire d'y rien ajouter : mon père me veut faire partir , il m'envoie en France pour m'éloigner de vous , mais je viens de prendre des mesures , afin de ne pas sortir de Londres ; il faut à présent que nous cherchions de quelle manière nous pourrons nous voir.

Alors il lui rendit compte de tout ce qu'il avoit résolu avec le Comte de Suffex : & après avoir long-temps rêvé aux moyens de se parler quelquefois en secret , ils appellèrent Lucile , pour laquelle ils n'avoient rien de caché : Venez , ma chère sœur , lui dit Julie , venez à notre secours , vous avez l'esprit plus libre que nous ne l'avons , & vous pourrez mieux aussi nous trouver des expédiens ; elle lui apprit de quoi il s'agissoit. Lucile garda quelques momens le silence , & elle leur dit ensuite qu'elle avoit remarqué que l'escalier dérobé qui descendoit de leur chambre jusque dans le jardin , répondoit à une allée fort couverte , au bout de laquelle il y avoit , du côté du bois , une petite porte qui

donnoit dans la campagne ; qu'il faudroit en avoir une clef ; qu'elles descendroient le soir par cet escalier sans pouvoir être apperçues de qui que ce soit , & qu'Hypolite entreroit par cette porte. Rien n'est mieux pensé , s'écria-t-il. Il est vrai , dit Julie ; mais comment appellerez-vous cela ? Je ne suis pas votre sœur , je vous ouvrirai une porte la nuit , ce sera un rendez-vous , & il me semble que la bienséance n'est pas tout-à-fait gardée dans cette conduite. Êtes-vous en état , reprit Lucile , d'examiner avec une si grande exactitude toutes ces sortes de choses ? Mon frère n'est point le vôtre , mais il veut devenir votre époux ; je vous promets de ne pas vous abandonner dans ces entrevues-là , & bien que j'aie tout à craindre du courroux de mon père & de celui de ma mère , je m'y exposerai volontiers pour vous donner des preuves de mon amitié. Et moi , ma charmante maîtresse , moi , dit Hypolite , qui ne resterais à Londres que pour vous voir quelque-fois ici , que deviendrois-je , si vous ne vouliez pas y consentir , il vaudroit autant que je partisse : est-ce votre intention , Julie ? me voulez-vous bannir ? Ah ! que vous savez bien l'un & l'autre , dit-elle , que vous n'avez que trop le pouvoir de me persuader ; cependant , considérez à quoi nous allons nous exposer ; la seule pensée m'en alarme cruellement. Ils n'oublièrent rien pour la rassurer , & dès le même soir , Hypolite prit sur de la cire l'empreinte de la clef , qu'il envoya d'abord par son valet-de-chambre au Comte de Suffex , afin qu'il en fit faire une assez-tôt pour pouvoir la donner à Julie avant qu'il quittât Buckingham.

Cela fut exactement exécuté, & le jour du départ d'Hypolite, Milord de Douglas voulut le mener à Londres; il avoit dessein de le conduire jusqu'au yacht, mais il se contenta de le voir entrer avec ses gens dans sa berge, & après l'avoir embrassé avec beaucoup de tendresse, il revint fort satisfait d'avoir trouvé si peu de résistance dans l'esprit de son fils.

Hypolite se rendit au yacht, où Monsieur de Boisdauphin étoit déjà: comme il étoit fort animé, il lui parla en particulier: il lui dit que des raisons invincibles l'obligeoient de rester en Angleterre; qu'il lui ouvroit son cœur; qu'il le conjuroit de vouloir regarder en pitié l'état où il se trouvoit; qu'il espéroit que la confiance qu'il avoit en lui, feroit tout l'effet qu'il pouvoit se promettre de sa bonté; & voyant sur son visage & dans ses manières toutes les dispositions les plus favorables qu'il pouvoit souhaiter, cela l'engagea à lui dire, qu'il croyoit à propos de persuader à Monsieur de Douglas, qu'il étoit resté malade à Dieppe; parce que si l'on mandoit qu'il fût à Paris, il seroit surpris de ne point apprendre de ses nouvelles par l'Ambassadeur & par les autres Anglois qui étoient à la Cour de France; mais que s'il vouloit bien écrire au Milord, & le charger de la lettre, il la feroit tenir quand il seroit temps: qu'il lui avouoit de bonne foi que la conservation de sa vie dépendoit des démarches qu'il voudroit bien faire. Il m'est aisé de vous entendre, lui dit Monsieur de Boisdauphin en souriant: vous êtes amoureux, Monsieur, & il faut que pour favoriser votre passion, je m'expose à toute la colère du Comte de Douglas.

mais j'ai été jeune comme vous, & un penchant secret m'attache plus à vos intérêts qu'aux siens ; écrivons tout à l'heure comme vous le souhaitez. Hypolite fut ravi, il lui rendit mille graces pour un service qui paroissoit si essentiel, & ayant reçu la lettre de ses mains, par laquelle il mandoit au Milord que son fils étoit resté malade à Dieppe, il prit congé de lui, & se mit dans une chaloupe, parce qu'il avoit renvoyé exprès la berge de son père : il vint descendre au-dessous de la tour de Londres ; le Comte de Suffex l'attendoit sur le bord de la Tamise tout seul dans son carrosse : il avoit fait amener des chevaux, afin qu'un Gentilhomme, en qui il avoit une entière confiance, conduisit les gens de son ami à sa maison de campagne : & tous les ordres étant donnés, ils se retirèrent, parce qu'il étoit déjà fort tard, & qu'il ne falloit pas que l'on vit Hypolite.

Cet amant, tout occupé de sa Julie, commença de ressentir une vive douleur de n'être plus dans la même maison qu'elle.

Je lui parlois à tous momens, disoit-il au Comte de Suffex, qui passa la nuit avec lui ; j'avois la liberté d'entrer vingt fois chaque jour dans sa chambre ; malgré la défense de Madame de Douglas, nous trouvions les moyens de nous voir à toutes les heures ; mais à présent, nous sommes séparés par neuf milles de chemin, & quoique cet espace ne soit rien pour les personnes indifférentes, je trouve que c'est beaucoup quand on est éloigné de ce que l'on aime. Ajoutez à cela toutes les mesures qu'il faudra prendre pour nos rendez-vous, & la crainte d'être découverts, enfin des contre-temps que

l'on ne peut ni prévoir, ni éviter, & qui déconcertent quelquefois tout ce que l'on a résolu. Vous êtes bien amoureux, interrompit le Comte en souriant; car enfin c'est l'effet d'une grande passion que toutes ces fausses alarmes que vous prenez d'avance, & qui vous affligent sans que vous en ayez sujet. Eh quoi! continua-t-il, ne ressentez-vous point la satisfaction d'être à Londres, au-lieu d'être sur la mer dans un yacht, qui va peut-être bien vite à l'heure qu'il est, & qui mettroit bien d'autres milles entre vous & votre maîtresse? Ne comptez-vous pour rien l'obéissance que vous avez trouvé dans les gens que Milord de Duglas vous a donné? Votre Gentilhomme, qui par son âge & par la qualité qu'il a eue d'être votre gouverneur, étoit en quelque droit d'être surpris de votre retour & de vous en demander la raison, a été le premier à donner l'exemple aux autres. Je vous assure que j'ai admiré en cela votre bonheur, & que je ne suis guère disposé à vous plaindre, puisque Julie veut bien vous permettre de la venir trouver; c'est là, selon moi, une grande preuve d'amitié.

Enfin, reprit Hypolite d'un ton impatient, j'ai tort de n'être pas content de ma fortune: ah, mon cher Comte! si vous saviez ce que c'est qu'une violente passion, vous entreriez davantage dans mes sentimens; mais vous êtes un coquet, qui contez des douceurs à toutes les belles, & qui n'en aimez aucune véritablement: je vous en ai plaint bien des fois, comme j'aurois fait d'une disgrâce qui vous seroit arrivée; & souvent aussi, je vous en ai voulu du mal. Mon cher Hypolite, interrom-

pit le Comte, vous êtes persuadé que le vrai bien de la vie consiste à aimer sans mesure ; pour moi, je crois tout le contraire : il faut être galant avec les Dames, il faut même leur donner des soins, & mériter autant que l'on peut quelques-unes de leurs faveurs : mais il ne faut jamais prendre un attachement qui trouble trop notre repos, & qui nous fasse négliger notre devoir ou notre fortune. César aimoit pendant la paix, il étoit indifférent pendant la guerre : il changeoit d'autant de maîtresses qu'il changeoit de royaumes & de provinces ; ainsi, nous devons regarder l'amour dans les grands-hommes, comme un véritable amusement : j'avoue cependant qu'il faut en avoir, parce que l'on ne peut être poli que par le commerce des femmes ; & qu'un homme qui les courtise, peut facilement adoucir ce qu'il y a de rude dans son humeur ; car l'on doit convenir qu'elles savent le monde, & qu'elles en ont le bel usage ; mais je soutiens toujours que rien n'est plus dangereux que ces violens entêtemens, qui nous rendent incapables de toute autre chose que d'adorer une maîtresse : lorsque l'on est en cet état, on devient incommode à tout le monde & à soi-même ; il faut renoncer à la société civile ; on pleure, on soupire, on est toujours inquiet, souvent jaloux & chagrin ; vous payez un heureux moment par mille autres qui le précèdent ou qui le suivent, qui sont fort tristes & qui vous tiennent dans une agitation continuelle ; enfin.... Ah ! de grace, s'écria Hypolite en l'interrompant, ne poussez pas plus loin votre critique ; elle est si sévère, & vous avez le goût si mauvais, que :

deux conversations pareilles à celle-ci me rendront votre irréconciliable ennemi. Je ne vous puis exprimer les mouvemens de colère que j'ai ressenti pendant que vous avez fait le procès des véritables amans : le Comte de Suffex éclata de rire, & il promit à son ami de ne plus le chagriner, mais qu'en revanche, il vouloit de son côté avoir une entière liberté d'aimer à sa fantaisie, sans qu'il y trouvât à redire.

Il étoit déjà jour quand ils cessèrent de parler ; ils ne se levèrent que fort tard : & après qu'ils eurent diné, Hypolite pria le Comte d'aller à Buckingham, pour régler avec Julie & Lucile s'ils iroient à la porte du bois, & si elles l'ouvreroient : il ne manqua à rien ; & comme il étoit toujours très-agréablement reçu de Milord de Duglas & de la Comtesse sa femme, ils furent ravis l'un & l'autre de le voir. Vous venez bien à propos, Monsieur le Comte, lui dit Madame de Duglas, pour me consoler du départ de mon fils, j'en suis sensiblement touchée. C'est un mal, lui-dit-il, que vous vous êtes fait, Madame, parce que vous l'avez bien voulu ; vous étiez la maîtresse de le retenir auprès de vous si vous l'aviez jugé à propos. Je vous entends, dit-elle, vous nous reprochez son éloignement : mais en vérité, quoique cela nous ait fait beaucoup de peine, il n'étoit pas possible de nous dispenser de le faire voyager ; il faut que la tendresse cède à l'avantage de la personne aimée ; dans trois ans nous le reverrons avec une sensible joie. Lucile & Julie étoient présentes à cette conversation, & le Comte de Bedford étant arrivé, le Comte de Suffex ne parla plus qu'à Lucile, parce que le Comte

s'étoit placé proche de Julie. Tout ce qui regardoit le rendez-vous nocturne, fut réglé pour la nuit même, & aussi-tôt le Comte retourna trouver Hypolite.

Ils jugèrent à propos de se travestir, de crainte d'être rencontrés sur le chemin par quelqu'un qui pût les reconnoître & les déceler ; ils prirent des perruques d'une autre couleur que leurs cheveux, ils mirent des bonnets à l'angloise, qu'ils rabatirent & qui leur couvroient presque tout le visage, & ayant changé d'habits, ils partirent à dix heures du soir de Londres : la nuit étoit admirablement belle, tout étoit tranquille dans la campagne ; ils ne menèrent qu'un valet-de-chambre avec eux, pour garder les chevaux, & ils se rendirent à la petite porte qu'ils trouvèrent ouverte ; ils entrèrent ; & les deux sœurs, qui n'étoient pas éloignées, les ayant entendu au bruit qu'ils faisoient en marchant, s'avancèrent à leur rencontre.

Hypolite & Julie ressentirent une joie difficile à exprimer lorsqu'ils se virent ; la conversation fut quelque temps générale ; ensuite sans quitter la même allée, ils se séparèrent un peu ; l'amant donna la main à sa maîtresse & le Comte de Suffex aidoit à marcher à Lucile. Grace au Ciel ! votre absence n'a pas été longue, cher Hypolite, lui dit Julie, vous voilà de retour, malgré les mesures que l'on croit avoir prises pour vous éloigner. Si je vous aimois foiblement, ma charmante Julie, lui dit-il, peut-être que j'aurois eu quelque peine à trouver les moyens de surmonter tant de difficultés : mais ma passion est trop forte & trop ingénieuse, pour céder aux obstacles qu'on lui oppose. Vous

étiez à peine parti , continua-t-elle , que Madame votre mère me parla en particulier , & après m'avoir donné des témoignages d'une amitié , dont je fus surprise dans les circonstances où nous sommes , elle me dit qu'elle avoit lieu de croire que je ne voulois point être religieuse , & que cela l'obligeoit à me conseiller , comme la meilleure amie & la meilleure parente que j'eusse au monde , de songer aux propositions du Comte de Bedford , qu'il étoit honnête-homme , qu'il avoit beaucoup de bien & de naissance , & qu'il falloit qu'une fois pour toutes , je me délassé de la pensée que mon mariage pût se faire avec vous : qu'elle vouloit bien m'avouer de bonne foi que j'étois la seule cause de votre départ : & que le Milord ni elle , ne consentiroient jamais à votre retour que je ne fusse établie. Que lui avez-vous répondu , ma chère maîtresse , dit Hypolite d'un ton inquiet. Je lui ai dit , continua-t-elle , qu'à l'égard du Comte de Bedford , je la suppliois de ne m'en jamais parler ; que rien ne pouvoit surmonter l'aversion que j'avois pour lui ; que puisqu'elle vous avoit éloigné pour trois ans , je devois espérer qu'elle me donneroit quelque temps pour me déterminer : que dans le choix que je ferois , il s'agissoit de tout mon repos , & qu'ainsi je n'y pouvois assez penser.

Elle n'a pu s'empêcher d'en convenir avec moi , & comme le Comte de Bedford est venu aujourd'hui pendant que le Comte de Suffex étoit ici , lorsqu'il a voulu me parler de sa passion , je lui ai dit , que je ne pouvois plus lui cacher que sa persévérance me pouvoit à bout ; que je me contentois autrefois de le regarder in-

différemment , mais qu'à présent , il n'en étoit pas de même , que je sentoís pour lui une aversion invincible , & que s'il vouloit me rendre malheureuse , il n'avoit qu'à continuer de me voir. Quoi , Mademoiselle ! s'est-il écrié , vous me défendez de vous voir ? Oui, lui-ai-je reparti , je vous demande avec instance de me laisser en repos. Ah , Mademoiselle ! a-t-il continué , vous me mettez au désespoir , vous m'enviez le seul bien qui me reste , je vous aime jusqu'à l'adoration : hé ! que ferai-je , si je ne vous vois point ? Vous essayerez de vous guérir , lui ai-je dit , d'une passion qui m'importune , & qui vous fait inutilement souffrir. En achevant ces mots , ajouta-t-elle , je l'ai quitté , & j'ai vu dans ce moment sur son visage & dans ses yeux , toutes les marques d'un vrai désespoir. Ah , ma chère maitresse ! que je me trouve heureux , & que ne vous dois-je pas pour ce sacrifice ? lui dit Hypolite. Ce n'est pas un sacrifice , reprit Julie , j'ai eu trop de plaisir à maltraiter cet importun , pour vouloir que vous m'en teniez compte , & que vous me sachiez gré de ce que j'ai fait.

Après s'être long-temps entretenus , & s'être fait mille sermens réciproques d'une fidélité éternelle , ils convinrent qu'ils se verroient le plus souvent qu'il leur seroit possible , & que le valet-de-chambre du Comte de Suffex viendrait tous les jours à Buckingham , où il ne feroit que passer , de peur que l'on ne le remarquât : que lorsqu'il verroit des pots de fleurs sur les fenêtres de la chambre de Julie , ce seroit le signal qu'Hypolite pourroit se rendre la nuit à la porte du bois. Toutes leurs mesures

étant prises de cette manière , ils se quittèrent ; mais ce fut avec tant de peine , que si le Comte de Suffex & Lucile ne les avoient fortement pressés , le jour les auroit surpris dans l'allée où ils se promenoient.

Cependant Hypolite fit rendre par une personne inconnue la lettre de Monsieur de Boissadaphin au Comte de Douglas ; la nouvelle de la maladie de ce cher fils troubla toute la famille , & lui causa une extrême inquiétude ; il écrivoit de temps en temps lui-même à son père , comme s'il eût toujours été à Dieppe , il mandoit qu'il étoit quelquefois mieux & quelquefois plus mal , selon qu'il le jugeoit à propos , & personne n'étoit informé du bonheur qu'il avoit de voir très-souvent sa maîtresse. Ce plaisir dura plus de deux mois sans être interrompu par le moindre obstacle ; mais ils avoient trop de satisfaction pour que la fortune , envieuse des biens de l'amour , manquât de troubler le repos dont ces jeunes amans jouissoient.

Le Comte de Bedford pénétré de la plus vive douleur , après la conversation qu'il avoit eue avec Julie , la quitta dans le dessein de ne la plus revoir , s'il lui étoit possible de l'oublier pour jamais : il se dit à lui-même , tout ce qui pouvoit aider à le guérir ; il voulut voir le monde plus fréquemment , il souhaita de trouver une personne aimable , qu'il ne pût se défendre d'aimer ; mais Julie étoit si fort au-dessus de toutes celles qu'il connoissoit , que lorsqu'il venoit à les comparer avec elle , il les méprisoit toutes , & avouoit que ces réflexions ne servoient qu'à le rendre encore plus amoureux. Enfin son mal augmenta à tel point , qu'il n'en-

visagea plus que des remèdes violens , & il se résolut d'enlever Julie. Je suis sûr , disoit-il à un de ses amis , que Milord de Douglas me verroit entrer avec plaisir dans son alliance , puisque sa femme est de ma maison , & qu'il m'a offert sa fille ainée : il ne veut pas se servir de tout son pouvoir pour contraindre Julie à me donner la main ; mais lorsque je m'en ferai rendu le maître , je ne trouverai point en lui un ennemi irréconciliable ; bien éloigné de cela , il contribuera volontiers à me rendre heureux.

Ayant formé ce dessein , il ne songea qu'aux moyens de le faire promptement réussir : il se souvint que le jardinier qui étoit chez le Comte de Douglas avoit été long-temps à lui ; il crut que cet homme , qu'il savoit être naturellement intéressé & assez hardi , lui faciliteroit l'occasion de ravir la belle Julie : il l'envoya chercher ; & après lui avoir donné de l'argent , & lui en avoir promis encore davantage , il s'ouvrit à lui , & lui demanda comment il devoit se conduire pour venir à bout de son entreprise. Ce que vous voulez faire , Monsieur , lui dit cet homme , me paroît fort aisé , j'ai la clef d'une porte qui est à l'extrémité du jardin , & par une allée ouverte , je pourrai vous conduire à un petit escalier qui répond à la chambre de Mademoiselle Julie ; je suis très-assuré que sa porte ne se ferme guère de ce côté-là ; j'y ai souvent passé le soir , lorsqu'elle m'a ordonné de lui porter des fleurs & des fruits , & vous l'enlèverez très-aisément sans que la chose fasse ni bruit ni éclat.

Le Comte trouva que tout lui étoit favo-

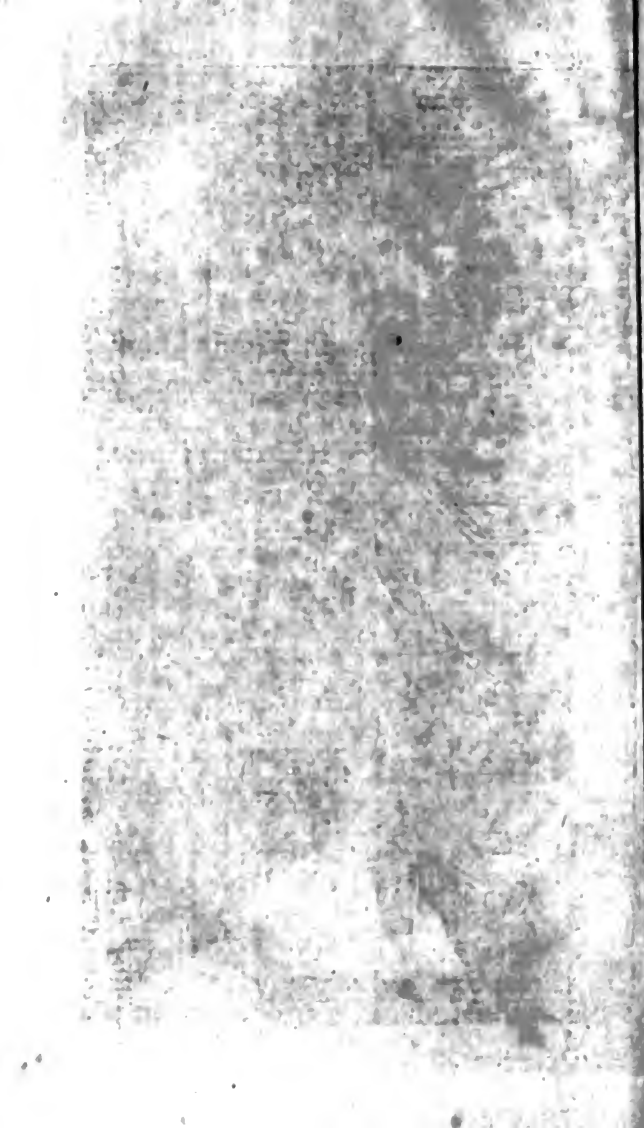
nable dans cette affaire , & le jour étant pris , il ne manqua pas d'aller avec deux Gentilshommes qui lui étoient fidèles , à l'endroit que le jardinier lui avoit marqué ; il se rendit à cette porte sur les onze heures du soir : un des Gentilshommes resta avec les chevaux , & se retira dans un petit vallon pour n'être point aperçu , pendant que le Comte de Bedford avec l'autre Gentilhomme , entrèrent sans faire de bruit ; c'étoit justement un des soirs que Julie & Lucile avoient fait savoir à Hypolite & au Comte de Suffex de venir : elles alloient pour ouvrir la porte , lorsqu'elles entrevirent ces deux hommes à la clarté de la lune ; mais comme l'allée étoit sombre & fort couverte , elles ne purent d'abord reconnoître si c'étoit ceux qu'elles attendoient : eux de leur côté ayant vu deux femmes , avoient cherché à se cacher & s'étoient éloignés ; mais Julie s'approchant : Que vous me témoignez peu d'empressement , mon cher Hypolite ! dit-elle au Comte ; vous n'accourez pas au-devant de moi , il semble que vous ayez quelque envie de m'éviter ; que veut dire cette froideur ? A ces obligeans reproches , le Comte reconnut la voix de sa cruelle maîtresse , & il fut au désespoir que des paroles qu'elle prononçoit si tendrement , ne s'adressassent point directement à lui : il fut cependant ravi de la trouver dans le jardin ; il ne voulut pas lui répondre de crainte de la désabuser ; & faisant signe à son Gentilhomme de prendre Lucile pour l'empêcher de crier , il saisit tout d'un coup les bras de Julie : comme il étoit grand & fort , il la prit & l'emporta malgré sa résistance , vers la

porte par laquelle il devoit sortir , lorsqu'Hypolite & le Comte de Suffex arrivèrent.

Dans le moment qu'ils entroient l'un & l'autre , le Comte de Bedford étoit si proche d'eux , & le clair de la lune si brillant en cet endroit , que du premier coup-d'œil ils virent tout ce qui se passoit. O Dieu ! qui peut bien exprimer l'état où se trouva Hypolite : l'amour & la colère le rendirent furieux , il mit l'épée à la main ; le Comte quittant Julie en fit autant , & celui qui entraînoit Lucile , la laissa en liberté pour venir à la rencontre du Comte de Suffex : ils étoient tous quatre fort braves & fort animés ; Julie & Lucile de leur côté ne savoient à quoi se résoudre : en appelant du secours , c'étoit faire reconnoître leur cher Hypolite ; si elles n'en appelloient pas , elles le voyoient en danger de périr ; jamais peine n'a été égale à la leur.

Cependant , le jardinier qui faisoit la sentinelle , ne doutant pas que le bruit des épées ne s'entendit du château , y courut ; & sur ce qu'il dit à Monsieur de Douglas , il vint lui-même dans son jardin au moment que son fils portoit un coup d'épée au Comte de Bedford , qui le renversa par terre : Hypolite , voyant accourir beaucoup de monde , dit au Comte qu'il falloit songer à se sauver ; mais ils trouvèrent la petite porte fermée , & toutes les avenues pleines de gens : dans cette extrémité ils se jetèrent dans la maison du jardinier , où ils se baricadèrent : le Milord mit du monde tout autour pour les empêcher de sortir ; car il n'avoit reconnu ni son fils ni le Comte de Suffex , à cause des perruques & des bonnets qui leur couvroient tout le visage.





Il fit porter le Comte de Bedford au château, & de crainte que s'il venoit à mourir, comme il y avoit beaucoup d'apparence, on ne l'accusât de l'avoir tué, bien qu'ils fussent proches parens, il envoya en toute diligence à Londres chercher les Aldermans & les Connétables. Ils arrivèrent à la pointe du jour dans le même temps qu'Hypolite & le Comte, s'étant consultés ensemble, avoient résolu d'enfoncer les portes que l'on avoit fermées en dehors : y ayant travaillé de toutes leurs forces, ils en vinrent enfin à bout ; & quelque résistance que les gens du Comte de Douglas pussent faire, ils terrassèrent tous ceux qui s'opposoient à leur passage, comme feroient deux lions qui trouveroient dans leur chemin les chiens d'un troupeau. Ils se seroient infailliblement sauvés, si les Aldermans & les Connétables ne les eussent entourés de tous les côtés, & si le Milord n'eût commandé de faire main-basse sur eux, plutôt que de les laisser échapper, étant résolu de les avoir vifs ou morts en sa puissance. Après un ordre si cruel, ils virent bien qu'il ne s'agissoit pas moins que de la peine très-certaine de leur vie ; & ils aimèrent mieux se rendre, que de continuer à la hasarder témérairement.

Julie & Lucile étoient couchées au pied d'un arbre à demi-mortes, regardant ce triste spectacle avec une douleur si excessive ; qu'il n'y a point de paroles qui puissent bien les représenter. Elles virent conduire ces deux illustres criminels vers le château, qu'elles suivirent sans pouvoir se résoudre de les perdre de vue. La Comtesse de Douglas les attendoit avec la dernière émotion : ils entrèrent dans la

hâle , où on leur arracha leurs bonnets qui les avoient toujours cachés ; mais à peine eut-elle jeté les yeux sur Hypolite , que poussant un grand cri : Juste ciel ! c'est mon fils , dit-elle ; & se laissant tomber sur ses femmes , elle demeura sans connoissance entre leurs bras. Milord de Douglas , qui ne s'étoit point apperçu de ce qui se passoit , s'approcha ; il ne fut pas peu ému , ni médiocrement surpris , de trouver son fils criminel & prisonnier dans sa propre maison , au même moment qu'il le croyoit fort malade à Dieppe ; il en perdit la parole pour quelque temps : mais enfin , reprenant ses esprits , il le regarda avec des yeux pleins de fureur : Ce que je vois est-il possible , lui dit-il , est-ce vous , Hypolite , & quels sont vos desseins ? quand je crois que vous êtes en France , je vous trouve déguisé dans ma maison l'épée à la main , & allez malheureux de blesser un homme qui fait profession d'être notre ami , qui porte le même nom que votre mère , qui est enfin riche & puissant. Qu'allez-vous devenir ? pour moi je vous trouve si indigne de ma protection , que je suis prêt de vous abandonner à toute la sévérité des loix.

Julie qui étoit cachée dans un coin , n'étant plus la maîtresse de sa douleur & de sa crainte : Ah , mon père ! s'écria-t-elle , en venant se jeter à ses pieds , & les arrosant de ses larmes , si quelqu'un mérite d'être puni , c'est moi seule qui la dois être , puisque c'est pour m'avoir défendue contre le Comte de Bedford , qu'Hypolite a été obligé de se battre ; sans le secours de mon frère , il m'auroit enlevée , il me tenoit déjà entre ses bras ; & me traînant avec vio-

lence , j'en recevois tout le mauvais traitement dont un homme qui forme un tel dessein est capable : que tout l'effet de votre courroux tombe sur moi , continua-t-elle : mon père , épargnez votre fils , ménagez son sang , & prenez plutôt tout le mien. Retirez-vous , Julie , dit le Comte en se faisant violence , pour ne pas montrer toute sa colère , je pénètre ici plus que je ne voudrois : allez avec votre sœur dans votre chambre , & n'en sortez que par mon ordre.

Ainsi , l'infortunée Julie prisonnière de son côté , pendant qu'Hypolite l'étoit du sien , alloit se retirer , & jetoit déjà un tendre & douloureux regard sur son amant , lorsqu'il courut vers elle & l'arrêta : lui qui n'avoit pas ouvert la bouche pour sa défense , & qui avoit même méprisé de le faire , ne négligea rien pour celle de sa chère maitresse. Quel est le crime de Julie , Monsieur ? dit-il à son père ; vous la punissez de ma faute : qu'a-t-elle fait pour être si maltraitée ? Taisez-vous , jeune téméraire , dit le Milord en les séparant , & ne m'irritez pas davantage.

Le Comte de Suffex voyoit passer toute cette scène avec le dernier désespoir : Madame de Douglas , qui étoit revenue de son évanouissement , s'adressa à lui : Que vous êtes un dangereux ami , lui dit-elle , Monsieur , vous avez eu trop de complaisance pour les foiblesses de mon fils , vous voyez , hélas ! où nous en sommes réduits : est-il un état plus déplorable que le nôtre ? Celui d'Hypolite , lui répondit le Comte avec beaucoup de fermeté , est bien plus digne de pitié , vous l'assujettissez , Ma-

dame , à une obéissance trop rigoureuse ; pourquoi l'éloigner , dans le temps que vous saviez qu'il avoit une forte passion dans le cœur ? Pour l'en guérir , dit la Comtesse en l'interrompant , nous espérons que l'absence feroit sur lui le même effet qu'elle produit presque sur tous les hommes , & si mon fils ne vous avoit pas trouvé si disposé à le servir , & qu'il fût parti , je suis persuadée qu'il auroit à présent oublié Julie.

Comme ils continuoient de disputer , les chirurgiens , qui venoient de mettre le premier appareil aux blessures du Comte de Bedford , vinrent en rendre compte au Milord de Douglas ; ils lui dirent qu'il en avoit trois , mais une particulièrement qui leur paroissoit mortelle. Les Aldermans & les Connétables , ayant oui ce rapport , demandèrent à Monsieur de Douglas , qu'il leur livrât son fils pour le conduire à Newgate (c'est une des prisons de Londres) : une proposition de cette nature outre Monsieur de Douglas d'une juste douleur ; il leur dit qu'il ne consentiroit jamais à cela , mais qu'il alloit se rendre la caution de son fils , & s'il manquoit à le représenter , qu'il s'obligeoit de payer deux mille livres sterling : dès qu'on en eut passé un écrit en bonne forme , ils se retirèrent : le Milord & la Comtesse auroient bien souhaité que le Comte de Suffex en eût fait autant : sa présence excitoit leur ressentiment , mais ce généreux ami feignit de ne pas s'en apercevoir ; & passant sur toutes ces fâcheuses démonstrations de chagrin , qui lui auroient été fort sensibles dans un autre temps , & qu'il n'auroit pas souffertes , il leur dit sans hésiter ,

qu'il courroit la fortune d'Hypolite ; qu'il ne l'abandonneroit point , & que s'il falloit périr, ils périroient ensemble. On les mit dans un même appartement , que l'on ferma avec beaucoup de soin , & la belle Julie , avec Lucile , ne furent pas moins gardées de leur côté.

Toutes ces choses ayant été exécutées par l'ordre du Milord , il partit avec la Comtesse pour se rendre à Londres : dès le moment de leur arrivée , ils furent trouver Madame de Bedford , elle savoit depuis long-temps la passion que son fils avoit pour Julie , & elle avoit consenti à la recherche qu'il en avoit faite ; mais elle ignoroit ce qui s'étoit passé à Buckingham , ce fut pour elle une douleur bien sensible lorsqu'elle apprit l'extrémité de son fils & la manière dont il s'étoit attiré ce malheur. Vous pouvez , Madame , lui dit le Milord , nous faire beaucoup de peine , mais dans la suite vous en aurez bien plus que nous ; & quand on fera connoître que le Comte vouloit enlever Julie , & que son frère , pour l'en empêcher s'est battu contre lui , quoiqu'il l'ait dangereusement blessé , tout le blâme tombera sur votre fils ; ainsi voyez si vous voulez accepter une proposition que je viens vous faire : je me soumettrai à éloigner Hypolite pour trois ans , afin d'ôter de devant vos yeux cet objet de peine ; & en cas que le Comte de Bedford vienne à guérir de ses blessures , & qu'il veuille encore Julie , je vous engage ma parole que je n'omettrai rien pour la lui faire épouser.

Madame de Bedford ne voulut rien conclure sans avoir l'avis de ses parens & de ses amis ; les uns & les autres ayant appris les tristes nou-

velles qui la regardoient , se rendirent chez elle ; ils examinèrent cette affaire , & il leur parut qu'elle ne pouvoit pas exiger davantage ; ils étoient même surpris que le Comte de Douglas lui offrit de faire sortir son fils d'Angleterre ; mais aussi , ils ne savoient pas les raisons secrètes qui le faisoient agir. Tout étant réglé entr'eux , le Comte entra d'abord dans sa berge & fut à Gravesend , où il avoit appris qu'un vaisseau qui étoit à l'ancre devoit faire voile dans peu pour Livourne ; il résolut alors de faire partir Hypolite par cette voie , ne doutant pas que les beautés qu'il trouveroit en Italie , ne lui fissent oublier l'Angleterre & ce qu'il y avoit laissé. Il convint de tout avec le Capitaine du vaisseau ; & comme il lui dit qu'il n'attendoit qu'un vent favorable pour partir , & qu'il n'auroit pas le temps de l'envoyer avertir à Buckingham , le Milord crut qu'il falloit dès le lendemain amener son fils à Londres pour ne pas manquer cette occasion.

Mais dans quel état étoit-il , ce fils ! il craignoit tout pour sa maitresse , & il ne doutoit pas que son père ne prit des mesures bien justes pour les séparer : ces tristes pensées l'auroient jeté dans un véritable désespoir , si la fermeté naturelle de son ame n'eut été encore plus grande que ses malheurs. Il ne put gagner aucun de ceux qui le gardoient pour le laisser échapper : mais il ne lui fut pas difficile de les gagner pour savoir tout ce qui se passoit. Ils le regardoient comme leur maitre ; ils l'aimoient tous , & il fut informé par eux de ce que Milord son père avoit fait à Londres : il ne douta point que son voyage de Gravesend n'eût un dessein

formé , & qu'il ne l'eût fait directement contre ses intérêts. Il demanda au valet-de-chambre qu'on avoit mis auprès de lui , s'il vouloit bien lui faire le plaisir de rendre une lettre à Julie , & d'en apporter la réponse : ce garçon hérita un peu avant que de s'y engager ; mais enfin comprenant que les secrets qu'un frère & une sœur peuvent avoir ensemble , ne sont pas de ceux qui font tort à un père , il accepta la commission : Hypolite de son côté ne hazardoit rien , puisque les proches savoient la passion qu'il avoit pour Julie ; ainsi il lui écrivit ces mots.

Est-il possible , mon aimable Julie , que dans cette même maison où j'ai ressenti les premiers effets du pouvoir de vos yeux , où j'avois si souvent le plaisir d'être auprès de vous , nous soyons à présent si éloignés de cette félicité ? C'est moi qui suis la cause de ce que vous souffrez ; j'en serois déjà mort de douleur , si mon amour ne me défendoit contre mon désespoir. Hélas ! de quoi peut-il me flatter cet amour ? je suis sur le point de vous perdre malgré tout ce que j'ai fait pour m'en garantir. A quelles horreurs , grand Dieu ? ne suis-je point livré ? Quoi ! l'on va m'arracher du lieu où vous êtes ! Cette pensée me touche d'une douleur si vive , que votre cœur est seul capable de vous faire comprendre l'état où je me trouve : mais si au milieu de cet abîme je puis entrevoir quelque chose qui soulage mes tristes ennuis , c'est le doux espoir que vous me jerez fidelle. Voudriez-vous , Julie , trahir un homme qui met tout au-dessous de vous , & qui ne connoitra jamais rien qui vous égale ? Je vous avoue aussi que je ne crois pas nécessaire de vous faire des sermens d'une fidélité éternelle ; vous con-

noissez trop bien mon cœur & le pouvoir que vous avez sur lui : non , ma Julie , non , je ne changerai point , je ne pourrois cesser de vous adorer ; & malgré tout ce que le dépit & la rage de nos ennemis pourront faire imaginer pour me causer de nouvelles peines , ma passion sera toujours également constante : écrivez-moi , ma chère maîtresse , ne m'abandonnez pas dans l'état pitoyable où je suis réduit : vous êtes la souveraine de mon sort , & l'unique objet de mes desirs & de mes vœux.

La belle Julie ayant reçu cette lettre de son cher Hypolite , fut très long-temps à la lire ; l'abondance de larmes dont ses yeux étoient couverts , l'empêchoit d'en bien voir les caractères : Lucile se trouva obligée de la consoler , quoiqu'elle eût elle-même besoin de consolation ; car Monsieur & Madame de Douglas étoient très-irrités contre elle , parce qu'ils la croyoient coupable d'une complaisance criminelle pour Julie : elle la pressa de faire réponse à son frère , & elle arrêta le cours de ses pleurs autant qu'il lui fut possible ; mais quelque violence qu'elle se fit , elle couvrit toute sa lettre de ses larmes , avant que d'avoir su la finir ; elle étoit en ces termes :

Quoi ! vous êtes sur le point de partir , cher Hypolite ? Je ne vous verrai plus ? Qui peut comprendre ma douleur & l'état où je vais me trouver ? Hélas ! l'innocente tendresse dont nous avons été prévenus l'un pour l'autre , avant même que de pouvoir nous en défendre , devoit-elle irriter le Ciel contre nous ? Quels torrens de malheurs ! qu'y pouvons-nous opposer , je n'en ai pas seulement perdu le repos & la joie , j'en

perds aussi la raison ; rien ne peut me résoudre à notre éloignement , & malgré votre douleur & la mienne , je vais vous voir partir ; essayons au moins , mon cher amant , de vaincre notre mauvaise fortune par notre fermeté : vous me promettez de m'être fidèle ; qu'est-ce qui pourroit me rendre infidèle ? rien au monde , pas même la mort : notre constance triomphera de nos malheurs ; nous nous reverrons , mon cher Hypolite , & l'amour banira nos peines.

Ces assurances si tendres & si touchantes que l'aimable Julie donna à Hypolite , ne pouvoient venir plus à propos ; il en avoit bien besoin pour soutenir tous les maux que Milord de Douglas lui préparoit ; car enfin , à quelques heures delà il le fit descendre avec le Comte de Suffex , & Julie avec Lucile ; la Comtesse sa femme étoit avec lui ; après un moment de silence , il s'adressa à son fils & lui dit : Ce n'est point , Hypolite , pour vous faire des reproches , que vous n'avez que trop mérités , que je vous ai fait venir aujourd'hui : vous vous êtes éloigné de la soumission que vous nous devez ; vous nous avez joués & trompés par des lettres ; vous n'avez suivi que les mouvemens de votre cœur , & Julie est complice de la désobéissance que vous avez eue envers nous ; mais soyez certain , & j'en atteste le Ciel , que nous ne consentirons jamais que vous l'épousiez : ce que vous auriez pu obtenir par une conduite opposée à celle que vous avez tenue , nous est devenu à présent si odieux , que plutôt que d'y consentir , il n'est point d'extrémités où nous ne nous portions , & contre vous & contr'elle : car encore qu'elle ne soit pas notre fille , elle dépend assez

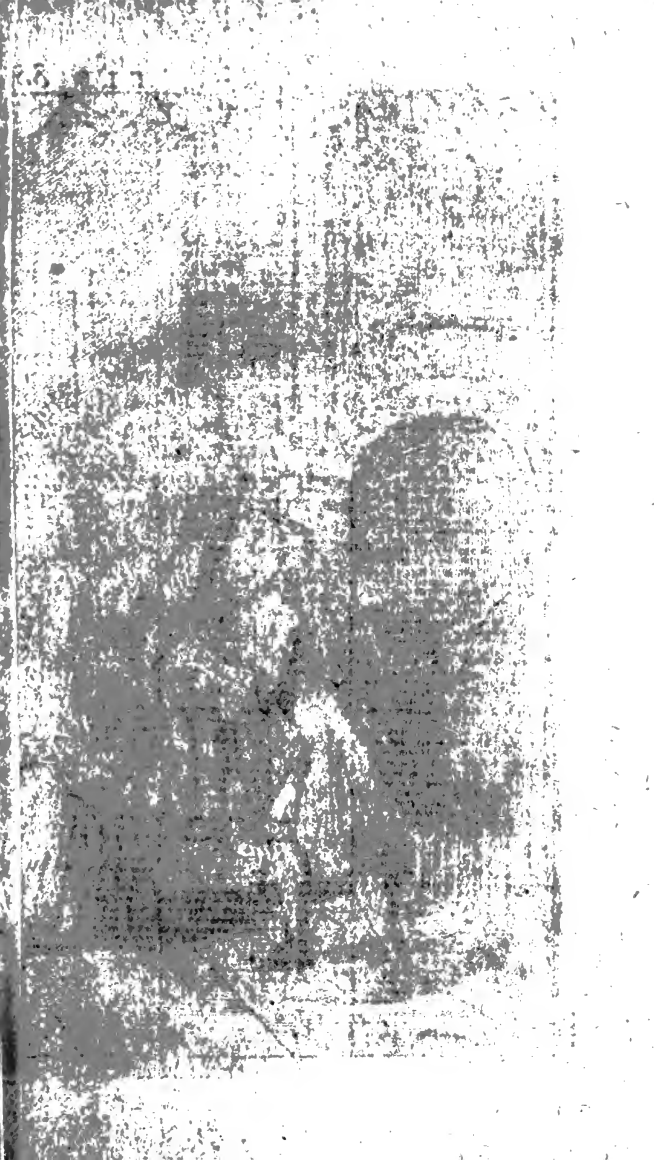
de nous pour pouvoir faire le bonheur ou le malheur de sa vie : ainsi, prenez conseil, & ramenez votre esprit à votre devoir ; résolvez-vous de partir & d'aller à Florence, où par un effet de votre fortune, j'ai des amis qui n'omettront rien pour me donner en votre personne, des témoignages de leur affection : vous y serez vu de bon œil par ceux de l'illustre maison de Médicis ; & afin que vous soyez informé de ce qui vous les rendra favorables, je dois vous dire aujourd'hui, qu'il y a plus de quarante ans, qu'étant encore dans ma première jeunesse, je voyageois comme vous allez le faire, lorsque le hasard me procura l'occasion d'aider à rendre un service considérable au Cardinal de Médicis, qui depuis a été connu sous le nom de Léon X.

Il étoit Légat de l'armée de la Ligue pour le Pape, & il fut fait prisonnier à la bataille de Ravennes par Gaston de Foix : le Maréchal Trivulce l'envoya prisonnier en France. Il n'a jamais été une affliction plus sensible qu'étoit la sienne, & quoiqu'il ne fût occupé que du desir de se sauver, les voies en étoient si difficiles, qu'après en avoir tenté plusieurs inutilement, il commença de perdre l'espérance d'y réussir ; mais son Camérier trouva le moyen de venir chez le brave Zacti : j'y étois dans ce temps-là ; le Camérier qui le connoissoit, le conjura de sauver un Cardinal illustre par son mérite, & malheureux par l'état de sa fortune. Zacti me proposa d'être de la partie ; je l'acceptai, & nous arrivâmes au bord du Pô au même moment que le Cardinal alloit entrer dans le batteau pour le passer : nous n'eûmes guère de peine à

mettre en fuite ceux qui l'escortoient : il se déguisa promptement en cavalier , & nous le menâmes dans le château de Barnabé Malespine. Je pris là congé de lui pour retourner avec Zacti qui étoit mon parent ; le Cardinal employa les sermens les plus pressans pour nous assurer de sa reconnoissance & de son amitié ; & malgré les grandeurs où la Papauté l'éleva un an après , je puis dire qu'il me témoigna toujours qu'il se souvenoit agréablement de moi. Ainsi , mon fils , vous aurez la satisfaction d'être bien traité de Cosme , son allié , & vous lui ferez présenté par le Sénateur Alberti , qui est son parent ; il est d'une des plus illustres maisons de Florence , & mon intime ami. Quoique je sois beaucoup plus vieux que lui , notre union n'en a pas été moins constante : il a fait deux voyages en Angleterre & en Écosse ; il est du noble Conseil des Huit , & c'est un homme d'un si grand mérite , que je n'aurai pas un moment d'inquiétude dès que je saurai que vous serez arrivé auprès de lui : je vous y donnerai toutes les choses utiles & agréables. Sans cependant compter que nous voulons votre éloignement , vous pouvez voir par cet acte que j'ai passé avec Madame de Bedford , que c'est une nécessité qui nous est imposée de vous éloigner de ce pays , à cause de votre combat contre son fils. Il est dans un état à faire tout craindre pour sa vie ; & si vous ne partiez pas , ou s'il arrivoit que vous revinssiez avant les trois ans marqués , je serois le premier qui vous feroit arrêter , & peut-être que vous ressentiriez mieux les mortifications qui sont attachées à une étroite prison , que vous ne

goûtez à présent nos remontrances : votre liberté est entre vos mains , mon fils : mais vous n'en pouvez jouir que vous ne soyez hors du royaume d'Angleterre : si Monsieur de Suffex qui vous a si fidèlement servi dans vos égaremens , veut vous parler en véritable ami , il vous conseillera , sans doute , de nous obéir , & afin que votre chère Julie puisse le faire avec une entière liberté , nous voulons bien vous laisser avec elle , afin de lui dire adieu.

En achevant ces mots , sans attendre de réponse , il sortit ; Madame de Douglas le suivit , & alors l'amant & la maîtresse s'approchant , pendant que le Comte s'entretenoit avec Lucile , Hypolite prit la main de Julie , & mettant un genou devant elle , il la regardoit & ne lui parloit de sa douleur que par ses soupirs ; ce langage ne laissoit pas d'être bien intelligible & bien touchant : enfin , elle rompit le silence la première : Ne vous laissez point accabler , lui dit-elle , mon cher & trop infortuné Hypolite ; si nos malheurs sont grands , la tendresse que nous avons l'un pour l'autre est encore plus grande ; il ne faut qu'un moment pour changer le triste état de notre destinée : vous allez vous éloigner , c'est une nécessité à laquelle je ne vois point de remède , & qu'il faut subir de bonne grace : mais il ne sera pas possible à ceux qui nous séparent , d'arracher de nos cœurs le même trait qui les a blessés ; on nous prescrit trois ans d'absence ; peut-être qu'avant qu'ils soient accomplis , le Ciel nous aura regardés en pitié. Ah , Julie ! Julie ! s'écria-t-il , vous faites un effort sur vous-même ; pour soutenir mon courage abattu , vous essayez de me consoler





par des espérances incertaines , lorsqu'il n'est que trop vrai que je perds le seul & unique bien qui peut m'être cher : je vous voyois , ma chère maitresse , je ne vous verrai plus ; quelle va être votre destinée ? comment demeurerez-vous dans un lieu si haïssable , où vous êtes si indignement traitée ? n'est-ce pas encore le sujet d'une inquiétude mortelle que j'emporte avec moi ? Vous êtes trop ingénieux à vous tourmenter , Hypolite , lui dit Julie , je serai ici comme je serois ailleurs ; toujours occupée de vous , je regarderai tous les autres objets avec une indifférence qui ne me permettra pas d'être sensible aux bons ou aux mauvais traitemens que je recevrai. Me donnerez-vous de vos nouvelles , ma Julie ? lui dit-il. Je souhaiterois , reprit-elle , que vous puissiez recevoir toutes celles que je voudrois vous donner ; c'est une consolation qui ne nous manqueroit point ; mais comment nous écrirons-nous ? Lucile & le Comte de Suffex , qui ne s'entretenoient pas avec tant d'attention qu'ils n'en eussent aussi pour les adieux de ces deux malheureux amans , & ayant entendu ces dernières paroles , s'approchèrent d'eux , & leur dirent que ce soin-là les regardoit , & qu'ils ne se missent pas en peine de la conduite qu'ils tiendroient , qu'ils venoient de régler cela ; qu'il falloit adresser les lettres au Comte , & qu'il les feroit rendre à Lucile. Le cruel moment de se séparer approchant , Julie tira de son sein une table de bracelet entourée de diamans où elle avoit fait mettre de ses beaux cheveux passés en las d'amour : il y avoit au-dessous du las d'amour , deux cœurs percés d'une même flèche , & ces

mots écrits autour : *ils sont unis pour jamais.*

Gardez ce présent , lui dit-elle , mon cher Hypolite , vous pouvez seul en savoir le prix. Il parut transporté de joie en recevant une grace qu'il n'avoit osé demander ; il baisa amoureusement cet aimable gage des bontés de sa maitresse , & ils s'embrassèrent pour se dire adieu : cet adieu fut si touchant , que le Comte & Lucile ne purent s'empêcher de joindre leurs larmes à celles qu'ils leur voyoient répandre. Dans ce pitoyable instant , le Comte & la Comtesse de Douglas rentrèrent & dirent à Hypolite de les suivre : il parut aussi interdit à ces paroies que s'il ne s'y fût pas attendu : il jeta les yeux sur Julie , qui tenoit les siens baissés , parce qu'ils étoient pleins de larmes. Lucile & le Comte s'avancèrent vers Hypolite , & remarquant sa douleur & son irrésolution, ils le prirent sous les bras & le firent descendre ; il embrassa sa chère sœur avec la dernière tendresse , & il lui dit plusieurs fois , que le seul & le plus pressant témoignage qu'il souhaitoit de son amitié , c'étoit de se dévouer tout entier à Julie & de le servir auprès d'elle.

Enfin il partit , & Julie resta dans une entière liberté de faire mille plaintes & de pousser mille sanglots : c'étoit inutilement que Lucile essayoit de la consoler. Aussi-tôt qu'elle eut perdu de vue son cher Hypolite elle s'étoit jetée par terre ; & laissant tomber sa tête sur les genoux de Lucile , elle dit des choses si tendres , qu'elles auroient pu apaiser la douleur d'Hypolite s'il les avoit entendues.

Pendant qu'elle s'abandonnoit à tous ses déplaisirs , il s'abandonnoit aussi à tous les siens ;

& gardant un profond & morne silence , il ne prononça pas une parole , que lorsqu'il fut arrivé au vaisseau , & qu'il dit adieu à son cher & généreux ami le Comte de Suffex. Toutes les plaies se rouvrirent à cette cruelle séparation. Je perds tout enfin , mon cher ami , lui dit-il en l'embrassant , il faut nous quitter ; & quoiqu'il semble qu'après ce que je viens de laisser à Buckingham , je ne doive plus être touché de rien , & que ce premier coup dût me rendre insensible à tous les autres , cependant j'ai lieu de croire , par l'état où je me trouve dans ce moment , qu'un amour extrême n'altère point l'amitié : conservez-moi la vôtre , mon cher Comte , c'est une justice que vous devez à mes sentimens : il n'en put dire davantage. Le Comte étoit si saisi de douleur , qu'il se contenta de l'embrasser les larmes aux yeux , avec des démonstrations d'une si grande tendresse , que Milord de Douglas & la Comtesse lui en étoient obligés dans leur cœur , malgré le chagrin que leur donnoit ce qu'il avoit fait pour Hypolite : il fut encore accablé des leçons & des conseils de son père & de sa mère : mais il étoit si outré de la rigueur qu'ils exerçoient sur lui , qu'il ne voulut pas même se contraindre pour leur cacher ses sentimens ; il les fit éclater par des plaintes si touchantes , que tout autre qu'un père irrité s'y seroit trouvé sensible : ils lui donnèrent de nouveaux domestiques , étant trop mal satisfaits de ceux qui étoient allés à la maison de campagne du Comte du Suffex. Hypolite lui laissa de l'argent pour les récompenser de leur fidélité , & il le pria d'en avoir soin ; le Comte lui promit d'en prendre la plus grande partie à

son service , & de placer les autres ailleurs.

Milord de Douglas rentra dans sa berge avec la Comtesse sa femme pour s'en retourner à Londres : il emmena avec lui le Comte de Sussex , afin qu'Hypolite n'eût pas lieu de se flatter qu'il lui aideroit une seconde fois à s'échapper : ils voyoient encore le vaisseau où ils l'avoient laissé , lorsqu'un vent favorable s'étant fait sentir , le Capitaine fit tendre les voiles , tira cinq coups de canon , & partit pour faire route en Italie. Hypolite , abattu de douleur , se fit apporter un matelas sur le tillac , & de ce lieu , tant qu'il le put , il regarda l'Angleterre , envoyant mille soupirs vers sa chère Julie. Il souhaitoit qu'une furieuse tempête les obligeât de relâcher au port , & il n'y avoit encore que cinq jours qu'ils étoient partis , lorsqu'ils en souffrirent une des plus violentes , qui les jeta dans le dernier danger. Toute la force & toute la diligence des matelots ne suffisoient pas à faire les manœuvres : les mers plioient , les cordages rompoient , les voiles étoient en pièces : le navire à tout moment étoit couvert de lames d'eau , qui s'élevoient comme des montagnes , qui le portoient jusque dans les nues , ou le précipitoient dans des abîmes. Chacun effrayé d'une mort qui paroissoit si prochaine , pouffoit des cris pitoyables vers le Ciel , faisoit des vœux pour son salut , & regardoit d'un œil timide l'endroit funeste où le vaisseau alloit se briser : le seul Hypolite , plus hardi dans le péril que tous ces hommes accoutumés à la mer , paroissoit sans émotion ; il attendoit la mort avec fermeté ; il la souhaitoit même quelquefois , croyant que c'étoit le seul remède à ses pei-

nes ; & il avoit conservé tant de présence d'esprit , qu'il étoit en état de donner ordre à tout.

Enfin , cette horrible bourrasque s'apaisa , le ciel devint plus serein , la grêle & le tonnerre cessèrent , & le calme suivit l'orage de si près , que la mer ne paroissoit pas agitée du plus petit zéphir. L'on travailla promptement à réparer les désordres que la tempête avoit causé au vaisseau , & il en étoit temps , car à peine étoient-ils sortis d'un péril , qu'ils tombèrent dans un plus grand. Ce fut par la rencontre du redoutable Corsaire Dragut-Rais : ce pirate , aussi connu qu'appréhendé sur toutes les mers , n'apperçut pas plutôt le navire Anglois , qu'il se prépara à le combattre : il l'envoya sommer de se rendre , & ce fut dans ce moment qu'Hypolite fit quelque trêve à ses déplaisirs ; il commença de parler comme s'il avoit été le maître , & que l'on ne se fut adressé qu'à lui : il répondit fièrement au Corsaire ; il anima le Capitaine à faire une généreuse résistance ; il encouragea les soldats & les matelots , & son seul exemple étoit capable de donner du cœur à ceux qui pouvoient en manquer. Les deux vaisseaux , après s'être canonnés assez long-temps , s'accrochèrent , & l'on commença de se battre à pied ferme. Il sembloit qu'Hypolite se multiplioit ; il paroissoit par-tout attaquer , & portoit des coups presque inévitables : il voloit , pour ainsi dire , de la poupe à la proue : enfin il se jeta sans balancer dans le vaisseau ennemi ; & quoiqu'il ne fût suivi que d'une petite troupe de soldats , la vue du péril où il s'exposoit ne put l'arrêter ; son intrépidité effraya si fort les Turcs , que Dragut-Rais après avoir fait une

courageuse résistance , & ne pouvant attendre qu'une prompte mort ou une captivité certaine , il ne songea plus qu'à trouver son salut dans la fuite. Il profita du trouble & du désordre dans lequel tout étoit : il donna tous les ordres nécessaires ; il fut aisé de les faire exécuter , parce que dans le temps qu'Hypolite étoit sur le bord de Dragut , il vit un homme dans le sien qui terrassoit tous ceux qui osoient l'approcher ; il s'étoit fait autour de lui une espèce de rempart de corps morts ou mourans , & personne n'étoit plus assez hardi pour l'attaquer. Un sentiment d'émulation contre ce brave ennemi , obligea Hypolite de repasser dans son vaisseau pour le combattre , & dans le moment qu'ils commençoient à se porter des coups qui devoient leur coûter la vie , le vaisseau du Corsaire prit le large , & se sauva en diligence ; il n'en falloit pas moins pour séparer deux si braves hommes : ils étoient blessés l'un & l'autre en plusieurs endroits ; & celui qui venoit de défendre les intérêts de Dragut , se trouvant seul & abandonné , n'eut point d'autre parti à prendre que de se rendre : il choisit Hypolite , comme celui qu'il trouva le plus digne d'être son protecteur. Usez-en avec moi , lui dit-il en anglois , comme j'en ai usé avec tous ceux de votre nation ; ils ont eu lieu , jusqu'à présent , de se louer de mes bons offices. J'espère , lui dit Hypolite , que vous aurez sujet à votre tour de vous louer des miens. Il fut aussi-tôt trouver le Capitaine , & le pria que l'on eût des égards particuliers pour un brave homme , dont la valeur méritoit de l'admiration. Nous devons tant à la vôtre , lui dit le Capitaine , que

sans elle je ne saurois croire que nous fussions sortis si glorieusement du combat que nous venons de faire : ainsi , vous pouvez ordonner de la destinée de celui pour lequel vous vous intéressez : tout ce que je vous demande , c'est de songer à votre conservation ; vous êtes blessé , souffrez que l'on vous panse sans aucun retardement. Hypolite le remercia autant qu'il le devoit , de la manière la plus honnête dont il en usoit avec lui ; & comme il avoit perdu beaucoup de sang , & qu'il étoit fort affoibli , il fut obligé de se coucher : mais il étoit à peine au lit , que l'inquiétude le prit pour son prisonnier ; il l'envoya chercher , il lui fit accommoder un lit dans sa chambre , il le pria de s'y reposer , & de permettre que l'on visitât ses blessures : ils n'en avoient ni l'un ni l'autre aucunes qui fussent dangereuses ; & si Hypolite n'eût eu que ce mal , il auroit été bientôt guéri ; mais aussi-tôt qu'il ne trouva plus d'ennemis à combattre , il retomba dans sa première mélancolie. Son prisonnier l'entendit plusieurs nuits de suite , qui s'écrioit : Ah , Julie ! Julie ! j'ai tout perdu en vous perdant , rien ne me consolera jamais de votre absence.

Après de tels discours il ne fut pas difficile à Mulei (c'est le nom de ce vaillant homme) de pénétrer qu'Hypolite étoit amoureux & vivement touché d'une grande affliction. Mulei n'étoit plus dans la première jeunesse : mais il étoit parfaitement bienfait ; il avoit les traits réguliers , la taille belle , & avec cela beaucoup d'élévation & d'agrément dans l'esprit ; de la politesse , & l'air fort noble : Je ne comprends point , lui dit un jour Hypolite , comment il est

possible qu'un homme , qui faisoit le métier de pirate , puisse avoir un caractère si honnête , si doux & des manières qui semblent si opposées à la vie que vous meniez ? Mulei poussant un profond soupir , lui dit que l'on n'étoit pas toujours maître de se choisir une destinée ; qu'il convenoit que Dieu ne l'avoit pas fait naître pour être pirate , & qu'il ne l'étoit aussi que par la tyrannie de Dragut-Rais. Cette réponse fit un effet bien extraordinaire ; je veux dire qu'elle excita la curiosité d'Hypolite , lui qui étoit incapable d'aucune passion depuis qu'il avoit quitté sa maîtresse , il se sentit animé d'un desir pressant de connoître mieux Mulei : Je ne sais qui vous êtes , continua-t-il , mais vous me paroissez fort au-dessus de ce que l'on a lieu de vous croire ; si vous me le vouliez dire de bonne foi , je vous en aurois une sensible obligation , & vous pourriez faire un fond assuré sur mon secret & sur mon amitié. Vous me devez l'un & l'autre , lui dit Mulei en l'embrassant ; car j'ose vous assurer que je suis un des meilleurs amis du Comte de Douglas votre père ; mon premier soin a été de m'informer de votre nom , & je regarde comme une espèce de miracle d'être tombé entre vos mains. Pendant qu'il parloit , Hypolite l'examinait beaucoup plus qu'il ne l'auroit encore fait , & il trouvoit entre lui & sa chère Julie , une certaine ressemblance , soit dans l'air ou dans les traits , qui le confondoit lui-même. Ah ! de grace , dit-il , ne me différez pas davantage le plaisir que j'aurois de vous connoître. Vous ne sauriez vous souvenir que de mon nom , continua Mulei , & peut-être aurez-vous quelquefois entendu parler de

mes malheurs. Je suis le Comte de Warwick , qu'on croit avoir péri au service des Vénitiens, il y a environ quatorze ans. A ces mots Hypolite poussa un grand cri, & parut si transporté de joie, que Monsieur de Warwick (car en effet c'étoit lui) ne savoit assez s'étonner des motifs qui pouvoient la causer : mais après s'être un peu remis l'un & l'autre , & qu'Hypolite, par des témoignages d'une tendresse & d'un respect extraordinaire, lui eut fait connoître qu'il avoit déjà pour lui des sentimens d'amitié qui ne pouvoient être l'ouvrage de ce seul moment, il le conjura de lui apprendre ses aventures, parce que personne au monde n'y pouvoit prendre plus de part qu'il en prenoit.

J'aurai bientôt satisfait votre curiosité, lui dit-il : je suis catholique, vous connoissez ma maison ; j'avois épousé une des plus belles & des plus vertueuses femmes du monde : mais la fortune, jalouse de ma satisfaction & du repos que je goûtois auprès d'elle, nous sépara ; & je fus malheureusement compris dans l'accusation que l'on avoit faite contre un de mes plus proches parens, c'étoit le Chevalier de Nenilli. Le Roi, qui le fit mourir, se persuada que j'avois murmuré de cette injustice ; je devins l'objet de sa haine, & pour n'en être pas un de sa vengeance, je fus obligé de quitter mon épouse en quittant le royaume ; je laissai à cette vertueuse femme une fille nommée Julie, qui n'avoit encore que deux ans, & qui m'étoit infiniment chère. Si dans ce moment le Comte de Warwick eût regardé Hypolite, il auroit bien pu remarquer par les divers changemens de son visage, que ce nom l'avoit

beaucoup ému ; mais comme il pensoit à ce qu'il racontoit , il continua ainsi : Je me rendis à Venise , j'y trouvai le Général Capello , je m'embarquai avec lui , & nous fûmes joindre à Corfou les armées du Pape & de l'Empereur : nous attaquâmes Barbe-Rouffe , & en mon particulier je montois une galère , avec laquelle j'affrontai plus d'une fois le fameux Corsaire Dragut-Rais ; je le combattis heureusement pour nous , & malheureusement pour lui , car je tuai de ma main Zin-kin-Rais son frère , qu'il aimoit aussi chèrement que sa propre vie ; il jura de s'en venger , & en effet , comme nous étions dans le golfe de l'Arta , & que le Prince Doria ayant rassemblé ses galères , faisoit une retraite qui surprit tout le monde , & à laquelle rien ne pouvoit l'obliger , Dragut-Rais , animé de haine contre moi , ne voulut pas perdre l'occasion de me combattre ; il reconnut ma galère , il l'entêrma au milieu des siennes , & je me trouvai environné de tant d'ennemis , qu'encore que je reçusse quelque secours d'une autre de nos galères , je ne pouvois résister au nombre qui m'accabloit , lorsque je tombai percé de coups dans la mer. Dragut-Rais qui le vit , donna ordre que l'on me retirât promptement ; il ne me sauva la vie dans ce moment , que pour exercer dans la suite toute sa fureur sur moi , pour venger la mort de son frère ; il me tint enchainé au fond de cale , où je souffrois plus que l'esprit humain ne peut imaginer.

Quelques promesses & quelques propositions que je lui pusse faire il ne voulut jamais consentir que je cherchasse les moyens de lui payer ma rançon. Quatre ans s'étoient déjà écoulés ,

lorsqu'après un rude combat il se rendit maître
 d'un vaisseau Anglois : toutes mes douleurs se
 renouvelèrent , quand je vis mes compatriotes
 aussi malheureux que moi ; il y en eut quelques
 uns d'entr'eux , à qui je demandai soigneuse-
 ment des nouvelles d'Angleterre , & particu-
 lièrement de celles de Madame de Warwick ;
 il se trouva parmi les prisonniers un Gentil-
 homme qu'elle avoit pris depuis mon départ ,
 & qui l'avoit servie jusqu'au jour de sa mort ,
 jour trop funeste pour moi , & duquel je ne me
 puis souvenir sans verser un torrent de larmes.
 Le Comte , pressé de sa douleur , se tut en cet
 endroit ; il fut long-temps sans pouvoir prendre
 le fil de son discours : enfin , se remettant du
 désordre où l'avoit jeté ce triste souvenir :
 J'appris donc , continua-t-il , que Madame de
 Warwick ayant reçu les nouvelles (qu'elle
 crut trop véritables) que j'avois été tué , se
 sentit si pressée de sa douleur , qu'elle y suc-
 comba ; elle mourut en peu de jours , ce funeste
 récit fut suivi de celui de la mort de ma fille :
 cet enfant , qui m'étoit si cher , & qui étoit la
 seule chose qui pouvoit m'attacher à la vie ,
 après la perte que je faisois de sa mère : il est
 certain , que ce dernier coup mit le comble à
 mon affliction ; je ne ressentis plus les maux de
 ma captivité , j'y devins insensible à tel point ,
 que le Corsaire s'en chagrinoit ; il auroit voulu
 me faire toujours craindre les effets de sa colère ,
 c'est ce qui lui étoit impossible ; car mon indif-
 férence devint si grande pour tous ces malheurs ,
 que je n'avois pas de plus forte consolation
 que lorsque dans ce triste fond de cale , qui est
 une espèce de tombeau , je me regardois (chargé

de chaines, & plus chargé encore d'ennuis) comme un homme destiné à une mort prochaine : quels reproches ne me faisois-je pas , de m'être éloigné de ma femme & de ma fille ! si l'une des deux m'étoit au moins demeurée , disois-je , grand Dieu ! il me resteroit quelque sorte de consolation : mais hélas ! j'ai tout perdu , & sans être parmi les vivans , j'ai le malheur de n'être pas encore au nombre des morts.

Ce seroit abuser de votre patience de vous arrêter plus long-temps dans le récit de mes regrets ; il me suffira de vous dire qu'après huit ans d'une affreuse captivité , Dragut-Rais se souvint un jour de moi ; car je suis persuadé qu'il m'avoit enfin oublié : il m'envoya chercher ; & lorsque je respirai l'air , & que je revis la lumière , je tombai en foiblesse. Allons , allons , me dit-il , Warwick , prends courage , j'ai résolu de te remettre une épée au côté ; mais je ne le ferai qu'après que tu m'auras juré par les sermens qui sont les plus sacrés parmi vous autres Chrétiens , que tu la porteras pour mon service & pour ma défense contre tous ceux que j'attaquerai , sans choix ni exception de personne : si tu y consens , continua-t-il , en me tendant la main , je t'engage ma foi , que tu ne seras pas moins honoré ici que moi ; que tu y commanderas , & que je partagerai ma fortune avec toi : pour te le prouver je veux que tu te nomme Mulei , parce que ce nom est agréable , & que tu porte un habit semblable au mien. Les offres que tu me fais , lui dis-je , ne suffisent pas pour me tenter ; je méprise ta fortune ; & le commandement que tu me veux faire tant valloir , est , ce me semble , au-dessous de moi : mais

fi

si les services que je te rendrai peuvent me faire obtenir la liberté, dis-moi dans quel temps tu me l'accorderas, & ce que je te payerai de rançon. Il t'en coûtera, me dit-il, six mille écus dans dix ans, pendant lesquels tu me serviras fidèlement ; je m'y accordai, & c'est la raison qui m'engageoit de combattre contre vous autres ; je l'avois promis sur mon honneur ; je ne pouvois m'en dispenser, bien que tous mes souhaits fussent en votre faveur ; mais le Ciel enfin a permis que vous ayez obligé Dragut-Rais de fuir, & vous avez abrégé ma captivité de plusieurs années. Je n'ai pas jugé à propos de me faire connoître, parce que l'on pourroit interpréter mal que j'aie été pris les armes à la main, combattant pour les intérêts d'un Corsaire contre des Anglois ; la bonne opinion que j'ai de vous, continua-t-il, m'assure que vous en ferez tout le bon usage que je m'en promets.

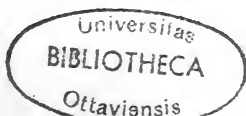
Je m'estime aujourd'hui fort heureux, dit Hypolite au Comte de Warwick, que, sans vous être particulièrement connu, vous m'avez jugé digne de votre confiance ; c'est un témoignage d'estime, duquel je n'abuserai point, & vous ne pouviez guère le donner à personne qui fût plus en état que moi, de vous payer cette obligation par des nouvelles aussi bonnes que surprenantes, & dans lesquelles, Monsieur, vous avez un très-grand intérêt. Il lui fit dans ce moment une fidelle relation de tout ce qui regardoit la belle Julie : & quoiqu'il ne lui déclarât pas l'amour qu'il avoit pour elle, la manière passionnée dont il en parloit, le portrait qu'il en fit, & cette circonstance que le

Comte rappella dans son esprit, des profonds soupirs & des plaintes qu'il lui avoit entendu faire la nuit, lorsqu'il proféroit le nom de Julie, le persuadèrent sans peine qu'il l'aimoit passionnément.

Rien n'est égal à la surprise & à la joie qu'il eut d'apprendre que sa fille n'étoit pas morte, comme ce Gentilhomme de la Comtesse de Warwick l'en avoit assuré : il eut une sensible consolation de savoir qu'elle avoit toujours été élevée dans la Religion Catholique, & qu'elle étoit une des personnes du monde la plus accomplie. Il brûloit déjà du desir de la revoir ; & s'il avoit trouvé un vaisseau qui eût pu le porter à Londres, & qu'il eût été le maître d'y aller, il n'auroit pas différé d'un moment le plaisir de s'y rendre : il demanda en quel état étoit la Religion en Angleterre, & ce qui se passoit dans le gouvernement, Hypolite lui apprit, que depuis peu Jean Duldei, Duc de Northumberland, portoit le titre de Comte de Warwick ; que celui-ci avoit accusé Édouard Seymour, oncle du Roi & protecteur d'Angleterre, d'être venu chez lui pour l'assassiner, & que sous ce prétexte, il avoit fait une si forte brigue avec le Duc de Sommerfet, qu'enfin Seymour avoit succombé sous la puissance de ses ennemis ; qu'on l'avoit fait mourir avec sa femme & plusieurs autres grands Seigneurs ; qu'ensuite, le Duc de Northumberland avoit pris une espèce de pouvoir absolu ; qu'il avoit fait épouser à son fils la Princesse Jeanne, nièce de Henri VIII, prétendant qu'elle seroit héritière du royaume ; que l'on étoit persuadé, que pour avancer le temps de cette succession, l'on avoit

empoisonné le jeune Roi Édouard ; que ce Prince , qui venoit de mourir , avoit fait un testament en faveur de Jeanne , & donnoit l'exclusion à la Princesse Marie sa propre sœur : mais-que son droit avoit prévalu sur les intentions du Souverain ; qu'elle travailloit avec beaucoup de zèle & de succès à rétablir la Religion Catholique Romaine, & que les choses étoient en cet état lorsqu'il étoit parti de Londres.

Après de longues & sérieuses réflexions que fit le Comte de Warwick, sur tout ce qu'Hypolite venoit de lui apprendre , il trouva à propos de retourner à Venise , pour tâcher d'y recueillir le fruit d'une si longue & si pénible captivité , telle qu'avoit été la sienne , & qu'il n'avoit soufferte que pour s'être attaché au service de la république. Il ne douta point que sa fille ne fût toujours fort bien auprès de la Comtesse de Douglas ; les soins qu'elle en avoit pris avec tant de générosité , depuis qu'elle étoit auprès d'elle , lui étoient caution de ceux qu'elle se donneroit dans la suite ; & ne croyant pas que les choses fussent en état de l'obliger à tout quitter , il résolut seulement de leur donner de ses nouvelles pendant qu'il agiroit à Venise pour ses intérêts. Il communiqua toutes ses pensées à Hypolite , qui ne fut point fâché qu'il n'allât pas si-tôt en Angleterre : peut-être, disoit-il à un Gentilhomme en qui il avoit de la confiance (quoiqu'il lui eût été donné par le Milord de Douglas) ; peut-être que si Monsieur de Warwick étoit à Londres , on le presseroit d'établir Julie ; elle auroit bien plus de peine de se défendre d'obéir à son père , qu'elle en a



de résister au mien ; & tant que je serai absent , il m'est avantageux qu'il le soit aussi. Ces raisons l'obligerent de le confirmer autant qu'il le put , dans la résolution qu'il avoit déjà prise ; & ce fut pour lors qu'ils lièrent ensemble la plus tendre & la plus étroite amitié que l'on puisse imaginer entre deux hommes du premier mérite ; ce qu'il y avoit de différent dans cette nouvelle amitié , c'est qu'Hypolite avoit des égards & de si grandes déférences pour Monsieur de Warwick , qu'elles ne pouvoient que surprendre ceux qui n'en savoient pas les justes motifs. Hypolite partagea généreusement avec son ami tout ce qu'il avoit d'argent : il regardoit même ce qui lui en resta comme un présent que le Comte lui avoit fait , car il vouloit le lui donner tout ; & lorsqu'il pensoit qu'en servant le père de sa chère Julie , il faisoit une chose qui lui seroit agréable , il n'y avoit rien au monde qu'il n'eut été capable de faire pour son service.

Le desir d'être utile à Monsieur de Warwick , tenoit comme en suspend la tristesse d'Hypolite , & l'agrément d'une si bonne compagnie , adouciissoit beaucoup ses mortels déplaisirs. Après une heureuse navigation ils arrivèrent à Livourne ; le Capitaine du vaisseau lui dit en ce lieu qu'il lui remettoit entièrement ses intérêts pour la rançon de Mulei , car il ne le connoissoit point pour être un Anglois. Hypolite en agit de son côté avec beaucoup de générosité ; il lui présenta une bague de quatre cents pistoles , que la Comtesse sa mère lui avoit donnée en partant ; il lui dit même , qu'il voudroit être en état de lui payer une plus grande rançon pour un homme

qu'il estimoit autant que Mulei , & pour lui témoigner aussi qu'il ressentoit vivement les égards & les honnêtetés qu'il avoit eues pour lui.

Dès qu'ils furent arrivés à Livourne , Hypolite proposa au Comte de Warwick , d'écrire à Julie : cet illustre père n'avoit pas besoin qu'on le pressât là-dessus ; il le fit de tout son cœur , & il s'acquitta en même temps de son devoir à l'égard de Monsieur & de Madame de Douglas , auxquels il rendoit compte de tout ce qui lui étoit arrivé : il leur témoignoit aussi , autant qu'il le devoit , sa reconnoissance pour les graces qu'ils avoient faites à sa Julie. Hypolite mit une lettre pour Milord de Douglas dans le paquet de Monsieur de Warwick , & il ne manqua pas d'en faire un autre de plusieurs lettres , dont la plus importante étoit pour sa chère maîtresse ; les autres étoit pour Lucile & pour le Comte de Suffex , auquel il les adressoit toutes ; il n'attendoit de leurs nouvelles qu'à Florence, où Milord de Douglas lui avoit ordonné de séjourner. Il avoit chargé son fils d'une lettre pressante pour le Sénateur Alberti , par laquelle il le lui recommandoit tendrement , & le conjuroit d'en avoir tout le soin possible. Le Comte de Warwick & Hypolite ne séjournerent ni à Livourne , ni à Luques , ni à Pise ; ils se rendirent à Florence , & rien ne peut être ajouté à l'estime & à l'amitié qu'ils se témoignaient.

Pendant que ces choses se passaient du côté de l'amoureux Hypolite , sa maîtresse n'avoit ni repos ni santé ; ses ennuis l'avoient si fort changée , qu'elle étoit presque méconnoissable. Bien loin de voir le monde , elle restoit toujours

seule enfermée dans sa chambre ; elle n'avoit de bons momens que ceux qu'elle passoit avec sa chère Lucile , ou lorsqu'elle se trouvoit avec le Comte de Suffex ; ce qui n'arrivoit que rarement , de crainte de donner de nouveaux soupçons au Milord de Dnglas , qui l'auroit empêché absolument de voir le Comte.

Quant au Comte de Bedford , après avoir été aussi mal qu'on le peut être sans mourir , sa mère qui ne souhaitoit rien davantage que de l'ôter de la maison du Milord , où il étoit toujours resté depuis son combat avec Hypolite , fit faire un brancart dès qu'elle fut assurée qu'il étoit en état de le souffrir , & elle le fit apporter à Londres ; mais avant qu'il partit de Buckingham , il demanda à Monsieur de Dnglas , la grace de pouvoir dire adieu à Julie ; cependant il ne put l'obtenir : elle refusa constamment d'avoir cette complaisance , quelques prières que Monsieur & Madame de Dnglas lui en fissent , elle leur demanda de vouloir bien la conduire en France , & de la mettre dans un couvent , parce qu'elle étoit résolue de quitter le monde pour jamais. Quoi qu'elle pût leur dire , ils ne crurent pas que ce fût là sa pensée : bien loin de lui accorder ce qu'elle sembloit desirer , ils ne doutèrent point que s'ils lui laissoient prendre ce parti , Hypolite ne trouvât les moyens de la voir , & que toutes les précautions qu'ils avoient prises pour rompre leur commerce , ne devinssent inutiles : ainsi , tantôt sous des prétextes de tendresse , & tantôt par un refus formel , ils lui firent assez comprendre qu'ils vouloient qu'elle restât chez eux , ou qu'elle se mariât.

Une conduite si rigoureuse renouvelloit toutes ses douleurs : Je suis donc captive , ma chère sœur , disoit-elle à Lucile , il ne m'est pas permis de me renfermer dans une solitude , pour avoir une entière liberté de me livrer à mes justes déplaisirs ; il faut que je sois dans une attention continuelle sur moi-même , que je m'étudie à cacher mes peines ; que je voie mille gens , dont la présence m'importune ou m'afflige ; hélas ! à quoi donc suis-je réservée ? Les autres peuvent au moins prendre le parti que l'on me refuse ; l'on ne s'oppose point qu'une fille se mette en religion , bien souvent même on les y met contre leur gré , pour moi seule on fait des règles nouvelles , & il semble que mes maux réjouissent ceux qui me les causent. Toutes ces différentes pensées accabloient son corps aussi-bien que son esprit ; elle s'irritoit malgré sa douceur naturelle , & Lucile la consolait , en partageant tendrement sa douleur. Cette belle fille , également sage & prndente , lui disoit toutes les raisons qui pouvoient servir à l'appaiser , & elle ne négligeoit jamais rien de ce qui pouvoir lui plaire.

Cependant Hypolite s'étoit rendu à Florence ; il y trouva le Sénateur Alberti disposé à remplir à son égard tout ce que le Milord de Douglas souhaitoit. Peu de jours après son arrivée , il les mena avec le Comte de Warwick à Cajane ; c'est une maison de plaisance que Laurent de Médicis avoit fait bâtir , & dans laquelle on trouvoit tout ce que le bon goût & la magnificence de ce temps-là avoient su rassembler de plus beau & de plus rare. Cosme de Médicis qui régnoit alors , y étoit allé passer quelque

temps : il témoigna de la peine que le Comte de Warwick ne voulût point séjourner à Florence , & il fit un accueil si favorable à Hypolite , qu'il auroit pu flatter son ambition , & lui donner une joie sensible , s'il avoit été en état d'être touché d'autre chose que de ses peines continuelles. Sa tristesse surprit aussi tous ceux qui le virent chez le Grand-Duc : il s'en apperçut bien , mais n'étant pas le maître de cacher sa douleur , il se contenta de prier le Sénateur Alberti de rester peu à la Cour.

Dans ce même temps , Monsieur & Madame de Douglas , voyant leur fils absent , comme ils l'avoient tant souhaité , goûtoient un peu de repos , & si quelque chose les inquiétoit , c'étoit leur empressement pour faire réussir les mesures qu'ils avoient prises , afin de se rendre absolument les maîtres de toutes les lettres qu'ils s'écriroient de part & d'autre. Lorsqu'Hypolite partit , & que son père lui laissa la liberté de dire adieu à Julie , c'étoit bien moins pour leur ménager ce reste de consolation , que ce n'étoit pour essayer de découvrir ce qu'ils régleroient pour leur commerce. Ils avoient fait cacher une des femmes de la Comtesse dans l'enfoncement d'une porte qui n'étoit couverte que de la tapisserie ; elle pouvoit entendre & voir de ce lieu tout ce qui se passoit , & ce fut par elle qu'ils apprirent que les paquets s'adresseroient au Comte de Suffex. Il fut donc question de les intercepter , & ce n'est pas une chose absolument impossible , lorsque l'on en a beaucoup d'envie , & que pour en venir à bout l'on n'épargne rien. Milord de Douglas gagna un des commis de la poste , & s'assura par cette

voie, le moyen de recevoir tous les paquets qui viendroient d'Italie pour le Comte de Suffex. D'un autre côté il écrivit à Florence à l'Envoyé d'Angleterre, qui étoit son intime ami; il le pria de faire tout le possible pour se rendre le maître des lettres qui seroient adressées à son fils; il lui marquoit, en général, qu'il étoit devenu amoureux d'une jeune personne qui n'avoit point de bien; qu'il l'avoit éloigné exprès pour le guérir de cette passion, & qu'il falloit nécessairement qu'il se servit de tous les stratagêmes que l'on sauroit mettre en usage pour le rappeler à la raison & à son devoir; qu'ainsi, il le conjuroit de l'aider, parce qu'il y alloit de la fortune d'Hypolite.

Le premier paquet que l'on rendit à Londres au Milord de Duglas, lui étoit adressé directement; il venoit de Livourne, & c'étoit les lettres du Comte de Warwick & d'Hypolite: il fut extrêmement surpris d'apprendre que le père de Julie n'avoit point été tué, & ce fut une vérité de laquelle il ne put douter, lorsqu'il eut vu la lettre qu'il lui écrivoit; il ne trouva pas à propos de donner cette bonne nouvelle à Julie: elle se serviroit de ce prétexte, disoit-il à la Comtesse sa femme, pour s'opposer à toutes nos volontés: dès qu'il s'agiroit de quelque établissement pour elle, elle diroit qu'il faudroit attendre le retour ou le consentement du Comte de Warwick; & comme il nous mande lui-même, qu'il a de pressantes obligations à mon fils, & qu'apparemment il lui aura déclaré sa passion pour Julie, son père ne fera rien contre les intérêts d'un ami qui lui est devenu si cher. Après avoir fait ces ré-

flexions ensemble, ils conclurent, encore un coup, que Julie ne seroit point informée de ce qui regardoit le Comte de Warwick; & voulant mettre en usage les moyens qu'ils avoient trouvés, pour traverser ces tendres & trop malheureux amans, ils firent écrire des lettres au Comte de Suffex, après avoir intercepté les siennes; elles étoient de la part d'Hypolite, pour lui, pour Lucile, & pour sa maitresse: il leur mandoit que dans un combat qu'il avoit fait sur la mer, il avoit été blessé à la main droite, & que cela l'obligeoit de se servir de celle d'un de ses amis: c'étoit pour les accoutumer de bonne heure à voir une écriture différente de la sienne; & parce qu'il falloit gagner une confiance entière sur leurs esprits, ils ne manquèrent pas de mettre dans celle de Julie tout ce qui convenoit à un amant éloigné, rempli d'amour & de déplaîsirs; les lettres pour Lucile & pour le Comte de Suffex étoient extrêmement tendres.

D'un autre côté, le Mylord de Duglas écrivit des lettres à Hypolite de la part de Julie, de sa sœur & de son ami, telles qu'il le jugea nécessaire, pour bien le persuader qu'elles venoient d'eux; & comme ce n'étoit pas de leur main, pour lui ôter les soupçons qui auroient pu lui entrer dans l'esprit, ils lui mandoient qu'ils étoient convenus tous trois ensemble de déguiser leur caractère, afin que si par malheur leurs paquets venoient à se perdre, l'on ne pût connoître de quelle part ils venoient.

Le Marquis de Duglas écrivit à Florence à l'Envoyé d'Angleterre, qu'il le prioit d'intercepter les véritables lettres du Comte de Sus-

sex , & de laisser recevoir à Hypolite celles qui étoient supposées : il lui envoya en même temps une empreinte du cachet qui fermeroit le paquet ; & il le conjuroit que celui-là seul étant rendu à son fils , il prit tous les autres & les lui renvoyât. Le voilà donc le maître absolu du commerce de Julie & de son cher amant ; il ne s'appliqua plus qu'à faire réussir les choses selon ses intentions. Peu-à-peu les lettres de part & d'autre devenoient plus froides. Julie en étoit désolée : Ah , ma sœur ! disoit-elle à Lucile , votre frère a cessé de m'aimer ; remarquez avec quelle tiédeur il m'écrit ; il laisse passer plusieurs ordinaires sans me donner de ses nouvelles , & lorsqu'il le fait , c'est comme par manière d'acquit ; il semble que je lui arrache les témoignages de son amitié & de son souvenir , son cœur n'y a plus de part , un reste de bienfaisance le fait agir : Hypolite est changé : ma sœur , continuoit-elle , Hypolite est changé : dans les momens qu'elle se plaignoit ainsi , elle demeurait comme une fille prête à mourir. Lucile auroit bien voulu le justifier & le faire trouver innocent , mais elle étoit convaincue elle-même qu'il étoit infidèle , & elle ressentoit vivement sa légèreté.

Dans le temps que ces aimables filles passoient les nuits à s'affliger , & qu'elles écrivoient mille reproches à l'infortuné Hypolite , il n'étoit pas de son côté dans une situation d'esprit plus tranquille. Avant que le Comte de Warwick partît pour Venise , il lui avoit découvert sa passion pour Julie : il lui avoit raconté sans déguisement le chagrin du Milord de Douglas contre lui , & enfin , il l'avoit engagé

d'entrer dans ses sentimens , & de lui promettre qu'elle ne seroit jamais à d'autre qu'à lui : mais il en avoit mandé bien inutilement les charmantes nouvelles à sa maitresse , on ne lui laissoit voir que ce qui la pénétoit de douleur , & Hypolite remarquoit qu'elle lui écrivoit avec un certain air de contrainte , & même de défiance , dont il étoit toujours alarmé.

J'ai déjà dit qu'il avoit été reçu avec mille témoignages de considération & d'estime par le Sénateur Alberti ; il avoit un fils à peu-près de même âge qu'Hypolite , que l'on appelloit le Signor Léandre , qui étoit agréable , bien fait , spirituel , doux , civil & engageant ; ces deux cavaliers se trouvèrent de si fortes dispositions à s'aimer , & leur humeur avoit tant de rapport , que dès la première vue , la sympathie agit puissamment sur eux ; dans la suite , ils s'unirent si tendrement , qu'ils n'avoient plus de secret l'un pour l'autre , & qu'ils se communiquoient toutes leurs pensées. Il est aisé de croire que dans une si étroite amitié , Hypolite ne put s'empêcher de lui faire confidence de sa passion pour Julie ; il avoit si grand plaisir de parler d'elle , qu'il s'en fallut peu qu'il ne fit naître de l'amour dans le cœur du jeune Léandre , tant il faisoit valoir les agrémens & les charmes de sa maitresse ; rien au monde n'est si beau qu'elle , lui disoit-il , & rien n'est si parfait que son esprit ; elle a une grandeur d'ame & une douceur qui enchante ; que vous êtes heureux , mon cher Hypolite , lui disoit Léandre , d'être aimé d'une personne si accomplie ! pour moi je n'ai pas encore goûté les

plaisirs d'un tendre engagement ; je n'ai trouvé jusqu'ici que des coquettes méprisables ; de ces femmes qui veulent beaucoup d'amans, qui n'en aiment aucun, & qui ne sont cruelles à pas un. Ah ! la dangereuse chose ! s'écria Hypolite, j'aimois Julie avant que de me connoître moi-même ; & je ne connoissois pas encore l'amour que j'en avois déjà pour elle : ainsi, ce ne peut être par l'expérience que j'en ai faite, que je redoute les femmes dont nous parlons : mais je vous avoue que je me les figure si inégales & si peu raisonnables, que je plains extrêmement ceux qui s'attachent à elles.

Après avoir passé beaucoup de temps dans de semblables conversations, il lui montrait le las d'amour des cheveux de Julie, il le baisoit devant lui avec mille transports de tendresse, & il attendoit les jours du courier avec des impatiences inconcevables : mais bien qu'il ne négligeât rien pour avoir promptement ses lettres, l'Envoyé d'Angleterre servoit si bien Milord de Douglas, qu'il recevoit toujours les fausses à la place des véritables ; ses chagrins augmentoient à mesure qu'il voyoit dans les lettres de sa maîtresse, un caractère de froideur qu'il méritoit moins que jamais. Connoissez les effets de l'absence, disoit-il tristement au Signor Léandre ; plus la mienne est longue, plus Julie me néglige. Ah ! trop cruelle absence, s'écrioit-il, tu me fais du mal jusque dans le cœur de ma chère maîtresse ! Il demouroit à ces mots accablé de douleur.

Léandre voulut lui persuader d'aller à Rome, & ensuite à Venise, pour y faire quel-

que séjour : Non , lui dit Hypolite , non , je ne partirai point d'ici , mon père n'a eu dessein que de me faire sortir d'Angleterre , & Florence en est moins éloignée que les endroits où vous me proposez d'aller : je suis indifférent pour les beautés que j'y verrai ; jusqu'à ce que je sois auprès de ce que j'aime , il ne sera point de plaisirs pour moi ; insensible à toute autre chose , rien ne pourra me toucher ; toutes mes passions ont cédé à celle que j'ai pour cette aimable fille ; je ne suis plus capable que d'une profonde tristesse , mais , quoique je l'adore toujours , vous voyez cependant qu'elle me tue par ses froideurs. C'est ce qui m'oblige , lui dit Léandre , de chercher quelque moyen , pour que vous fassiez un peu de trêve avec cette noire méancolie , qui vous fait fuir tout le monde. Je ne saurois vous taire plus longtemps , que l'on vous regarde à la Cour comme un sauvage ; chacun m'en demande raison ; les Dames plus que les autres le trouvent mauvais : tout au moins devenez plus sociable. Je ne puis & ne veux pas être autrement , répondit Hypolite , laissez-moi me plaindre en liberté , ne contraignez point ma douleur : hélas ! c'est un bien que peu de gens me doivent envier.

Une année entière s'étoit déjà passée , & Milord de Douglas s'applaudissoit d'avoir si bien pris ses mesures , que jusques-là , rien n'avoit été découvert : mais il connoissoit avec un sensible chagrin , par toutes les lettres de son fils qui tomboient entre ses mains , & par toutes celles de Julie qu'on lui renvoyoit , que l'absence ne faisoit aucun progrès sur leurs cœurs ,

que leur tendresse étoit toujours également forte, & qu'il paroïssoit par tout ce qu'ils se mandoient, que la mort même n'étoit pas capable de les faire changer : la crainte qu'eut le Milord, qu'à la fin quelque contre-temps ne détruisit tout d'un coup un ouvrage qu'il avoit résolu de mener à sa fin, l'obligea, sans tarder davantage, d'aller trouver l'Envoyé de Florence ; & après lui avoir raconté les déplaisirs que son fils lui causoit, par une passion que ses ordres ni le temps n'avoient pu détruire, il le conjura de le servir dans un projet qu'il avoit imaginé. Il le trouva très-disposé à faire ce qu'il souhaitoit : ils composèrent des lettres ensemble, l'une d'Hypolite, l'autre de l'Envoyé d'Angleterre à Florence, une troisième du Marquis de Néry, & la dernière du Sénateur Alberti. Ces lettres contenoient, qu'Hypolite demandoit l'agrément du Milord, pour épouser Mademoiselle de Néry, fille de qualité, dont la maison étoit alliée avec plusieurs grandes & illustres familles d'Italie, & à laquelle comme héritière, l'on donnoit beaucoup de bien : l'on envoyoit son portrait dans le même paquet ; & comme il avoit été fait à plaisir, l'imagination du peintre n'ayant pas été assujettie, il l'avoit fait si parfaitement beau, qu'on ne pouvoit le voir sans admiration. Le Sénateur Alberti mandoit confidemment au Comte de Douglas, que son fils étoit si amoureux de cette aimable personne, que s'il lui refusoit son consentement, il ne doutoit pas qu'il n'en mourût. L'Envoyé d'Angleterre marquoit par sa lettre, qu'il étoit très-bien informé des grands avantages que l'on feroit à Mademoiselle de

Néry : le Marquis de Néry écrivoit une lettre de civilité , & touchoit en passant , que sa fille avoit été si prévenue du mérite d'Hypolite , & qu'il lui témoignoit un si violent attachement , qu'il n'avoit pu refuser aux instantes prières de l'un & de l'autre , de lui marquer qu'il acceptoit l'honneur de son alliance avec une sensible joie , s'il étoit assez heureux pour que la sienne lui fût agréable.

Toutes choses ayant été bien concertées , un jour que le Comte de Suffex dinoit chez le Comte de Douglas , il vint un Gentilhomme de la part de l'Envoyé de Florence , demander audience au Milord : il répondit civilement qu'il étoit le maître de choisir l'heure , & qu'il l'attendroit tout le jour. Peu après il vint chez lui : Julie qui fuyoit le monde voulut se retirer ; mais comme la scène ne se faisoit que pour elle seule , la Comtesse lui dit tout bas , qu'il étoit de la bienséance qu'elle & Lucile demeurassent auprès d'elle. Après les premiers complimens , l'Envoyé fit entendre au Milord qu'il avoit à l'entretenir d'une affaire de conséquence , qui regardoit Hypolite : le Milord lui dit qu'il pouvoit lui parler sans ménagement , puisqu'il n'y avoit de présent que sa mère , ses sœurs , & le plus intime de ses amis. Alors , l'Envoyé qui jouoit fort bien son rôle , lui présenta le paquet de lettres , dont Monsieur de Douglas fit la lecture tout bas ; mais ensuite élevant la voix : Il n'y a point de secret dans l'affaire dont il s'agit , Madame , dit-il , en s'adressant à sa femme , voici ce que l'on m'écrit : aussitôt il recommença de lire les lettres ; & ayant ouvert la boîte du portrait , il

parut surpris de l'extrême beauté de Mademoiselle de Néry, la Comtesse en fut charmée, & l'Envoyé exagéra ses autres bonnes qualités. Il pria le Milord de lui donner des paroles favorables, pour ne pas retarder la félicité de deux amans si parfaits, & qui s'aimoient si tendrement. O Dieu ! qui pourroit exprimer l'état où étoit l'infortunée Julie, pendant cette cruelle conversation ? elle fit un effort sur elle-même, & voulut voir sa rivale : mais quand elle eut jeté les yeux sur ce fatal portrait, il lui parut si merveilleux que sa douleur en augmenta ; elle le laissa tomber, & tomba elle-même comme une personne morte, sans voix, sans poulx, & sans couleur : à ce triste spectacle, des gens moins durs que Monsieur & Madame de Douglas auroient été touchés de compassion, mais ils n'en parurent point émus, & la firent emporter dans sa chambre : Lucile & le Comte de Suffex tout baignés de larmes restèrent auprès d'elle ; & quelques remèdes qu'on lui fit, elle ne revenoit point de son évanouissement ; l'on fut quatre heures entières sans pouvoir être assuré si elle étoit morte ou vivante.

Au bout de ce temps elle ouvrit les yeux ; elle les regarda fixement sans leur rien dire, & sans verser une larme, ensuite elle les ferma sans vouloir les r'ouvrir & sans proférer une parole : Ma chère sœur, lui disoit Lucile, en l'embrassant tendrement, ce n'est point un mal qui soit encore sans remède ; Hypolite n'est pas marié, il se repentira de son inconstance : s'il revient à son devoir, l'abandonnerez-vous ? S'il reste ingrat, voulez-vous mourir

pour un ingrat , & me laisser dans le désespoir où je suis ? Le Comte joignoit ses raisons & ses prières à celles de Lucile : Julie ne marquoit pas même par un signe qu'elle les entendit : & comme il étoit tard , il fallut que le Comte se retirât , sans qu'elle eut voulu lui parler : Lucile passa la nuit auprès d'elle , pleurant amèrement. Le lendemain le Comte y revint , Lucile lui dit que Julie n'avoit voulu rien prendre ; que quelques instances qu'on lui eût faites , elle n'avoit pas même daigné ouvrir les yeux , ni dire une seule parole. Il fut aussitôt trouver le Milord & la Comtesse , qui ne lui parurent ni surpris , ni touchés du désespoir de Julie ; ils lui dirent fort froidement , que la faim l'obligeroit sans doute de manger , & que les amans avoient moins d'appétit que les autres. Quoi ! s'écria le Comte de Suffex , d'un ton & d'un air plein de colère , vous ajoutez l'insulte aux maux que vous lui faites souffrir ? pensez-vous qu'un procédé si injuste ne doive pas quelque jour vous faire rougir ? Il ajouta beaucoup de plaintes à ces premiers reproches ; cependant il ne gagna rien auprès d'eux , & il retourna dans la chambre de Julie avec une sensible affliction.

Après des instances très-pressantes , que Lucile & lui firent inutilement à Julie , de vouloir prendre quelque nourriture , elle ouvrit enfin les yeux , & leur parlant d'une voix foible , entrecoupée de sanglots : Ma chère sœur , & vous , mon généreux ami , leur dit-elle , cessez de me presser de manger , je vous suis obligée de vos soins & des témoignages que vous me donnez de votre tendresse , mais j'espère que je

verrai bientôt la fin de ma misérable vie. Ah ! barbare Hypolite , s'écria-t-elle , barbare ! que t'avois-je fait pour me traiter si cruellement ? Que sont devenus tes vœux & tes sermens ? Tu ne m'aimes plus, infidèle, & je suis assez foible & assez lâche pour m'en affliger ! Après avoir parlé ainsi avec beaucoup de véhémence, elle s'obstina plus que jamais à ne plus parler, & à ne rien prendre pour se soutenir dans l'extrême abattement où elle étoit. Lucile & le Comte connurent assez quel étoit son dessein : il y avoit déjà deux jours entiers qu'elle n'avoit rien mangé : ils trouvèrent à propos de la toucher du côté de la Religion ; ils savoient qu'elle en avoit beaucoup : ils envoyèrent chercher son confesseur , ils lui parlèrent en particulier, & ensuite ils le laissèrent seul avec elle. Son autorité fit plus d'effet que toutes les larmes de Lucile & que toutes les prières du Comte de Suffex. Julie se rendit à l'obéissance qu'elle devoit à un homme auquel elle s'étoit toujours soumise ; & lorsqu'il fut parti, elle parla ainsi à sa sœur & au Comte : Ne me veuillez pas de mal , leur dit-elle , de ce que je vous ai refusé avec tant d'obstination ce que vous souhaitiez de moi ; ce n'étoit point par un défaut d'amitié pour vous , mais bien par le seul effet de mon désespoir. Enfin , l'on vient de me dire , qu'il ne m'est pas permis de travailler à abrégier mes jours , & que j'en dois rendre compte à celui qui m'a donné l'être : vivons donc , continuait-elle , en poussant un profond soupir , vivons pour être une des plus malheureuses personnes qui aient jamais été ; & puisque l'on m'impose

la nécessité de vivre , je ne veux pas que l'ingrat Hypolite soit informé des cuisans chagrins qu'il me cause. Ma sœur, ajouta-t-elle, si je puis me flatter de vous être chère, donnez-m'en ce témoignage, ne parlez jamais de moi à votre barbare frere ; ou, si vous ne pouvez vous en dispenser, dites-lui que je n'ai point été émue de son infidélité, que l'indifférence a pris la place de la colère, & que je n'ai pas seulement prononcé son nom. Accordez-moi la même grace, dit-elle, en s'adressant au Comte, ne lui décelez point mes mortelles douleurs ; je vous les confie, mais n'abusez pas de mon secret. Ils lui promirent l'un & l'autre, tout ce qu'elle souhaitoit, & ils furent ravis de ce qu'elle vouloit bien travailler à la conservation d'une vie qui leur étoit si chère.

Plusieurs jours se passèrent de cette manière : le Comte de Suffex & Lucile écrivirent à Hypolite des reproches sanglans ; & si tout ce que l'on supposoit eût été véritable, ces lettres étoient si touchantes, qu'elles auroient été capables de le rappeler à son devoir ; mais il ne les reçut pas, non plus que toutes les autres qui les avoient précédées. Cependant Julie flattoit quelquefois ses peines, de la douce espérance que son amant se repentoit, & qu'enfin il n'acheveroit pas son mariage : elle ne pouvoit s'empêcher de le témoigner quelquefois à Lucile. Malgré le crime d'Hypolite, lui disoit-elle, je sens bien que je serois ravie de lui pardonner, s'il pouvoit cesser d'être coupable ; mais, hélas ! les rares qualités de Mademoiselle de Néry me donnent lieu de craindre qu'il ne revienne point à moi. Cette

réflexion la jetoit dans un abîme de douleurs : Lucile ne vouloit pas lui aider à nourrir des espérances trop flatteuses , qui ne servoient qu'à renouveler une tendresse qui pouvoit la tourmenter inutilement. Il faut oublier Hypolite , ma chère sœur , lui disoit-elle , vous lui devez votre haine ; & quoiqu'il soit mon frère , je me déclare contre lui. L'oublier & le haïr , reprenoit Julie, ah ! ah ! ma sœur ! suis-je maîtresse de mes sentimens ? Une ame prévenue par une longue habitude d'aimer & d'être aimée , un cœur sincère qui s'est engagé de trop bonne foi , est-il en état d'être guéri au moment qu'on le trahit ? Voyez même combien je suis malheureuse , depuis que j'ai une entière certitude d'avoir perdu cet infidèle ? Je vous avoue qu'il m'est devenu plus cher : ingénieuse à me faire de la peine , je rappelle dans mon esprit tout ce qu'il m'a dit , tout ce que je lui ai vu faire : il est sans cesse présent à mes yeux , je lui découvre un mérite incomparable , qui ne sert qu'à me causer de sensibles regrets. Non , ma chère sœur , non , il ne se peut trouver une condition plus déplorable que la mienne : vous n'en sauriez bien comprendre tout le trouble & toute l'horreur.

Les nouvelles que Julie craignoit tant d'apprendre , je veux dire celles du mariage prétendu d'Hypolite , arrivèrent dans le temps que le Mylord de Douglas le voulut. Ce coup ne fit que renouveler ses douleurs ; elle l'attendoit à tous momens , quoiqu'elle osât quelquefois espérer. Enfin , ne voyant plus de remède à ses maux , elle prit la résolution de s'enfermer dans un monastère , &

d'y passer le reste de sa languissante vie ; mais un sentiment de gloire vint troubler ce dessein. Quoi ! pour ce lâche amant, disoit-elle à Lucile, j'abandonnerai le monde , & il pourra croire que ce n'est que le regret de l'avoir perdu , qui m'oblige à faire cette démarche ? Ah ! je n'en puis supporter la pensée ; quoiqu'il m'en doive coûter , je veux qu'il soit persuadé que je suis heureuse & contente ; & puisque le Comte de Bedford persévère & qu'il souhaite toujours avec une égale passion de m'épouser , je sacrifierai mon repos à mon amour propre. Vous n'y songez pas , ma sœur , s'écria Lucile : quoi ! vous pourrez vous résoudre d'épouser un homme que vous n'aimez point ? Envisagez-vous toutes les suites d'une si fâcheuse alliance ? Je les envisage toutes , répondit-elle tristement ; mais j'envisage aussi , que cela empêchera votre frère d'être informé de ma sensibilité & de mes faiblesses pour lui ; il aura lieu de penser que j'ai changé à son égard , comme il a changé au mien , & je trouverois même quelque sorte de douceur qu'il pût croire que je l'ai prévenu. Les prières & les raisons de Lucile devinrent inutiles dans cette occasion ; & comme la Comtesse de Douglas n'omettoit rien pour être informée des sentimens de Julie , lorsqu'elle eut appris qu'elle avoit quelques dispositions à entendre favorablement le Comte , elle l'en avertit promptement , & de son côté elle ne perdit pas un moment pour la fortifier dans son dessein : Ma chère fille , lui disoit-elle , quoique vous n'ayez pas d'amitié pour celui que vous choisissez , vous avez tant de vertu , & vous en êtes adorée (si cela se peut dire) d'une

manière si peu commune , que la reconnoissance & le devoir feront en sa faveur , ce que votre tendresse feroit pour un autre. Julie l'écoutoit & gardoit un profond silence : mais lorsqu'elle étoit obligée de répondre , elle se contentoit de dire tristement , que puisqu'elle se résolvoit à ce parti , c'est qu'elle espéroit remplir ses devoirs. Tous les ordres furent donnés avec la dernière vigilance pour les choses nécessaires à cette cérémonie. Ce jour fatal étant arrivé , Julie parut avec un habit de brocard d'argent , chamarré d'une dentelle mêlée de couleur de rose & argent ; elle avoit beaucoup de pierreries ; ses cheveux blonds étoient ornés de fleurs ; elle n'avoit jamais paru si belle & si languissante ; une pâleur qui ne la défaisoit point , ses grands yeux devenus plus doux par l'accablement de son esprit ; sa tristesse enfin , tout cela ensemble lui donnoit des charmes bien loin de lui en ôter. Le Comte de Bedford se trouvoit si heureux , qu'il doutoit quelquefois qu'un changement si inespéré eût pu arriver dans sa fortune. Il ne savoit contenir l'excès de sa joie ; mais tous ces transports , son amour & sa constance ne touchoient point l'aimable Julie. Elle fut mariée à Buckingham ; l'assemblée étoit belle & nombreuse ; tout le monde remarquoit sa profonde mélancolie ; plusieurs personnes lui en firent la guerre , & à peine répondoit-elle aux choses enjouées ou sérieuses qu'on lui disoit.

Le Comte de Bedford avoit été informé le même jour qu'il devoit épouser Julie , de tout ce qui regardoit sa naissance : le Milord de Douglas ne jugea pas à propos de la marier , comme

étant sa fille , mais il souhaita que ce secret ne fit point d'éclat , & qu'il continuât de passer pour être son père , comme il avoit fait jusqu'à ce jour. Au-lieu de revenir de Buckingham à Londres , le Comte emmena sa femme à Berkshire , où il avoit un château si magnifique , qu'il pouvoit plutôt passer pour le palais d'un souverain , que pour la maison d'un particulier : l'on avoit joint aux beautés de la nature tout ce que l'art a de plus recherché ; sa situation étoit admirable , & la vaste forêt de Hamshire fournissoit des promenades admirables à cette charmante solitude. Quoiqu'il n'y eût que quarante mille delà jusqu'à Londres , il sembloit que cette grande ville en étoit beaucoup plus éloignée , parce que ce lieu n'étoit environné que de bois du côté de la ville ; & quoiqu'il y eût plusieurs personnes de qualité dans cette contrée , cependant les maisons n'étoient pas fort voisines. Ce fut en ce lieu que l'infortunée Julie suivit son nouvel époux : elle pria la Comtesse de Douglas de trouver bon que l'aimable Lucile lui tint compagnie pendant quelque temps , & elle l'obtint : hélas ! si l'on pouvoit dire ici l'extrême mélancolie où elle étoit plongée , sans doute on donneroit quelque compassion à son état. Je ne pensois pas , disoit-elle à Lucile , que mes maux pussent augmenter ; je croyois qu'après ce que j'avois souffert , rien ne pouvoit me faire souffrir davantage. Que j'étois trompée ! ma chère Lucile ; chaque jour , chaque instant je sens de nouvelles peines ; cette contrainte effroyable qu'il faut avoir pour un époux que l'on ne sauroit aimer ; les reproches secrets que l'on se fait à soi-même ; les remords qui suivent le
tendre

tendre souvenir d'un amant encore aimé , le desir de faire son devoir , & d'arracher de son cœur une inclination qui n'y doit plus être sans crime ; toutes ces choses sont si affreuses & me causent une si violente affliction , que j'appréhende quelquefois de tomber dans le désespoir. Lorsque j'étois à moi-même , je n'avois point au moins la honte de rougir de mes sentimens. Juste ciel ! quel martyre ! sera-t-il encore d'une longue durée ! En achevant ces mots elle pleuroit amèrement ; sa sœur mêloit ses larmes avec les siennes , & quelque envie qu'elle eût de la consoler , elle ne pouvoit y réussir.

Parmi tous les plaisirs que goûtoit le Comte de Bedford , il ne laissoit pas de connoître qu'il n'étoit point aimé : quelque aveugle que soit l'amour , il est vif & pénétrant ; l'on démêle sans peine ce qui vient d'un effet de complaisance ou d'un effet d'inclination : l'on se flatte volontiers , l'on cherche à se tromper soi-même : mais il est une certaine source de délicatesse & de douceur que le cœur goûte à longs traits quand on s'aime mutuellement ; au-lieu qu'il y a de mauvais quarts-d'heures à passer lorsqu'on n'est point animé des mêmes feux. Le Comte de Bedford étoit dans cet état : & dans ces momens d'inquiétudes il cherchoit à démêler ce qui pouvoit lui dérober la tendresse de sa femme ; il ne savoit cependant sur qui jeter les yeux ; elle étoit si sage , si indifférente pour tout le monde , & si retirée , qu'il se persuada que si elle ne l'aimoit point , au moins elle n'aimoit rien : & quoique ce fût un grand mal de n'être pas aimé , il croyoit encore que c'étoit un grand bien qu'elle n'eût pas le cœur occupé d'un

autre. Le temps me rendra heureux, disoit-il à un de ses plus chers amis ; Julie est à présent insensible pour tout le monde ; mais lorsque son heure d'aimer sera venue, je ne doute point qu'elle ne fasse pour moi par tendresse, ce qu'elle fait à présent pour remplir son devoir & pour satisfaire sa vertu.

Fin de la première Partie.

HISTOIRE D'HYPOLITE, COMTE DE DUGLAS.

Par Madame D'AULNOY.

Nouvelle Édition , avec douze figures.

SECONDE PARTIE.

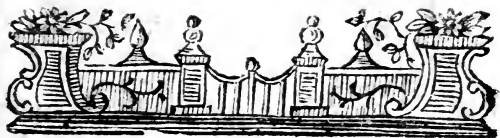


A L I E G E ,

Chez LEMARIÉ , Libraire de *Son ALTESSE*,
deffous la Tour, proche l'Hôtel-de-Ville.

M. D C C. L X X X V I.





HISTOIRE

D'HYPOLITE,

COMTE

DE DUGLAS.

TROIS mois entiers s'étoient déjà passés , sans que Lucile & le Comte de Suffex eussent écrit à Hypolite , ils étoient l'un & l'autre si indignés contre lui de son inconstance , qu'ils ne pouvoient la lui pardonner ; le Comte étoit même le plus en colère , quoiqu'il fit profession de ne point s'attacher à une maîtresse : il étoit si honnête homme , qu'il ne pouvoit comprendre qu'une personne qui avoit de l'honneur , voulût manquer à sa parole ; c'est ce qui l'irritoit si fort contre son ami.

Milord de Douglas n'ayant plus de mesures à garder , avoit écrit de Florence à l'Envoyé d'Angleterre , qu'il le remercioit de tous les soins obligeans qu'il avoit pris , pour intercepter les lettres de son fils ; qu'il pouvoit à

l'avenir laisser aller les choses selon leur cours ordinaire ; mais cela ne faisoit rien pour la consolation d'Hypolite , parce que ceux de qui il souhaitoit des nouvelles , ne vouloient plus lui en donner. Il étoit dans une inquiétude inconcevable : vingt fois il seroit parti pour retourner auprès de sa chère Julie , si le Signor Léandre n'avoit employé tout le crédit qu'il avoit sur son esprit pour le retenir. Un soir qu'il ne pouvoit souffrir la présence de personne , pas même celle de son intime ami , il sortit de la ville ; il suivit quelque temps le cours de la rivière d'Arne , & se détournant un peu , il entra dans un bois où les orangers , les myrtes & les grenadiers font un printemps continuel ; il marcha lentement dans la grande route , il passa ensuite dans des allées plus écartées ; là se trouvant libre & sans contrainte , il commença à soupirer & à faire les plus cruelles réflexions du monde , sur ce qui pouvoit empêcher sa maîtresse , sa sœur & son ami de lui écrire depuis si long-temps ; il faisoit une ferme résolution de partir sans aucun retardement , lorsque son Gentilhomme , qui savoit qu'il étoit dans la dernière inquiétude de n'avoir point de lettres , en ayant reçu du courier , se hâta de le chercher par-tout ; on lui dit qu'il étoit allé dans le bois , & après l'avoir parcouru , enfin il le trouva & lui rendit un paquet. Hypolite le renvoya : & ravi de voir de l'écriture du Comte de Suffex , il ouvrit sa lettre avec précipitation : voici ce qu'il y trouva.

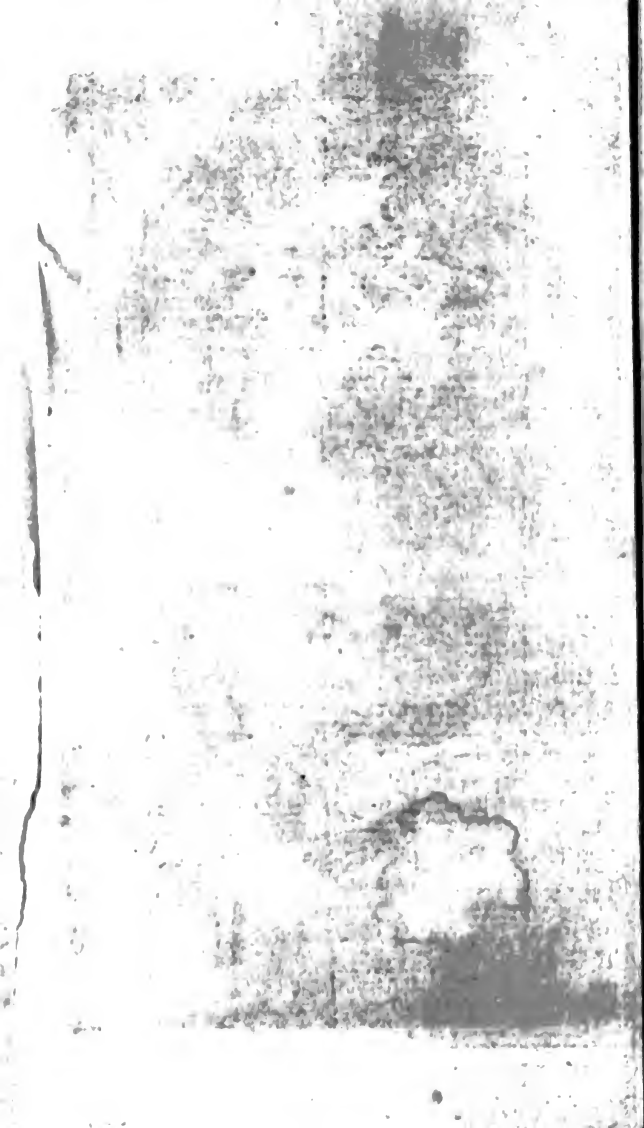
Quelque résolution que j'eusse pris de ne plus vous écrire , il m'a semblé que trois mois de silence étoient assez longs pour vous faire connaître

à quel point j'ai été touché de votre infidélité pour la belle Julie ; & quoiqu'un mariage aussi avantageux que le vôtre doive intéresser tous vos amis , & que je sois un des plus sensibles à ce qui vous arrive , je vous avoue cependant que je ne puis vous en témoigner de la joie , & que je voudrois que vous n'eussiez jamais aimé Julie , ou que vous n'eussiez jamais changé pour elle. Son cœur fut pénétré de la plus vive douleur , lorsque l'Envoyé de Florence rendit vos lettres au Milord de Douglas , & qu'elle vit le portrait de votre nouvelle maîtresse ; elle a été sur le point de mourir de toute la suite de cette affaire , & elle en a fait une alle-même , qui est l'ouvrage du dépit , dont je crains bien qu'elle ne se repente. Quoique vous n'y preniez plus apparemment qu'un médiocre intérêt , je crois que vous ne pourriez pas vous empêcher d'être touché , quand vous saurez qu'elle a épousé le Comte de Bedford : c'est un sacrifice qui lui a coûté tant de larmes , que le jour de ses noces paroïssoit plutôt un jour de pompe funèbre que celui d'une fête. Elle est à Berkshire ; l'aimable Lucile lui tient compagnie dans cette solitude , & pendant que vous goûtez mille plaisirs où vous êtes , elle ressent mille chagrins où elle est. Ne me veuillez point de mal de ne vous avoir pas plutôt écrit , & même de vous témoigner tant de froideur , mon cher Hypolite , je n'ai pu me vaincre là-dessus ; & pour me rendre tout-à-fait à vous , il falloit que je vous disse mes sentimens avec une entière liberté.

Hypolite regarda avec la dernière surprise le commencement de cette lettre , il n'y comprenoit rien. Ce mariage , son inconstance , ces reproches , tout cela lui paroïssoit des chi-

mères ; mais lorsqu'il en fut à l'endroit où le Comte lui disoit que Julie avoit épousé le Comte de Bedford, il demeura comme un homme que la foudre a frappé , il tomba au pied d'un arbre : il lui vint cent fois dans l'esprit de se passer son épée au travers du corps , & de finir ainsi tout d'un coup ses malheurs ; mais un foible rayon d'espérance le flattoit encore : Je n'ai pas de peine à connoître , disoit-il , le tour qu'on me joue ; peut-être que Julie n'en est pas tout-à-fait persuadée , & que pour m'éprouver , elle me fait mander une chose qui seroit bien propre à me donner de la crainte , & à me ramener à mon devoir , si je m'en étois éloigné. A ces pensées , qui duroient peu , en succédoient de plus affligeantes : Quoi ! elle est mariée ? s'écrioit-il ; est-ce une chose que je puisse apprendre sans mourir de désespoir ? Julie ! adorable Julie , que vous ai-je fait ? pourquoi avez-vous soupçonné mon cœur de la plus noire trahison ? ce cœur que vous aviez engagé d'être toujours à vous par tant de bontés , pouvoit-il se donner à un autre ? Ah ! vous avez eu sans doute des dispositions à m'être infidelle , qui vous ont porté à croire tout le mal que l'on vous a dit de moi. Il gardoit alors un profond silence , & ensuite il se repentoit d'avoir accusé sa maitresse ; il lui en demandoit pardon , comme si elle eût été présente. Cela étoit accompagné d'un torrent de larmes & de plaintes si douloureuses , qu'il seroit difficile de le bien exprimer ; mais il les interrompoit par de terribles menaces contre le ravisseur de son bien , & contre ceux qui avoient aidé à le tromper d'une manière si sanglante.





Dans ce triste état il ne fit aucune réflexion à l'heure qu'il étoit ; & quoique la nuit fût déjà fort avancée , il n'avoit pas pensé à sortir du bois : en marchant tantôt d'un pas précipité , tantôt s'appuyant contre un arbre , tantôt se couchant sur la terre , il ne trouva point de situation tranquille : l'agitation de son esprit , son désespoir , sa colère , toutes ses passions le tourmentoient d'une manière si violente , qu'il étoit plus proche de la mort que de la vie.

Le Signor Léandre avec lequel il devoit passer la soirée , inquiet de ne le point voir , s'informa où il le pourroit trouver : il fut du Gentilhomme qui avoit porté les lettres à Hypolite , qu'il l'avoit laissé dans le bois. Quoique la saison fût très-propre à passer la nuit dans un lieu aussi agréable que celui-là , il ne laissa pas d'être surpris & inquiet , qu'il s'y fût arrêté si long-temps ; il fut l'y chercher , & il ne tarda pas à le trouver ; il l'entendit même d'assez loin , qui pouffoit de tristes plaintes. Ce fidèle ami , tout troublé , craignit qu'il ne lui fût arrivé quelque accident ; il s'avança avec précipitation vers l'endroit où il avoit entendu sa voix , & il le vit au clair de la lune , étendu par terre comme un homme sans mouvement. Ah , mon cher Hypolite ! s'écria-t-il , sans doute vous êtes blessé ? Avez-vous été attaqué par des ennemis ou par des voleurs ? Hypolite jetant les yeux sur lui , le regarda tristement. Que je serois heureux , lui dit-il en pouffant un profond soupir , d'être blessé ou d'être mort ; mes maux sont bien plus terribles , mon cher Léandre , il n'en a jamais été de si cuisans : j'ai tout perdu , grand Dieu ! j'ai tout perdu. Il se

tut en cet endroit : & comme la lettre du Comte de Suffex étoit auprès de lui , & que Léandre n'en pouvoit plus tirer une seule parole , quelque question qu'il lui fit , il ne douta point que les fatales nouvelles qui lui avoient causé une si violente douleur , ne vinssent de lui être annoncées par cette lettre ; il la prit & chercha un endroit où le clair de la lune fût assez grand , pour lui donner le moyen de la lire. Il s'éloigna d'Hypolite : l'on ne peut exprimer la vive douleur qu'il ressentit en apprenant le sujet qui causoit la désolation de son ami. Il revint à l'endroit où il l'avoit laissé , mais il ne l'y trouva plus : Hypolite n'étant pas en état de penser à ce qu'il faisoit , & ne se souvenant pas même que Léandre étoit là , s'étoit levé , & marchoit à grands pas , sans avoir dessein d'aller nulle part. Léandre inquiet , l'appella plusieurs fois : enfin il l'entendit dans un lieu assez éloigné , qui pouffoit des sanglots , & qui parloit si haut , qu'en se hâtant il n'eut pas de peine à le joindre. Il l'arrêta par le bras , & l'embrassant avec des témoignages de la plus tendre amitié , il lui dit tout ce que la raison , l'esprit & la tendresse peuvent inspirer dans une semblable rencontre. Il entra d'abord dans sa juste douleur ; il ne voulut point s'y opposer ; mais ensuite il essaya de l'appaiser un peu , soit en le flattant de quelque espérance , ou en lui représentant qu'il ne falloit pas qu'une ame aussi grande & aussi généreuse que la sienne , se laissât si fort accabler sous le poids des afflictions , qu'elle ne pût en soutenir le coup. Il le conjura par tout ce qu'il avoit de plus cher , & particulièrement par cette Julie qui étoit l'unique

objet de son amour & de sa peine , de tâcher à se surmonter , de peur que l'on n'attribuât à un manque de courage , ce qui n'étoit que l'effet de sa passion & de son extrême douleur. Il savoit qu'Hypolite étoit sensible à la gloire , & que c'étoit le piquer par un endroit auquel il ne pouvoit résister. Il ajouta , que puisque sa maîtresse avoit témoigné une si grande répugnance pour le mariage qu'elle venoit de contracter , c'étoit une marque certaine qu'il régnoit encore dans son cœur , & qu'ainsi , ses maux n'étoient pas si désespérés qu'il se les figuroit , puisqu'il étoit encore aimé. Toutes ces différentes raisons rendirent Hypolite capable de donner quelque relâche à ses sanglots , & de se soulager par des plaintes qui consolent en quelque façon les malheureux.

Le jour commençoit à paroître , lorsque Léandre obtint avec bien de la peine qu'Hypolite revint avec lui : car s'il s'en étoit cru , il seroit resté dans ce bois , errant comme un homme qui a perdu l'esprit. Dès qu'ils furent de retour , Léandre le fit mettre au lit , & ne voulut point le quitter dans un temps où il lui étoit si nécessaire. Il est malaisé de comprendre à quel point ce coup fatal avoit changé en si peu d'heures le désolé Hypolite ; il étoit si méconnoissable , que ceux qui l'auroient vu en cet état , se seroient persuadés qu'il sortoit d'une grande & longue maladie : mais aussi , en est-il de plus violente que celle de l'amour ? ah ! qu'elle est dangereuse , & qu'on la connoît peu ! Dans les commencemens d'une tendre passion , tout nous engage , tout nous plaît , le venin se glisse dans notre cœur , & ce poison

est d'autant plus à craindre, qu'on le prend avec plus de plaisir : tous nos sens conspirent contre nous, & à proprement parler, ils sont nos assassins.

Plusieurs jours se passèrent sans qu'Hypolite pût prendre une résolution fixe ; mais enfin, après avoir formé cent desseins différens, il se détermina de retourner à Londres. Ni la colère où seroit son père, ni les conditions qui avoient été faites avec Madame de Bedford, qu'il ne viendrait de trois ans en Angleterre, ne furent pas capables de l'en détourner : & tout cela ensemble l'étonna si peu, qu'il tint même au-dessous de lui, d'y faire la moindre réflexion ; lorsque le Signor Léandre lui en voulut parler : Ah ! les traîtres, s'écria-t-il, ne m'ont éloigné que pour me pouvoir faire plus facilement le dernier des outrages. Qu'ai-je à présent à redouter d'eux ? Juste ciel ! est-il quelque péril que je n'affrontasse pas sans crainte ? Mes maux sont à leur dernière période : la fortune & le malheur ont épuisé sur moi toute leur malignité, & dans le déplorable état où je suis réduit, je ne puis rien appréhender, que de vivre trop longtemps. Léandre le voyant si affermi dans sa résolution, prit celle de ne le point abandonner ; & comme Hypolite n'étoit pas capable, dans son accablement, de penser ni à soi-même, ni à mettre aucun ordre à ses affaires, il prit soin de tout avec la bonté qu'un parfait ami peut avoir dans une pareille rencontre. Il lui dit qu'il falloit feindre d'aller à Rome, & ne mener chacun qu'un Gentilhomme avec eux, dont la fidélité leur étoit connue. Léandre demanda au Sénateur son père la permission de

faire ce voyage avec Hypolite , & il l'obtint sans peine.

Ils partirent ensemble , & furent jusqu'à Boulogne ; mais ils n'y restèrent que le temps qu'il falloit pour se faire voir au Comte de Bentivoglio , ami du Sénateur Alberti , auquel il avoit écrit par Léandre. Ils traversèrent ensuite l'Apennin , passèrent par Fierosola , revinrent secrètement à Florence , & se rendirent par les montagnes à Livourne. Ils n'y trouvèrent point de vaisseau prêt à faire voile pour l'Angleterre , ils prirent une tartane , & se rendirent par mer à Marseille. Deux jours après leur arrivée , ils s'embarquèrent : Hypolite eut la consolation , avant son départ , de recevoir des lettres du Comte de Warwick , avec lequel il avoit toujours entretenu un commerce très-étroit , quoiqu'ils ne pussent se donner que rarement de leurs nouvelles : en effet , Monsieur de Warwick étant allé à Venise , dans le dessein d'y rendre de nouveaux services à la république , apprit qu'elle jouissoit d'une profonde paix , & que cette belle & grande ville se contentoit d'être spectatrice de tous les mouvemens qui inquiétoient l'Europe. Ce fut dans ce temps que Cosme de Médicis , appuyé du secours de l'Empereur , forma le siege de Sienne , & prit cette ville fort glorieusement ; que la Toscane , le Piémont & la France n'avoient aucun repos ; & que la république de Venise , de son côté , s'étoit fait raison , depuis peu , des insultes qu'elle avoit reçues de Mustapha Biso : ce fameux Corsaire étant entré avec plusieurs flottes dans la Mer-Adriatique , avoit déjà pillé & ravagé la côte de Dalmatie , lorsque le

Général Canalis l'alla chercher , le combattit , coula ses vaisseaux à fond , le prit lui-même , & lui fit trancher la tête sur le tillac de sa galère. Après cette expédition , les Vénitiens ne songèrent plus qu'à conserver la paix avec toutes les puissances qui les environnoient. Le Comte de Warwick qui vonloit signaler son courage , jugeant bien qu'il ne le pouvoit dans un lieu si tranquille , apprit avec joie les préparatifs que l'on faisoit à Malte , pour combattre Dragut-Rais , qui venoit de se mettre en mer avec cinquante galères , par l'ordre de Soliman. Les Chevaliers inquiets de cette armée navale , songèrent à se mettre en état de se défendre contre cet ennemi , & même de l'attaquer. Le Comte de Warwick ne lui avoit point encore pardonné les maux qu'il lui avoit fait souffrir pendant sa captivité. Il fut ravi de trouver les moyens de servir la religion , de se signaler , & de punir un barbare tel que Dragut-Rais. Dans cet esprit , il supplia Aloïsio Mocenigo , Doge de Venise , de lui accorder sa protection auprès du Grand-Maitre de Malte. Le Doge fit là-dessus tout ce que Monsieur de Warwick pouvoit attendre des services qu'il avoit rendus à la république , & de la reconnoissance qu'elle en conserveroit : il partit pour Malte , où il fut parfaitement bien reçu , & il s'embarqua avec le Commandeur de la Valette : ils exécutèrent ensemble tout ce que l'on devoit se promettre de la valeur & de la prudence de deux si grands hommes ; mais les galères étant revenues à Malte , le Comte de Warwick en partit pour se rendre à Venise. Il en donna aussi-tôt avis à Hypolite , qui lui

avoit écrit de son côté le déplorable état où il étoit réduit par les terribles nouvelles du mariage de Julie. Le Comte en fut pénétré de douleur, & répondant à sa lettre, il lui marquoit qu'il alloit promptement donner ordre à des affaires de la dernière conséquence, qui le retenoient à Venise, & que dès qu'il les auroit terminées, il se rendroit à Londres, pour arracher sa fille d'entre les bras du Comte de Bedford; que c'étoit un mariage qui ne pouvoit subsister sans son aven, & qu'il s'assurât qu'il posséderoit Julie. Cet espoir flatta si agréablement l'amoureux Hypolite, que ses grands maux en furent comme suspendus. Le Signor Léandre ne manqua pas aussi de le fortifier dans la pensée, que Julie ayant encore son père, & un père du mérite & de la qualité du Comte de Warwick, elle lui seroit infailliblement rendue aussi-tôt qu'il voudroit entreprendre de la ravoir.

La navigation de ces deux illustres voyageurs fut très-heureuse, ils arrivèrent *incognito* à Londres; Hypolite avoit tant d'aversion pour la maison de son père, qu'il évita même de passer dans la rue où elle étoit. Il se rendit chez le Comte de Suffex, qui le reçut d'abord avec la dernière froideur : mais le Signor Léandre voyant qu'Hypolite étoit presque hors de lui-même, à cause des réflexions qu'il faisoit dans ce moment, qu'il ne parloit point, & qu'il s'abandonnoit à sa douleur, prit la parole; & quoiqu'il ne fût point connu de Monsieur de Suffex, il ne laissa pas de l'instruire de la vérité de l'horrible trahison que l'on avoit fait à leur ami commun; il lui dit aussi l'heureuse rencontre de

Monfieur de Warwick fur la mer , & toutes les chofes qu'Hypolite lui avoit apprifes ; alors le Comte pénétré de douleur , fe jetant au cou d'Hypolite , & le ferrant étroitement entre fes bras : Ah , mon cher & fidèle ami ! lui dit-il , qu'eft-ce que je viens d'entendre , & que ferons-nous pour remédier à des maux auffi grands que font les vôtres ? Quoi ! vous n'êtes pas marié en Italie ? Et cependant cette feule & fauffe nouvelle vous a fait perdre votre maitrefle. A ces mots , Hypolite paffant comme de la mort à la vie , & pouffant un profond foupir : Où eft-elle cette maitrefle que j'adore toujours malgré les maux que fa colére trop précipitée me caufe ? Elle n'eft point venue de Berkshire , reprit Monfieur de Suffex , la belle Lucile eft encore avec elle , & cette généreufe fille la confole & partage fes ennuis : j'ai même appris qu'elle a été dangereufement malade , que fon époux eft d'une jaloufie effroyable. Depuis fort peu de jours , m'étant trouvé à une grande partie de chaffe , où le Milord de Neuilly avoit convié de fes amis , car vous favez qu'il a une fort belle maifon proche la forêt de Hampshire ; il nous engagea de paffer quelques jours chez lui ; j'en eus bien de la joie , parce que je regardai cette occafion comme un moyen de voir Julie ; je crus que le voifinage me donneroit lieu d'y aller , fans que cela parut affecté : le Comte de Bedford fe trouva de notre partie de chaffe , & je voulus le préparer fur le defsein que j'avois d'aller chez lui ; il me répondit civilement , mais avec beaucoup de froideur , que je lui ferois grace , parce qu'il n'étoit guère dans fa maifon : vous y avez une Dame ,

ajoutai-je , qui en saura faire les honneurs en votre absence. A ces mots il rougit & parut déconcerté ; mais s'étant remis le mieux qu'il put : Cette Dame aime la solitude, dit-il, & elle est souvent incommodée. Ces réponses, qui étoient assez propres à me rebuter, ne firent point l'effet que le Comte souhaitoit qu'elles fissent ; je me résolus d'essayer encore des refus, & je ne manquai pas d'aller à Berkshire : mais les ordres étoient si bien donnés, que l'on me dit toujours qu'elle reposoit, ou qu'elle se trouvoit mal ; enfin il me fut impossible de la voir, ni de parler même à Lucile. Eh ! comment donc la verrai-je ! s'écria Hypolite, moi qui ai blessé son mari, & que sans doute il hait plus que personne du monde. A moins de vous déguiser, reprit le Comte, je ne comprends pas que vous y puissiez réussir. Ils se consultèrent alors sur la conduite qu'il falloit tenir ; mais Hypolite n'avoit pas assez de liberté d'esprit pour parler juste là-dessus : Léandre ne savoit point les coutumes d'un pays où il ne faisoit que d'arriver, & sans le Comte de Suffex, ils auroient rêvé long-temps inutilement.

Il me vient une pensée, leur dit-il, que vous goûterez peut-être ; je suis d'avis que l'on achète des rubans, des gands, des éventails ; en un mot de toutes sortes de choses que vendent de certains merciers, que l'on appelle *portes-balles* ; ces gens-là vont ordinairement vendre leurs marchandises dans les maisons de campagne ; l'on remplira de grandes caisses, comme celles qu'ils ont coutume de porter ; vous aurez des habits semblables aux

leurs, & ainsi chargés, vous pourrez aller chez Julie, sans donner aucun soupçon. Ils trouvèrent l'expédient admirable. Hypolite pria le Comte de Suffex d'aller à la petite Bourse (c'est un lieu où l'on vend beaucoup de bijoux) & d'acheter ce qu'il trouveroit de plus convenable à Julie & à Lucile. Tout fut bientôt dans l'état où ils le souhaitoient, les boîtes pleines, leurs habits faits, & des perruques qui cachoient leurs beaux cheveux : le Signor Léandre ne se déguisoit si bien, que pour perdre, autant qu'il étoit possible, cet air de noblesse & cette bonne mine qui le faisoit distinguer par-tout ; car du reste, personne ne pouvoit savoir qui il étoit dans le lieu où il alloit.

A l'égard d'Hypolite, les choses n'étoient pas égales, & si d'un côté il avoit à cacher sa bonne mine comme Léandre, il avoit à craindre de plus d'être reconnu par le Comte de Bedford ; c'est ce qui l'obligea de se mettre une grande emplâtre sur l'œil, qui lui couvroit une partie du visage. Ils partirent la nuit avec leurs habits ordinaires, suivis de leurs Gentilshommes qui portoient sur leurs chevaux tout l'équipage nécessaire pour le déguisement de leurs maîtres ; mille & mille sentimens de tristesse & de joie, de désespoir & d'espérance, occupèrent l'amoureux Hypolite pendant le chemin. Dans quelles dispositions trouverai-je Julie, mon cher Léandre ? disoit-il ; aura-t-elle pitié de moi ? voudra-t-elle m'écouter ? Ah ! que mon cœur est ému ! que de troubles ! que de passions ! que deviendrai-je en la voyant ? Si son mari est dans sa chambre, pourrai-je m'empêcher de le punir sur l'heure des maux

infinis qu'il m'a causés ? La conversation roula toujours entre ces deux chers amis sur l'état où se trouvoit Hypolite. Lorsqu'ils arrivèrent , ils mirent tous pied à terre , ils se déshabillèrent , & prirent les habits qu'ils avoient apportés. Chacun d'eux s'étoit pourvu à tout événement d'une paire de pistolets de poche , qu'ils chargèrent , & ils laissèrent leurs Gentilshommes avec leurs chevaux dans la forêt.

La maison de Julie en étoit très-proche , Hypolite y avoit été autrefois , si bien qu'ils n'eurent point de peine à la trouver. Le Signor Léandre s'étoit chargé de parler & de répondre à toutes les questions qu'on pourroit leur faire. La première personne qu'ils rencontrèrent , en arrivant dans la cour du château , ce fut le Comte de Bedford ; cette fatale vue fit frémir Hypolite , & il eut toutes les peines imaginables de se contenir dans les bornes qu'il s'étoit prescrites. Léandre l'aborda , & lui dit en italien (que le Comte entendoit fort bien , car les Anglois aiment particulièrement cette langue) qu'il avoit beaucoup de bijoux , & lui demanda s'il souhaitoit en acheter : le Comte les fit entrer dans une grande salle , & après avoir vu leurs marchandises , il les trouva si fort à son gré , qu'il envoya un page prier sa femme de descendre avec Lucile. Elles vinrent au bout de quelques momens ; Julie s'appuyoit d'une main sur une canne , & Lucile la soutenoit de l'autre côté , comme une personne malade : elle étoit fort pâle , ses yeux étoient languissans , il paroissoit sur son visage & dans son air une profonde mélancolie ; mais , ô Dieu ! qu'Hypolite la trouva belle malgré son abattement ! il eut

besoin d'être appuyé contre le mur pour ne point tomber de toute sa hauteur.

L'on apporta un fauteuil à Julie, & elle regarda, comme par manière d'acquit, toutes les raretés que Léandre lui montra; elle ne témoigna avoir envie de rien que d'une miniature qui représentoit un amour malade; la raison paroissoit auprès de lui, qui lui présentoit un vase plein d'une liqueur, mais l'amour la repoussoit, & il y avoit écrit sur un rouleau, *rien ne me peut guérir.*

Elle ne put s'empêcher de montrer ce petit tableau à Lucile, avec un regard si intelligible, qu'Hypolite, qui ne perdoit rien de tout ce qu'elle faisoit, en fut pénétré jusqu'au fond du cœur. Comme il vit que le Comte de Bedford s'amusoit beaucoup à tout ce qu'ils avoient apporté, & qu'il craignoit qu'elle ne se retirât, il hazarda de s'avancer, & faisant semblant de chercher dans sa caisse, il en retira plusieurs choses; mais entr'autres, la table de bracelet que Julie lui avoit donnée, quand il prit congé d'elle pour aller en Italie: il la lui présenta, & sans trop déguiser sa voix, que l'émotion changeoit assez: Achetez ce las d'amour, lui dit-il, Madame, vous n'en avez peut-être jamais vu de si beau: elle le prit négligemment; mais en jetant les yeux dessus, elle demeura si interdite, que pour peu que son époux l'eût regardée dans ce moment, il auroit eu lieu de soupçonner quelque mystère. Après avoir long-temps examiné les cheveux, leur couleur, les cœurs & la devise: Où avez-vous acheté ce bijou? lui dit-elle d'une voix assez basse pour n'être entendu que de lui. Léandre voyant son ami proche de



sa maîtresse, affecta de parler au Comte de Bedford pour l'occuper ; de manière qu'Hypolite ayant un peu de liberté, lui répondit : Vous me demandez où je l'ai acheté, Madame ? ces sortes de choses ne s'achètent point ; dans un certain temps de ma vie, qui faisoit toute ma félicité, j'adorois une belle personne dont j'étois aimé ; ce temps est passé, divine Julie, continuait-il en s'approchant fort près d'elle, comme pour lui faire mieux remarquer le travail de cet ouvrage ; ce temps trop charmant n'est plus : elle m'a soupçonné, elle m'a cru infidèle, je viens à ses pieds lui protester que je ne l'ai jamais été. A ces paroles si tendres & si touchantes, Julie ne put méconnoître son cher Hypolite ; elle poussa un profond soupir : & appuyant sa tête sur sa main, elle laissa couler des larmes qu'elle ne put retenir. Les malheurs de cette Dame augmenteroient beaucoup, lui dit-elle, s'il étoit vrai que vous ne fussiez pas criminel à son égard. Pendant qu'ils étoient occupés à se parler, le Signor Léandre avoit montré au Comte de Bedford un très beau cadran, & lui avoit persuadé que pour en mieux voir la justesse, il falloit passer sur une terrasse qui étoit proche de la salle. Alors Hypolite n'ayant plus de témoins que sa chère sœur, ne put s'empêcher de se jeter aux pieds de Julie : & prenant sa belle main, il la baisa avec des transports si tendres, qu'il sembloit qu'il alloit mourir. Lucile étoit ravie du retour de son frère, & Julie ne pouvoit prononcer une parole, tant elle étoit troublée de joie, de crainte & de douleur ; elle n'osoit même chercher à s'éclaircir ; quelque envie qu'elle eût de lui faire des reproches, mais

il la prévint. Mon aimable maîtresse, lui dit-il en la regardant amoureusement, les traitres qui m'ont supposé un mariage, auquel je n'ai jamais pensé, ne l'ont fait que pour empoisonner les restes de ma triste vie : je vous suis fidèle, Julie, mais vous ne me l'êtes pas. N'ajoutez rien à mes peines, cher Hypolite, lui dit-elle d'une voix entre coupée de sanglots ; ce que j'apprends aujourd'hui, vous venge & me punit assez d'avoir été si infortunée, que de donner dans le piège que l'on m'a tendu. Quoique mon respect & ma passion m'empêchent de vous faire des reproches, continua-t-il, cependant, ma chère Julie, je ne puis me défendre de vous dire, que vous avez été si vite dans ce cruel mariage, qu'il semble que vous aviez d'autres raisons pour le vouloir, que celle de la colère ; car enfin ne deviez-vous pas tout au moins consulter Monsieur votre père, & attendre là-dessus ses ordres ? Comme il parloit ainsi, Julie le regardoit avec des yeux de pitié, & pensoit que la douleur avoit troublé son esprit : Que voulez-vous dire de mon père ? lui dit-elle, je ne me souviens pas même de l'avoir jamais vu. Hélas ! s'il n'avoit point été tué, je ne serois pas à présent si malheureuse que je suis. Hypolite connut bien par cette réponse, que le Milord de Douglas avoit intercepté les lettres du Comte de Warwick & les siennes ; ce fut encore là un nouveau sujet de colère contre lui. Il faut que vous sachiez, ma chère maîtresse, continua-t-il, après s'être relevé, de peur d'être surpris, que la fortune qui m'a été si contraire dans mon voyage, n'a pas laissé de me favoriser dans une chose bien touchante pour

moi ; c'est dans la rencontre que j'ai faite sur la mer de votre illustre père : il étoit esclave du Corsaire Dragut-Rais, le même contre lequel il combattoit, lorsque le bruit courut qu'il avoit été tué ; je l'ai délivré de ses mains ; il vous l'a écrit, &..... Comme il en étoit en cet endroit, le Comte de Bedford rentra disputant avec le Signor Léandre sur le prix du cadran : celui-ci qui ne cherchoit que les moyens de l'arrêter, le faisoit désespérer depuis un quart-d'heure par l'opiniâtreté qu'il avoit à le lui vouloir vendre beaucoup plus qu'il ne valoit ; enfin il fallut conclure pour ne le pas fâcher davantage : mais comme ils étoient tous ensemble, la Comtesse de Neuilly arriva ; elle étoit tante de Julie sans le savoir, parce qu'elle ne la connoissoit point pour être la fille du Comte de Warwick : mais il est vrai qu'elle avoit pour elle une aussi forte tendresse, que si elle eût été informée de leur proximité ; elles étoient voisines à la campagne, & elle venoit de la prier de venir chez elle aux noces de sa fille, qui épousoit Milord Howard, qui étoit d'une des plus illustres maisons d'Angleterre. Quoiqu'il y doive venir peu de monde, lui dit-elle, l'on ne laissera pas de s'y divertir. Je vous avoue, Madame, lui répondit obligeamment Julie, qu'excepté le plaisir de vous y voir & votre aimable famille, je ne serai guère touchée d'autre chose : mais permettez-moi de vous dire, que je sors d'une si longue maladie, & il m'en reste encore tant de faiblesse, que je craindrois de troubler une si agréable fête par ma présence. Vous pouvez m'alléguer toutes les raisons qu'il vous plaira, répondit la Comtesse de Neuilly, mais

je vous proteste que le mariage ne se fera pas que vous n'y soyez ; il n'est point de plaisir sans vous , & je suis résolue de vous emmener dès aujourd'hui. Comme le Milord Howard étoit proche parent du Comte de Bedford , il joignit ses instances à celles de Madame de Neuilly , & Julie n'osa s'en défendre plus long-temps : elle partit même sur le champ avec la Comtesse de Neuilly , sans que ni elle ni Lucile pussent parler à Hypolite , ni savoir en quel endroit étoit Monsieur de Warwick ; elles se contentèrent de dire aux deux colporteurs de ne pas manquer de revenir , parce qu'elles vouloient acheter bien des choses ; leurs yeux par des tendres regards se dirent un adieu mutuel , & ils partirent aussi-tôt que les Dames furent montées en carrosse.

Léandre & Hypolite marchèrent quelque temps sans se rien dire ; ils étoient l'un & l'autre occupés de leurs pensées , qui les jetoient dans de profondes rêveries. Enfin , Léandre s'adressant à son ami : Vous m'avez fait connoître aujourd'hui , lui dit-il , les deux plus belles personnes du monde , & je crois qu'il est impossible que l'on puisse les voir sans admiration. J'ai regardé Julie comme l'objet de votre amour , mais Lucile , la charmante Lucile est devenue celui du mien ; si vous n'étiez pas son frère , continuait-il , je craindrois que vous ne fussiez mon rival ; j'en suis enchanté ; ses manières , son air enjoué , la régularité de ses traits , sa taille , sa bonne mine , tous ces avantages qu'elle a au-dessus de toutes les autres , m'ont tellement surpris , qu'il faut que je vous avoue , que je n'ai jamais ressenti pour personne , ce que je

ressens pour elle. Hypolite eut tant de joie de l'entendre parler ainsi, qu'il s'arrêta tout d'un coup, & lui jetant les bras au cou : Je ne vous trouvois qu'un défaut, lui dit-il, mon cher ami, c'étoit celui de ne pas aimer. Je regrettois quelquefois d'être amoureux ; & parce que vous ne l'étiez point, il me sembloit que vous ne me pouviez bien entendre, & que mes maux ne vous touchoient pas assez, parce que vous n'en aviez jamais ressenti de pareils. Je suis ravi que vous ayez trouvé quelque chose capable de vous attendrir, il ne tiendra pas à moi que ma sœur ne vous inspire une violente passion ; mais que dites-vous de l'aimable Julie ? Est-ce sans sujet que je meurs pour elle ? Avez-vous rien vu qui approche de sa beauté ? Pour moi j'en ai été ébloui. Cette langueur, cette tristesse qui paroît si bien dans toutes ses actions, la rendent encore plus charmante, & me rendent aussi plus malheureux : hélas ! toutes ces choses ensemble ne me font que trop connoître la grandeur de la perte que j'ai faite.

Comme ils continuoient leur conversation, ils arrivèrent dans le lieu où leurs Gentilshommes les attendoient : ils se déshabillèrent promptement, & prenoient leurs habits ordinaires, lorsqu'ils entendirent un grand bruit d'hommes & de chevaux qui les investirent de tous côtés. Ils furent étrangement surpris, & n'eurent pas lieu de douter qu'on n'en vouloit qu'à eux, quand ils virent que les uns l'épée à la main, & les autres avec des mousquetons & des pistolets firent une enceinte autour d'eux, & leur crièrent de se rendre. Quoique la partie fût inégale, & qu'il y eût beaucoup de témé-

rité à vouloir se défendre, ils se mirent cependant en devoir de le faire; ils tirèrent leurs pistolets de poche, & mirent quatre hommes hors de combat. S'étant appuyés contre de gros arbres pour n'être pas surpris par derrière, ils employèrent jusqu'au dernier tronçon de leurs épées, pour punir des gens qui les attaquoient avec tant d'avantage. Leurs Gentilshommes faisoient très-bien leur devoir, mais de moment en moment le nombre des ennemis augmentoit, & les forces de Léandre & d'Hypolite diminuoient; ils connurent bien que l'on n'avoit pas voulu les tuer sur le champ, & ils ne savoyent à quoi attribuer ce ménagement; on leur répétoit sans cesse de se rendre; enfin, ils furent contraints de le faire; mais lorsque ces misérables, qui les avoient attaqués, se virent maîtres de leurs personnes, ils les maltraitèrent, à cause de la mort de quelques-uns de leurs camarades, & des blessures que plusieurs autres avoient reçues, ils les lièrent avec la dernière barbarie, pour empêcher qu'ils ne pussent ni se défendre ni s'échapper.

Ils les menèrent en cet état chez un Juge de Paix, dont la maison étoit fort proche; c'étoit de lui de qui ils avoient reçu des ordres pour les arrêter. En effet, lorsque le Signor Léandre & son ami furent arrivés dans la forêt de Berkshire, des bucherons qui travailloient auprès du lieu où ils se travestirent, ayant vu que des gens, dont les habits étoient tous brodés en or, les quittoient pour en prendre de si différens des leurs; qu'ils mettoient des perruques; même qu'un d'eux s'étoit couvert l'œil avec une emplâtre; ils ne doutèrent point que ce ne fût

fût de certains voleurs , qui avoient fait depuis peu de très-grands désordres dans cette forêt. Plusieurs compagnies de Connétables , avec leurs archers , étoient en campagne pour les prendre ; ils se trouvèrent tous chez le Juge de Paix , quand les Bucherons y vinrent donner avis de ce qu'ils avoient vu : il n'en fallut pas davantage pour persuader que c'étoit ceux que l'on cherchoit ; ainsi tous se postèrent sans bruit : quand ils virent revenir Hypolite & Léandre , & qu'ils changeoient d'habits , ils se crurent si certains que c'étoit les voleurs , qu'ils s'opiniâtrèrent à les prendre ; & parce qu'il étoit déjà tard , ils les menèrent dans cette maison de campagne.

Pendant tout le chemin , Hypolite faisoit les plus douloureuses réflexions que l'on puisse faire , sur la bizarrerie de cette aventure ; il ne pouvoit concevoir d'où provenoit ce malheur ; il ne savoit de qui il devoit se plaindre dans cette rencontre : Est-ce une suite de l'aversion de mon père , disoit-il , ai-je été décélé , & quelqu'un lui a-t-il appris que je suis en Angleterre ? Ou bien , seroit-ce Madame de Bedford & son fils qui se prévaudroient des conditions que l'on a faites avec eux ? Il ne pouvoit soupçonner que ces ennemis-là. Mais ce qui l'étonnoit , c'est que l'on eût pris le Signor Léandre , & il ressentait vivement l'insulte que l'on faisoit à un si fidèle ami. L'on n'avoit pas voulu les laisser aller à côté l'un de l'autre , de sorte qu'ils ne purent se parler ; c'étoit cependant une consolation dont ils auroient eu bien besoin. Ils furent à peine arrivés , que le Juge de Paix les interrogea séparément. Ils ne res-

tèrent pas médiocrement surpris , quand il leur demanda si ce n'étoit pas eux qui avoient tués tels & tels , & volés des marchands. Sur le déshonneur qu'ils en firent , il est aisé de croire qu'on ne les relâcha point : on les mit dans une cave fort profonde , les pieds & les mains chargés de fers , & plusieurs archers en gardèrent la porte.

Lorsqu'ils furent en liberté de se parler , ils se dirent tout ce que l'amitié la plus forte peut faire dire à deux tendres amis , dans une pareille occasion : Ne vous inquiétez point , mon cher ami , disoit Léandre à Hypolite , vous voyez que tout roule sur une vision , & qu'en vous faisant connoître , vous trouverez des gens trop heureux de nous mettre en liberté. Que je ne m'inquiète point ! s'écria Hypolite ; ah ! Léandre , que vous connoissez mal les sentimens que j'ai pour vous , & ce que je dois craindre de la suite de cette erreur ! je vous vois chargé de fers comme un criminel , dans une cave obscure , contraint de coucher par terre ; vous m'accompagnez dans mon pays après m'avoir fait mille plaisirs dans le vôtre ; le premier endroit où je vous mène , c'est dans une prison ; voilà de quelle manière je vous fais les honneurs de ma patrie ; & vous voulez que je sois insensible à ce coup ? Oui , je le veux , interrompit Léandre , & je ne trouve guère de tendresse dans tous les sentimens que vous venez de m'exprimer : car enfin quand je partage vos maux , mon cher ami , les miens ne me touchent point. J'ose vous dire encore , que je suis au-dessus d'une affaire telle que l'est celle-ci : une cave , des chaînes , quelques mauvais traitemens , toutes ces choses sont des bagatelles à mon égard ; & si vous com-

noissiez bien mon cœur , cette aventure ne vous donneroit aucune peine. Je serois bien indigne des bontés que vous me témoignez , mon cher Léandre , reprit Hypolite , si je n'en étois pénétré ; & pour vous découvrir toute mon inquiétude , comprenez , je vous prie , dans quel état je vais être , si je déclare mon nom , & que le Comte de Bedford vienne à le savoir avec les circonstances de mon déguisement. Qu'est-ce qu'il aura lieu de penser ? Il accusera Julie , il est violent & jaloux , son innocence & sa vertu ne la garantiront point de ses soupçons. Quelle en sera la suite ? Hélas ! c'est moi qui troublerai peut-être tout son repos : est-il rien au monde de plus propre à désespérer un homme éperdument amoureux ? Ajoutez à cela , que si mon père apprend cette affaire , il n'y a point de violence dont il ne soit capable , & peut-être qu'il ne me retirera des mains du Juge de Paix , que pour me mettre dans une autre prison , comme il m'en a menacé tant de fois. Ainsi , je perdrais tout d'un coup Julie à l'égard de son mari , & Julie à mon égard. Voilà de cruelles extrémités , dit Léandre tristement , & je ne vois guère de moyens pour en sortir. J'en imagine un , ajouta Hypolite ; quelquefois un homme , tel qu'un Juge de Paix , est intéressé ; je le tenterai par cette voie , peut-être que ce sera la meilleure. Léandre approuva fort cette pensée , & ils passèrent ainsi le reste de la nuit.

Il étoit déjà midi lorsqu'on vint les prendre pour les mener dans la chambre du Juge de Paix. Au-lieu de les interroger , comme ils le croyoient , il leur demanda s'ils étoient assez braves pour se battre. Ils ne comprirent rien à

cette question ; & Hypolite prenant la parole , lui répondit qu'il devoit plutôt le demander à ceux qu'il avoit envoyés pour les prendre , qu'à eux ; mais , continua-t-il , en s'approchant & lui parlant bas , si vous voulez nous donner notre liberté , vous n'avez qu'à prescrire la récompense , vous l'aurez telle que vous pourrez la souhaiter. Je ne suis point intéressé , lui dit ce Juge , je fais ma charge avec honneur , & puis , trop de gens ont part dans cette affaire-ci , il faut en faire un exemple. Hypolite , au désespoir de voir que ce qu'il avoit projeté ne pouvoit réussir , après plusieurs instances réitérées inutilement , se résolut à lui déclarer son nom : La prière que je vous fais , lui dit-il , de nous laisser aller , ne peut vous être d'aucun préjudice : je veux bien même vous dire mon nom , & vous fais encore les mêmes offres pour me garder le secret ; j'ai des raisons importantes pour ne pas vouloir être connu. Je suis Hypolite , fils du Milord de Douglas , retenez-moi jusqu'à ce que je vous aie fait un présent assez considérable pour vous satisfaire. Vous êtes bien hardi , lui dit le Juge d'un ton de colère , d'oser prendre un tel nom devant moi : je fais positivement que celui dont vous me parlez est en Italie. En achevant ces mots il s'éloigna , & donna ordre que tous ses gens se tinssent prêts pour partir avec les prisonniers. Il se mit à la tête de cette troupe ; Hypolite & Léandre alloient ensemble au milieu de la brigade , lorsqu'ils découvrirent du haut d'une montagne une maison superbement bâtie , ses promenades s'étendoient dans la plaine , plusieurs avenues de fort beaux arbres donnoient un agréable ombrage , l'on y voyoit un grand

concours de monde, & des instrumens se faisoient entendre de tous les côtés. Qu'est-ce que ceci, mon cher Hypolite ? dit le Signor Léandre. Nous allons à cette belle maison, où il semble que tous les plaisirs se sont donnés rendez-vous. Quel personnage devons-nous faire à une telle fête ? Hypolite le regarda tristement : Ce n'est qu'en passant, lui dit-il, que nous verrons la fête dont vous parlez ; je crois que l'on nous mène dans quelque ville proche d'ici, ou peut-être irons-nous jusqu'à Londres.

Comme ils parloient ainsi, ils virent avancer au-devant d'eux un homme qui paroissoit considérable par son air & par plusieurs personnes qui l'accompagnoient. Léandre demanda à son ami s'il le connoissoit : Non, lui dit-il ; mais je pense que ce doit être quelqu'un des Milords de cette contrée. Ils étoient déjà si proche les uns des autres, que le Juge de Paix mit pied à terre, & le salua avec beaucoup de respect. Monseigneur, lui dit-il, j'allois vous trouver, pour vous témoigner mon extrême déplaisir : nos deux gladiateurs m'ont manqué, je les ai attendu jusqu'à midi, quoiqu'ils dussent être dès hier chez moi, j'en suis au désespoir. Le Milord parut fort chagrin, & lui répondit avec colère : Si vous ne m'aviez pas donné votre parole, j'aurois jeté les yeux sur d'autres ; il y a si grande assemblée chez moi, j'ai promis ce divertissement, que voulez-vous que je fasse ? Monseigneur, reprit le Juge, je viens vous offrir quatre voleurs que je fis prendre hier au soir dans la forêt ; je puis vous assurer qu'ils se défendront si bien, que je crois qu'ils vous donneront du plaisir. Le Milord jeta les yeux sur

eux , mais il admira particulièrement la bonne mine d'Hypolite & de Léandre : Je vous suis obligé , dit-il d'un air fort bonnête , voilà deux hommes tout propres à ce que nous souhaitons ; cela suffira ; hâtez-vous d'avancer , je vais faire tout préparer. Aussi-tôt il envoya quelques-uns de ses gens devant eux , & le Juge fit marcher sa troupe avec plus de diligence.

Léandre n'entendoit pas assez bien la langue angloise , pour avoir compris tout ce qui s'étoit dit ; mais Hypolite poussant un profond soupir : Ah , mon cher Léandre ! lui dit-il , quelle nouvelle catastrophe est celle-ci ? Grand Dieu ! à quoi sommes-nous réservés ? L'on veut que nous nous battions ensemble. Expliquez-moi cela , dit le Signor Léandre , afin que je le comprenne mieux. Vous savez , reprit Hypolite , que les Romains donnoient des spectacles aux peuples , où très-souvent l'on faisoit combattre des criminels les uns contre les autres ; ils introduisirent cette coutume en Angleterre , lorsqu'ils s'en rendirent les maîtres : elle nous est restée d'eux ; avec cette différence , que nos gladiateurs sont des gens qui se dévouent volontairement à ce métier : je dis dévouent , parce que très-souvent l'on meurt des blessures que l'on y reçoit ; & j'appelle métier , une chose que l'on fait pour gagner de l'argent : ils sont habillés d'une simple toile , ils ont des escarpins & un petit bonnet sur la tête ; en cet état ils paroissent dans une place sablée , ou sur un théâtre , avec des épées assez larges , dont la pointe est ronde ; ils ne se servent que du tranchant , & conviennent avec les spectateurs , de

ne quitter le combat qu'au second ou au troisième sang ; ils se font des blessures effroyables, ils se fendent la tête, ils s'abattent la moitié d'une épaule, & ne s'épargnent point tant qu'ils sont sur l'arène, quoiqu'ils soient camarades, & que leur gain se partage également entr'eux. Ils combattent souvent avec de longues perches fort pointues, & se crèvent les yeux ; enfin, c'est une chose qui fait horreur ; & ceux qui les vont voir ne sont guère moins barbares, ni moins à blâmer qu'eux. C'est à cette tragédie, mon cher Léandre, que l'on nous destine l'un contre l'autre. Moi, mon cher Hypolite, moi vous combattre & vous blesser ! s'écria Léandre tout effrayé ; je choisirois plutôt la mort !

Ils arrivèrent à cette belle maison dans le moment qu'ils disoient ces paroles ; on les fit entrer tout liés dans une grande salle, où on leur apporta à manger, mais ils ne voulurent rien prendre. Le Juge de Paix l'ayant su, vint les trouver, & leur dire avec la dernière dureté, qu'ils se préparassent à faire de bonne grace ce que l'on souhaitoit d'eux, que leur vie & leur mort étoient entre ses mains ; que s'ils lui résistoient, il leur juroit par tout ce qu'il y avoit de plus saint, qu'il les feroit brancher au premier arbre ; qu'il en étoit le maître absolu, & qu'ils songeassent plus d'une fois à ne le point fâcher. Ils demandèrent avec instance de pouvoir parler au maître de la maison ; mais le Juge, qui avoit remarqué une étroite union entre Hypolite & son ami, comprit que c'étoit pour obtenir de ne point combattre l'un contre l'autre, & il ne voulut pas qu'ils vissent personne. Rien ne pouvoit égaler leur désespoir :

L'heure étoit déjà passée, & plus ils faisoient paroître d'opiniâtreté à refuser ce que l'on vouloit, plus on les menaçoit d'une honteuse & prochaine mort. Enfin ils prirent conseil ensemble, & résolurent que lorsqu'ils auroient des épées, au-lieu de s'en servir à ce que l'on prétendoit, ils les employeroient à vendre bien cher leur vie; ainsi pleins de colère & de fureur, ils prirent les habits qu'on leur apporta, & parurent déterminés à obéir.

Tout le monde étoit informé dans le château, que deux des voleurs que l'on avoit pris dans la forêt alloient combattre; il y avoit des barrières autour d'une grande place, où les gladiateurs devoient paroître. Lorsqu'ils entrèrent dans ce lieu, il s'éleva un murmure de voix confuses; chacun les regardoit avec admiration: leur jeunesse, leur beauté, leur bonne mine intéressèrent en leur faveur tous ceux qui les voyoient. Personne ne connut le Signor Léandre; mais bien des gens admiroient la parfaite ressemblance qui se trouvoit entre un brigand, tel's qu'ils croyoient Hypolite, & le fils du Milord de Douglas; s'il n'étoit pas en Italie, s'entredisoient-ils, qui pourroit s'empêcher de croire que ce ne fût lui? Ces deux fidèles amis regardèrent l'assemblée avec une contenance noble & fière, ils jetèrent ensuite les yeux sur les misérables qu'ils avoient à combattre; c'étoient trente Connétables que le Juge de Paix avoient rangés autour des barrières; il s'étoit mis à leur tête, parce qu'il étoit persuadé qu'il n'y avoit aucun risque à courir.

Aussi-tôt Hypolite & Léandre s'embrassèrent étroitement, persuadés, comme il y avoit

toute apparence , qu'ils alloient se livrer à une mort certaine ; mais ils avoient trop de courage pour l'envisager avec frayeur , & Hypolite trouvoit une espèce de consolation dans son infortune particulière , en ce qu'il ne seroit point connu , & que jamais l'on ne sauroit qu'il s'étoit travesti pour venir chercher Julie. Suivant le complot qu'ils avoient faits , ils franchirent d'un saut la barrière , & courant l'épée à la main contre le Juge de Paix & ses Connétables , ils leur arrachèrent courageusement leurs épées , qui valoient mieux que celles qu'on leur avoit données , & dans peu de momens ils furent tout couverts de sang , & blessés en plusieurs endroits. Les choses étoient en cet état , lorsque Julie & Lucile , qui avoient refusé de voir le combat , parce que leur douceur naturelle s'accordoit mal avec un si cruel divertissement , ayant entendu un bruit extraordinaire , & les cris de plusieurs Dames , qui étoient touchées de pitié & de crainte , sortirent sur une grande terrasse , sur laquelle étoient tous les spectateurs ; un perron de marbre , dont les degrés & les rampes étoient de même , donnoit jusque dans la place : elles jetèrent les yeux , quoiqu'avec peine , sur les gladiateurs , qu'elles ne pouvoient presque démêler dans une si grande confusion ; mais hélas ! elles reconnurent aussi-tôt leur cher Hypolite & son généreux ami. Quelle vue ! quel coup ! est-il des paroles capables d'exprimer leur surprise , leur frayeur & leur affliction ? Juste ciel ! c'est Hypolite ! c'est lui-même ! s'écrièrent-elles ; & se précipitant plutôt qu'elles ne descendirent , elles coururent vers eux ,

comme deux personnes qui ne croient pas qu'il y ait de plus grand péril que celui de perdre ce que l'on aime. Leur action intéressa tout le monde ; chacun les suivit l'épée à la main. Elles s'étoient déjà rangées proche de leurs amans ; ils les avoient reconnues , cette vue redoubla leur courage ; & les Connétables , voyant un si grand nombre d'épées tirées contre eux , ne songèrent alors qu'à se retirer ; les deux amis restèrent maîtres du champ de bataille ; mais leur colère ne les animant plus , les forces les abandonnèrent : Hypolite tomba noyé dans un ruisseau de sang aux pieds de Julie ; Léandre s'avança vers lui pour le secourir , & tomba aussi de lassitude & de foiblesse.

Julie & Lucile , à cette déplorable vue , ne se trouvèrent plus maîtresses de leur mortelle douleur. Julie toute occupée de son cher amant , dont elle avoit appuyé la tête sur ses genoux , le tenoit entre ses bras : elle lui mouilloit le visage de ses larmes : elle faisoit de tristes plaintes , & tâchoit avec sa main d'arrêter le sang qui sortoit d'une de ses blessures : elle laissoit assez le loisir à Lucile de donner des soins à Léandre , cette aimable personne prenoit déjà un secret intérêt à la conservation de cet illustre étranger , qui avoit sans doute une autre source que celle de la seule générosité. L'on voulut emporter Hypolite dans une chambre pour le panser ; mais ne faisant pas réflexion devant qui il parloit , il regarda Julie d'une manière languissante , & lui dit avec beaucoup de passion : Souffrez , ma chère maîtresse , que je meure entre vos bras , ma mort me semblera plus douce & plus heureuse que ma



vie. Peu de gens ouïrent ces paroles, & ceux qui les entendirent, crurent que c'étoit un égarement d'esprit, qui devance d'ordinaire une mort prochaine ; mais le Comte de Bedford, qui étoit présent, en fut frappé comme d'un coup de foudre : il savoit qu'Hypolite & Julie n'étoient frère & sœur qu'en apparence ; qu'ils avoient été élevés ensemble ; que c'étoit Hypolite qui l'avoit blessé dans le jardin de Buckingham, lorsqu'il voulut enlever Julie ; il vit dans un moment tout ce qu'il avoit à craindre, & ses soupçons passèrent dans son esprit pour des réalités incontestables ; mais quand il fut par le Juge de Paix que ces Messieurs avoient été pris déguisés en portes-balles, il eut la curiosité de voir leurs caisses ; il n'en fallut pas davantage pour lui persuader que Julie & Hypolite s'aimoient depuis long-temps : mais il eut la dissimulation de cacher le trait qui venoit de lui percer le cœur.

L'on porta les deux amis dans une même chambre : l'on mit promptement le premier appareil à leurs blessures : elles étoient plus grandes que dangereuses ; & Julie fit réflexion, mais trop tard, que son époux auroit du chagrin de l'extrême douleur qu'elle avoit témoignée. Pour réparer cette faute en quelque manière, elle pria Lucile de dire à son frère qu'elle étoit obligée de garder des mesures, & de ne le voir qu'en présence du Comte de Bedford ; qu'il pouvoit juger de la violence qu'elle se feroit, puisqu'elle étoit encore assez malheureuse, pour n'avoir pu effacer de son cœur, les sentimens qu'il lui avoit inspirés, & qu'elle le conjuroit de lui mander en quel lieu étoit à présent son père.

Cependant le Milord de Neuilly étoit inconsolable de l'aventure qui venoit de se passer chez lui ; il avoit la dernière considération pour le Comte de Douglas , & par une suite nécessaire pour son fils , il étoit informé de la qualité du Signor Léandre ; il n'omettoit rien pour faire connoître à l'un & à l'autre son juste déplaisir , & les égards particuliers qu'il avoit pour eux. Hypolite , à qui il en parla dans les termes les plus pressans , le pria de ne point mander à son père ce qui lui venoit d'arriver : il lui dit de bonne foi , que l'amour avoit part à son retour d'Italie & à son déguisement ; que cela le pourroit brouiller avec sa famille , jusqu'à ce qu'il eût le temps de les faire prévenir là-dessus : il obtint de lui tout ce qu'il souhaitoit. Plusieurs personnes essayoient de pénétrer le sujet qui avoit obligé ces deux amis à se travestir ; l'on ne doutoit point que ce ne fût l'effet de quelque engagement , mais l'on ne pouvoit démêler avec qui : & comme l'on croyoit que Julie étoit sœur d'Hypolite , on ne la soupçonna jamais , chacun tiroit des conjectures selon son génie. Le Juge de Paix étoit dans des alarmes de la suite que pourroit avoir cette affaire , capable de le faire mourir de peur : il supplia Julie & Lucile de lui pardonner , & d'être assez généreuses pour appaiser Hypolite & Léandre : elles eurent la bonté de le lui promettre , & l'une & l'autre lui sacrifièrent leur ressentiment.

Comme Lucile entroit & sortoit très-souvent de la chambre de son frère , parce que Julie , aussi bien qu'elle , souhaitoit d'en savoir à tous momens des nouvelles , il l'appelle & lui dit : Hé quoi , ma sœur , serez-vous toujours seule ?

l'aimable Julie ne veut-elle point venir à son tour me consoler de mes malheurs ? Si elle ne consultoit que son inclination , répondit-elle , vous l'auriez vue plus souvent que moi : mais elle a tant de mesures à garder avec son jaloux , qu'elle n'ose vous voir sans lui : elle m'a chargé de vous le dire , mon cher frère , de vous donner de sa part mille tendres assurances d'une amitié éternelle , & de vous demander en quel lieu vous avez laissé son père , parce que vous ne pûtes hier achever de lui en rendre compte. Ah ma chère Lucile ! dit-il en l'interrompant , je veux me prévaloir de cette curiosité : dites-lui que l'amoureux Hypolite ne dira qu'à elle où est Monsieur de Warwick , cela l'obligera au moins de venir. Après avoir dit ces mots , il garda quelque temps le silence , & reprenant ensuite la parole : Peut-elle , lui dit-il , me refuser une grace dont j'ai tant de besoin. Ma sœur , je vous conjure de ne rien oublier pour qu'elle me l'accorde , je crois qu'il y va de ma vie ; persuadez-le lui , autant qu'il vous sera possible , afin qu'elle n'y résiste pas. Lucile lui promit d'employer tout son crédit auprès de Julie ; pour l'obliger à venir dans sa chambre.

Il s'étoit trouvé tant de monde au mariage de Milord Howard , qu'on avoit jugé à propos de donner aux Dames les chambres les plus commodes ; Julie & Lucile en avoient une où elles couchoient ensemble ; elles s'y retirèrent le plus promptement qu'elles purent , & elles ne tardèrent pas à se mettre au lit pour avoir une entière liberté de s'entretenir. Lorsque leurs femmes furent sorties de leur appartement , Julie poussant des sanglots & des soupirs , jeta

ses bras au cou de Lucile, & l'embrassant étroitement : O , ma chère sœur ! lui dit-elle , s'est-il jamais vu des événemens semblables à ceux qui viennent d'arriver ? Admirez avec moi la fatalité de mon étoile ; à peine ai-je goûté le plaisir de revoir un homme qui m'est toujours fidèle , malgré tous les sujets que je lui ai donné de me haïr , à peine m'a-t-il annoncé l'heureuse nouvelle de la vie de mon père , que cette félicité est troublée par mille & mille contretemps. Je me trouve à une partie de plaisir, où je les vois assassiner , & le sensible intérêt que je prends à ce qui le touche , me devient préjudiciable auprès de mon époux ; j'ai vu toute sa fureur dans ses yeux & sur son visage , malgré mon trouble & la violence qu'il s'est faite pour cacher le sien : je ne dois point me flatter là-dessus , il est persuadé à l'heure qu'il est , qu'Hypolite m'est plus cher que ma vie , & qu'il occupe seul mon cœur ; ajoutez à tout cela cette cruelle nécessité où je suis de ne point le voir , & comprenez s'il se peut..... Il faut vaincre vos scrupules & vos alarmes , ma chère sœur , dit Lucile en l'interrompant , il y va de la vie de mon frère ; je me suis chargée de vous le dire de sa part , & de vous conjurer par toute la passion qu'il vous a conservée , de ne lui pas refuser cette unique consolation. Ah , ma chère sœur ! s'écria Julie , il n'a pas fait réflexion à ce qu'il souhaite ; & si vous pouviez imaginer le trouble où je serois de me trouver avec lui , je vous en ferois pitié , & vous ne me le proposeriez pas ; car enfin , ce que je dois à mon devoir , & ce que je sens pour lui , ne s'accorde point assez bien , pour que je n'eusse

pas lieu de craindre de lui être, ou trop bonne ou trop cruelle. Mais Julie, dit Lucile, vous ne saurez donc point de nouvelles de votre père, de ce père que vous voyez comme refusciter, & qui doit vous être si cher? Si vous avez tant de dureté pour Hypolite, aurez-vous si peu de curiosité pour Monsieur de Warwick? mon frère m'a juré qu'il n'en veut parler qu'à vous. Hélas! ma sœur, n'essayez point de me persuader, continua Julie, mon cœur est dans les intérêts de votre frère, il vous seconde, & il sera plus fort que ma raison; qu'il est mal aisé de se défendre, de voir ce qui nous est plus cher que notre propre vie; que l'on est foible en ces sortes d'occasions, & qu'il est peu de secours contre ce que l'on aime: vous le dirai-je, enfin, ma chère sœur, je suis disposée à vous suivre; trouvez seulement les moyens de rendre la chose secrète. A moins que d'y aller à présent, dit Lucile, nous pourrions être surprises; j'ai fait laisser exprès de la bougie allumée, & j'ai passé ce soir par un petit escalier qui donne au bout de cette grande galerie où notre appartement se termine; nous irons sans bruit, si vous voulez par cet endroit. Quoi! la nuit, ma sœur! interrompit Julie: si nous étions découvertes, que seroit-ce? Ce ne seroit rien, dit Lucile, à l'égard du monde; car on est persuadé que nous sommes sœurs d'Hypolite. Le Comte de Bedford est bien informé du contraire, ajouta Julie en soupirant. Vous êtes trop timide, répondit Lucile d'un ton impatient; allons, allons, ma chère sœur, allons, n'hésitez plus. Julie se leva en tremblant, elle mit sur elle une robe de chambre,

& Lucile la prenant par la main , la conduisit dans la chambre de son frère : quoiqu'il fût déjà fort tard , il n'avoit pas encore fermé les yeux : il entendit ouvrir sa porte ; & lorsqu'il vit sa chère maitresse , il sentit un excès de plaisir qui pensa lui coûter la vie. En effet , toutes ses blessures se rouvrirent , & il étoit baigné dans son sang sans qu'il s'en fût aperçu : Julie s'approcha de lui , & se plaça proche de son lit : Cher Hypolite , lui dit - elle en versant des larmes que toute la violence qu'elle se faisoit ne pouvoit retenir , vous avez pu connoître aujourd'hui , par l'excès de ma douleur , que l'infortunée Julie , en changeant de condition , n'a point changé de sentimens : oui , mon fidèle Hypolite , je veux bien vous l'avouer , vous m'êtes toujours plus cher que ma vie , je la donnerois pour votre repos : je ne songe qu'à vous , je vous plains , je me plains , je ne me consolerais jamais de mon malheur , mais puisqu'il est sans remède , il faut le surmonter par une véritable vertu ; je viens vous voir & vous dire le dernier adieu : je ne suis point la maitresse de mon cœur & de ses mouvemens , je la suis au moins de ma conduite. Il faut , Hypolite , il faut nous résoudre à cette cruelle nécessité que mon devoir m'impose. La mort me seroit préférable à une vie honteuse , & n'y eût-il que moi dans le monde , je voudrois agir comme si toute la terre me voyoit. Ne songez point à combattre ma résolution , ce seroit ajouter de nouvelles peines à celles que j'ai déjà. Non , ma chère Julie , lui dit-il , non , je ne la combattrai point , je vous suis bien redevable de ne m'avoir pas laissé languir ; vous ne pou-

viez prendre un temps plus propre à finir promptement mes malheurs : l'état où mes blessures m'ont mis, & les choses que vous me dites, vous délivreront bientôt d'un malheureux amant, que vous n'auriez point abandonné, si vous l'aviez aimé véritablement. Je ne vous en ferai point de reproches, Madame : vous voulez ma mort, vous l'avez toujours voulue, je la veux aussi, mais j'ai des raisons bien plus pressantes de la vouloir. Il se tut, & Julie le vit pâlir : ses yeux demi fermés & son silence lui donnèrent une peine mortelle ; elle appella Lucile, qui s'étoit approchée du Signor Léandre, & qui lui parloit : l'une & l'autre retournèrent au lit d'Hypolite, d'où couloit un ruisseau de sang : elles furent si interdites & si affligées, qu'elles en faisoient pitié : elles dirent à Léandre la peine où elles étoient. Quoiqu'il fût très-mal, il ne laissa pas de se lever, & vint rebander les blessures de son ami. Julie se trouva inconsolable du désespoir qu'elle avoit causé à son cher amant ; elle revint à lui ; & lui prenant la main sur laquelle ses larmes tomboient en abondance : Vous n'avez pas expliqué mes sentimens comme je le souhaitois, lui dit-elle : mais enfin, s'il n'y a point de milieu entre me voir ou mourir, voyons-nous plutôt, mon cher Hypolite, puisque de tous les maux, la perte de votre vie seroit le plus grand & le plus sensible pour moi. A ces mots il voulut faire un effort pour baiser la main de Julie, mais elle l'en empêcha. Je vous avoue, lui dit-elle, que je me fais des monstres de tout ; la plus légère faveur que je pourrois vous accorder à présent seroit criminelle. Hypolite accordez

mon devoir avec votre passion , & je serai contente. Ce n'est pas une chose si difficile que vous le croyez , belle Julie , lui dit-il , vous avez un père , sans la permission duquel vous avez été mariée ; il n'a point consenti à votre mariage ; comme vous pourriez en douter , je suis muni d'une lettre qu'il m'a écrite à ce sujet. A ces mots , il pria Lucile de l'aider à dénouer un petit sachet de peau d'Espagne , qu'il avoit attaché autour de son bras , & dans lequel étoit cette lettre : il la fit lire à Julie , qui vit bien qu'il disoit vrai. Il est constant , ajouta-t-il , qu'il vous retirera des indignes mains qui vous ont ravie : si vous le voulez , Madame , vous serez encore en état de me rendre heureux. Julie fut fort embarrassée , elle n'hésitoit pas sur ce qu'elle avoit envie de dire , mais elle hésitoit si elle devoit le dire : elle pensoit , que puisqu'elle étoit mariée , elle devoit rester avec son époux ; qu'enfin , on n'avoit usé d'aucune violence pour l'obliger à faire cet hymen ; elle faisoit réflexion sur ce que le monde en pourroit penser , & tout cela l'empêchoit de répondre. Hypolite remarquant son irrésolution : Je suis perdu , Madame , s'écria-t-il , vous n'avez plus de tendresse pour moi : vous balancez à me témoigner quelque joie d'une chose qui devoit vous en donner beaucoup si vous n'aviez point changé. Hélas ! Hypolite , reprit-elle , je n'ai point changé ; vous êtes injuste : laissez venir mon père , je lui obéirai dans toutes les choses qu'il me commandera , pourvu qu'elles ne soient ni contre ma conscience , ni contre ma gloire. Vous m'êtes aussi chère que ma vie , mon adorable maîtresse ,

lui dit-il d'un air plus satisfait : pensez-vous que je fusse capable de souhaiter quelque chose qui pût vous déplaire ? Connoissez mieux ma passion & ses mouvemens. Je vous rends justice , lui dit-elle , & c'est aussi ce qui m'engage à faire pour vous des démarches si peu communes ; tenez m'en compte , sans en abuser , mon cher Hypolite , & dites-moi toutes les circonstances qui regardent les aventures de mon père. Il ne tarda point à lui rendre un compte exact ; alors elle lui témoigna sa joie d'avoir encore de nouveaux engagemens de l'aimer. Je vous dois la liberté de mon père , continuait elle , & peut-être sa vie : je ne puis sans ingratitude vous refuser ma reconnoissance. Comme ils parloient ainsi , Lucile les interrompit , pour les avertir que le jour approchoit , & qu'il falloit laisser un peu de repos à des hommes qui avoient tant fait des choses extraordinaires , & qui étoient blessés. Hypolite & Léandre lui firent des reproches de troubler une conversation qui leur étoit si chère ; cependant Julie voulut bien la croire ; elle conjura son amant de ne songer qu'à sa guérison. Je la souhaite , mon cher frère , lui dit-elle en lui donnant sa main qu'il baïsa tendrement ; vous ne pouvez douter , sans me faire une injustice , que je n'y prenne une sensible part. Elle fit ensuite beaucoup d'honnêteté à Léandre , & elle se retira avec Lucile.

Le Comte de Bedford n'avoit point dormi pendant toute cette nuit : ses jalouses inquiétudes ne lui permettant pas de fermer les yeux , il méditoit la pièce la plus cruelle que l'on puisse faire à deux amans ; mais pour mieux y

réussir , il vouloit prendre des voies couvertes. Il feignit le lendemain de se trouver très-mal , il ne se leva point ; il dit qu'il avoit la fièvre , & qu'il vouloit retourner chez lui. Julie n'osa résister à ses volontés : elle monta promptement dans la chambre d'Hypolite : Mon tendre frère , lui dit-elle , il faut que je vous quitte , le Comte de Bedford est résolu de partir. Je vous répète encore , que vous pouvez ménager mon père : je n'ai pas assez de temps pour vous en dire davantage , adieu , plaignez-moi & m'aimez. Je vous laisse Lucile jusqu'à ce que vous soyez guéri. Vous m'abandonnez , Julie ! s'écria-t-il douloureusement , le tyran de mon repos vous arrache d'ici. Ah ! félicité trop charmante , que tu passes promptement ! quand vous reverrai-je , Madame ? Hélas ! lui dit-elle en soupirant , je ne puis vous le dire ; je vais être bien sévèrement gardée , & bien malheureuse. Lucile la vint avertir dans ce moment que tout étoit prêt , & que son mari la demandoit ; alors l'amoureux Hypolite lui baïsa la main , qu'il mouilla de ses larmes : Adieu , mon adorable maitresse , lui dit-il , pressé d'une violente douleur ; adieu , soyez fidelle à votre fidèle amant. Julie , sans lui répondre , lui donna une fort belle turquoise qu'elle portoit au doigt : Que le Ciel ramène promptement le Comte de Warwick , s'écria-t-il. Je le souhaite avec la dernière passion , reprit Julie , & vous pouvez vous promettre tout de mon cœur ; mais ne laissez aucun scrupule à ma délicatesse : que l'honneur , que le monde , que ma vertu , que tout soit satisfait. Elle le quitta aussi-tôt , & fut prendre congé de Madame de Neuilly ,

à qui elle recommanda instamment son frère, & ayant embrassé Lucile plusieurs fois, elles se séparèrent avec une tristesse si profonde, qu'il sembloit déjà qu'elles avoient des pressentimens du malheur qui les menaçoit.

Dès que Julie fut arrivée à Berkshire, son mari donna secrètement tous les ordres nécessaires pour exécuter le projet qu'il avoit fait de l'emmener en France : & quoiqu'ils restassent encore trois jours sans partir, elle ne fut son voyage que dans le temps qu'il la fit monter en carrosse, & à peine eut-elle celui de prendre ses pierreries sur elle. Peut-on bien représenter la douleur de cette infortunée ? Comme elle avoit beaucoup d'esprit, elle envisagea dans ce moment tout ce qu'elle avoit à craindre ; elle auroit bien voulu écrire à son cher Hypolite & à Lucile, pour les avertir de sa disgrâce, leur demander du secours, & même les consoler dans l'affliction qu'elle prévoyoit bien qu'ils alloient ressentir : mais le Comte de Bedford la veilloit de si près, qu'il voyoit toutes ses démarches : ce fut Isabelle, sa femme-de-chambre, qui l'avertit de ce qu'elle avoit appris des résolutions de son mari ; en effet, malgré ses larmes & ses prières, il l'obligea de le suivre : En quoi vous ai-je déplu ? lui disoit-elle avec un air de douceur & de bonté capable de toucher les plus insensibles. Ne devriez-vous pas, Monsieur, entrer dans quelque sorte d'éclaircissement, avant que de me condamner ? Vous serez toujours en état de me punir : mais quand vous m'aurez punie, vous ne serez plus en état de réparer le mal que vous m'aurez fait, & selon le monde & se-

lon moi-même. Examinez votre cœur, Madame, lui disoit-il d'un air chagrin, il me justifiera ; & si je n'entre pas avec vous dans un plus long détail, ce n'est point que j'agisse par mes propres mouvemens, & que je n'aie pas de grandes lumières ; mais enfin, il n'est pas temps à l'heure qu'il est de s'amuser à des raisonnemens inutiles. Il fut toujours sourd à ses plaintes, ses larmes ne le purent toucher ; & sans qu'elle eût aucun moyen d'avertir Hypolite ni Lucile de son malheur, elle prit le chemin de Douvres, suivie seulement d'Isabelle, & accompagnée de son jaloux. Elle ne lui parla plus pendant le reste du voyage ; elle gardoit un profond silence, qui n'étoit interrompu que par ses soupirs & par ses sanglots. Ils passèrent en peu d'heures le trajet de Douvres à Calais. Julie faisoit des vœux au Ciel aussi ardens pour en obtenir une tempête, qui les fit relâcher en Angleterre, qu'elle en auroit fait, dans une autre conjoncture, pour avoir un temps favorable : elle étoit couchée sur le tillac, sa tête appuyée sur la main, le visage couvert d'un grand voile, & les yeux tournés vers son pays, qu'elle quittoit avec mille regrets. L'on m'enlève, cher Hypolite, disoit-elle, pendant que tu te fies en notre bonne fortune ! voilà nos projets renversés, voilà nos espérances déçues ! peut-être ne nous reverrons-nous jamais, peut-être, malheureuse que je suis, serai-je cause de ta mort ! tu ne pourras résister à un coup si rude que l'est celui de mon éloignement. Elle s'entretenoit ainsi dans des pensées capables de la désespérer, lorsque le Comte de Bedford l'obligea d'entrer dans la chaloupe qui la porta jusqu'au port ; il



étoit déjà tard , elle passa la nuit à Calais ; mais comme elle se vit seule dans sa chambre , & qu'il n'y avoit qu'Isabelle , dont elle étoit sûre , elle prit un diamant , avec lequel elle écrivit sur les vitres ces paroles :

Si le hazard vous conduit ici , cher H..... & que voire cœur fassse reconnoître à vos yeux les caractères de l'infortunée J..... recevez par eux , les assurances d'une fidélité éternelle. Soyez constant , & ne vous affligez point si vous me voulez prouver votre passion.

Aussi-tôt qu'il fut jour , son mari la fit partir pour Paris : elle passa dans cette belle & grande ville sans y faire aucun séjour ; il ne lui laissa pas même le temps de s'y reposer , quoiqu'elle fût fort abattue de son affliction & de la fatigue du chemin. Il prit la route de Bourbon ; il y étoit allé prendre les eaux il y avoit quelques années , c'est un remède dont les Anglois se servent souvent , & qui leur est très-salutaire , particulièrement pour une maladie qu'ils appellent *consomption* , qui les oblige d'y aller pour en guérir. Il ne fut pas jusqu'à Bourbon ; il s'arrêta à une ancienne Abbaye de filles , que l'on nomme *Saint-Mencoux*. Cette maison est entre Moulins & Bourbon , & assez proche de ce dernier endroit. Sa situation est belle , mais solitaire ; & s'il ne venoit bonne compagnie dans les deux saisons pour prendre les eaux , ce lieu seroit désert. Le Comte de Bedford en connoissoit l'Abbesse ; c'étoit une jeune personne de l'illustre maison d'Amboise , qui s'aimoit beaucoup , & qui n'avoit pas extrêmement d'esprit. Il ne douta point qu'elle ne reçût Julie : il la demanda en particulier : il fit ses con-

ditions telles qu'il voulut : il convint de lui donner une très-grosse pension , & elle lui engagea sa parole qu'elle seroit plus soigneusement gardée qu'une prisonnière d'état : qu'elle ne verroit qui que ce soit & n'écrirait à personne. C'étoit-là tout ce qu'il souhaitoit : il mit Julie entre les mains de l'Abbesse avec sa femme-de-chambre ; & la quittant , il lui dit d'un ton railleur , qu'il espéroit que le bel Hypolite ne courroit plus de risque pour elle , qu'il ne se travestiroit point pour la voir , & que l'on ne l'arrêteroit plus prisonnier. Ces paroles ironiques la pénétrèrent d'un vif ressentiment : Ne cherchez point de prétexte , lui dit-elle , pour colorer l'indigne procédé que vous tenez avec moi : je n'ai jamais eu de part au déguisement d'Hypolite : & dans le malheur qui m'accable , ma seule consolation est de n'avoir rien à me reprocher. Vous me traitez avec la dernière injustice , le temps me justifiera. Il ne lui répondit rien , & la quitta satisfait de ce qu'il venoit de régler.

Julie demeura au pouvoir de l'Abbesse , qui la traitoit avec un peu moins de sévérité qu'elle ne l'avoit promis : aucunes des Religieuses , que celles qui étoient commises à veiller sur ses démarches , n'osoient lui parler. Isabelle étoit la seule personne à qui il étoit permis de la servir. Cette fille étoit jeune , bien faite , fort sage , & aimoit sa maîtresse avec beaucoup d'attachement : c'est ce qui faisoit qu'elle employoit tout son esprit à trouver des raisons pour la consoler. Attendez tout du temps , Madame , lui disoit-elle , & de la passion d'Hypolite , votre époux peut mourir : d'ailleurs Monsieur de Warwick
peut

casser votre mariage , comme vous l'espérez : les plus grands maux ont leur terme. La fin de ma vie , disoit Julie d'une manière languissante , sera la fin des miens. Il ne m'est pas permis d'agir pour ma liberté : j'ai ici cinquante geolières , au-lieu qu'ordinairement on n'en a qu'une. Me voilà prisonnière par le caprice de mon époux , dont les vues sont bien éloignées de celles de faire casser mon mariage. Que fais-je même si je le dois vouloir , si ma conscience & ma gloire n'y feroient point intéressées ? Que fais-je encore , si le temps ne fera point changer Hypolite : & quand il seroit vrai qu'il me seroit permis de quitter le Comte de Bedford , & qu'Hypolite me seroit fidèle , comment trouver les moyens de sortir de ce lieu-ci ? personne ne fait que j'y suis : je ne puis même le faire savoir , puisque toutes les lettres que j'ai essayé de faire tenir , ont été surprises , & que jusqu'ici je n'ai eu que la honte & le dépit d'avoir fait des tentatives inutiles. C'étoit dans de pareilles réflexions que cette aimable personne passoit les jours ; elle employoit presque toutes les nuits entières à pleurer & à soupirer ; son sommeil déroboit enfin si peu de momens à sa douleur , & elle tomba dans un si grand accablement , que sa santé ne pouvant y résister , elle devint dangereusement malade.

Pendant que ces choses se passaient à saint Menoux , voyons en quel état se trouve Hypolite. Il fut le dernier averti du malheur qui étoit arrivé à sa chère maîtresse : Lucile avoit envoyé à Berkshire pour savoir de ses nouvelles : les domestiques du Comte de Bedford , selon les ordres qu'il leur en avoit donnés ,

dirent que Julie étoit allée avec lui à Londres pour une affaire importante. Lucile ne laissa pas d'être fort inquiète d'un voyage si précipité, dont on ne lui avoit rien mandé ; elle n'en pouvoit comprendre la raison , & ne doutoit pas qu'il n'y eût quelque fâcheux mystère caché sous ce départ : pour en être mieux éclaircie , elle dit à son frère , que Julie lui avoit mandé qu'elle souhaitoit de la voir : qu'ainsi , elle l'alloit trouver & qu'elle seroit bientôt de retour auprès de lui ; cet amant passionné la chargea de lui dire de sa part tout ce que l'on peut penser de plus tendre , & qu'il mouroit d'impatience de la revoir. Ses blessures & celles de Léandre alloient fort bien ; elles n'étoient point du tout dangereuses , & l'on en espéroit une prompte guérison. Comme Hypolite attendoit des nouvelles de Julie , la certitude d'en avoir bientôt par sa sœur , lui inspiroit un peu plus de joie qu'il n'en avoit ordinairement : c'est aussi ce qui l'engagea de dire à Léandre , rendez-moi un compte fidèle , mon cher ami , de l'état de votre ame ; quels progrès faites-vous auprès de Lucile ? Je vous assure que pour vous laisser plus long-temps ensemble , je me prive bien souvent du plaisir de lui parler de Julie. Ah mon cher Hypolite ! s'écria-t-il , que Lucile est circonspecte ; jusqu'ici je n'ai pu découvrir si son cœur est capable de tendresse ; je lui ai appris la situation du mien avec toute la crainte que peut avoir un homme véritablement touché ; elle a toujours raillé , & quoique j'aie pu lui dire , elle n'a pas voulu traiter cette affaire plus sérieusement. La première fois que je la vis , je fus

charmé de son air enjoué , mais à présent je ne saurois m'en accommoder ; car j'ai de cruelles appréhensions qu'elle ne sente rien de particulier pour moi. Je suis meilleur physionomiste que vous , répondit Hypolite , & comme je regarde cette affaire avec plus de sang-froid , je puis vous assurer que vous ne lui êtes point indifférent : elle m'a parlé de vous avec une estime & dans des termes qui s'expliquent assez. Elle me demanda adroitement , si vous n'aimiez rien en Italie , & lorsque je lui dis que non : Se pourroit-il , mon frère , ajouta-t-elle , qu'un homme de si grand mérite n'eût point d'engagement ? Si l'on en juge par ses regards , il a l'ame-tendre. Mais , lui dis-je en souriant , il se pourroit , ma sœur , que depuis qu'il vous a vu , il fût capable de tendresse ; si vous lui en aviez inspiré , ne voudriez-vous point m'aider à m'acquitter de ce que je lui dois ? Ah mon frère ! dit-elle , ne m'engagez pas à payer vos dettes : votre reconnoissance vaut bien la mienne , & votre ami a le goût trop bon pour vouloir là-dessus un échange. Quoi ! mon cher Hypolite , dit Léandre , vous l'avez entretenue dans ces termes ? Je l'ai fait comme vous voyez , dit-il , sans faire paroître trop d'affectation , & je vous réponds qu'elle est fort aise quand la conversation tombe sur votre personne.

Pendant qu'ils parloient ainsi , Lucile étoit déjà à Berkshire : elle eut d'abord de la peine pour apprendre ce qu'elle vouloit savoir : plusieurs des domestiques l'ignoroient , & le peu de ceux qui en étoient informés , n'osoient le lui dire : mais enfin , elle s'adressa au maître-d'hôtel : comme elle l'avoit donné au Comte

de Bedford, il ne put s'empêcher de lui rendre compte du voyage de Julie. A de si tristes nouvelles, elle fut pénétrée de douleur : ses larmes & ses plaintes firent assez connoître la véritable tendresse qu'elle avoit pour sa sœur. Elle se jeta sur un lit : elle y resta long-temps dans le dernier accablement : mais ce qui augmentoit sa peine, & qui l'embarrassoit le plus, c'étoit qu'elle ne savoit de quelle manière elle pourroit dire ce malheur à son frère. Elle craignoit que ses blessures n'empirasent, lorsqu'elle lui apprendroit une nouvelle si désespérante : elle appréhendoit aussi qu'en la lui cachant, cela ne fit tort aux affaires de sa chère Julie. Enfin elle ne savoit à quoi se résoudre, quand il lui vint dans l'esprit de consulter avec le Signor Léandre, de quelle manière il falloit s'y conduire.

Hypolite attendoit son retour avec la dernière impatience : aussi-tôt qu'on lui eut dit qu'elle venoit d'arriver, il l'envoya prier de monter dans sa chambre ; mais quelque violence qu'elle se fit, il connut bien à son visage qu'elle avoit une profonde tristesse. Ne me flattez point, lui dit-il avec beaucoup d'émotion & d'inquiétude : ma sœur, il est arrivé quelque accident à Julie ; je vous vois disposée à me le céler ; cette feinte me fera autant de mal que si vous me découvriez sincèrement la vérité. Je n'ai point dessein, lui dit-elle, de vous rien cacher : Julie est tombée malade ; la foiblesse qui lui restoit & tout ce qui s'est passé dans cette maison-ci, lui a causé une fièvre assez violente : à cela près, elle me paroît dans une situation plus tranquille que je ne l'espérois.

En disant ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux, quelque effort qu'elle fit pour s'empêcher de pleurer. Ah Lucile ! s'écria Hypolite, je suis encore plus malheureux que vous ne me le dites ; il faut qu'il soit arrivé quelque accident à Julie, vous pleurez, à peine avez-vous la force de me parler. Ma sœur, continua-t-il, voyant qu'elle gardoit un profond silence, voulez-vous me faire mourir : je suis dans une peine incompréhensible : que m'est-il donc arrivé ? car enfin, mes intérêts ne peuvent être séparés de ceux de ma maîtresse ; ses maux sont les miens, & je prévois des choses si cruelles, que vous ne pouvez guère augmenter ma douleur. Lucile continua de lui dire ce qu'elle lui avoit déjà dit. Vous savez la tendresse que j'ai pour Julie, ajouta-t-elle, & vous vous étonnez de me voir sensible à sa maladie. Vous auriez bien plus de sujet d'être surpris, si je n'en étois pas touchée. Mon cœur a des pressentimens trop vifs, reprit Hypolite, en poussant un profond soupir : ma sœur, l'on a de la peine à tromper un véritable amant : je suis résolu de me lever ; j'irai moi-même à Berkshire ; je m'exposerai à tout ; vos mystères seront éclaircis aux dépens de ma vie s'il le faut. En disant ces paroles, il appella son Gentilhomme pour l'aider à se lever. Il y avoit fort peu de temps qu'il étoit revenu de Londres : Hypolite l'avoit envoyé au Comte de Suffex pour lui apprendre tout ce qui s'étoit passé chez le Milord de Neuilly : il le prioit par sa lettre, de s'informer soigneusement si le Comte de Douglas n'en avoit pas été averti, & de le lui faire savoir promptement, afin qu'il pût prendre

des mesures là-dessus. Comme Lucile vit que son frère ne songeoit plus qu'à se lever malgré ses blessures, elle s'approcha de Léandre : O Dieu ! Monsieur, qu'allons-nous faire, lui dit-elle fort bas, l'infortunée Julie n'est plus à Berkshire ; son mari la mène en France : de quelle manière découvrir à mon frère cette triste nouvelle ? Vous voyez cependant qu'il veut l'aller chercher. Léandre resta quelque temps dans une consternation si véritable, qu'il n'auroit guère été plus touché si un pareil malheur étoit arrivé à Lucile ; il se remit le plus promptement qu'il put, & voyant qu'elle attendoit sa réponse : Hélas ! Madame, lui dit-il, je ne pense pas que nous puissions rien cacher à Hypolite ; ses alarmes sont déjà si violentes, qu'il y auroit même une espèce de cruauté de le laisser plus long-temps en cet état.

Hypolite avoit remarqué qu'ils parloient bas : il s'appuya sur le bras de son Gentilhomme, & s'approcha d'eux ; il se mit dans un fauteuil proche du lit de Léandre, & le regardant avec des yeux où son désespoir paroissoit vivement : Lucile, lui dit-il, vient de vous informer de ce qui se passe. Je suis le seul que cette affaire regarde, & le seul à qui elle en fait un secret. Mon frère, lui dit-elle, puisque vous avez vu sur mon visage la juste douleur dont je suis pénétrée, je veux bien vous en apprendre le sujet. Le Comte de Bedford, jaloux & irrité de tout ce qui est arrivé dans votre déguisement, a fait partir Julie depuis quelques jours, & il l'a conduite en France, sans que nous sachions en quel endroit il la va mettre, & avoit même commandé, à ceux de ses gens qui le savent,

d'en garder le secret ; mais le maître-d'hôtel que je lui ai donné , me l'a révélé. Voilà ce qui m'afflige , & ce que je souhaitois de vous cacher au moins pour quelques jours. Hypolite joignant ses bras , laissa aller sa tête sur sa poitrine , sans prononcer une seule parole. Mon cher ami , lui dit Léandre , c'est un mal qui n'est pas sans remède : l'on saura où ce traître l'a menée , on ira l'en tirer ; vous aurez le plaisir d'être son libérateur ; le Comte de Warwick viendra vous seconder : il n'est point permis sur une vision qui passe dans la tête d'un homme , de traiter de cette manière une personne de qualité. Ah ! que vous me flattez , s'écria douloureusement Hypolite : mais que ce que je considère est opposé à tout ce que vous me dites ; c'est moi qui suis la cause des malheurs de Julie ; ce sont mes impatiens desirs de la revoir , qui l'ont plongée dans l'abîme où elle est. Vous me remettez au temps pour soulager ses maux & les miens , que c'est-là une foible consolation ! Que vais-je devenir ? grand Dieu ! que vais-je devenir ? Comme il s'affligeoit avec si peu de mesures & de raison qu'il désoloit Lucile & Léandre , on leur vint dire , que le Comte de Suffex arrivoit , cela les surprit tous. Il entra aussi-tôt dans sa chambre , & il ne fut pas médiocrement étonné de voir sur leur visage une si vive douleur. Hypolite l'embrassa sans pouvoir se lever , & le fit asseoir auprès de lui : Venez-vous , lui dit-il , partager mon affliction , mon cher ami ? En pouvez-vous imaginer une plus sensible ? Je ne fais point , lui dit-il , que vous en ayez de nouveaux sujets ; mais j'ai cru que je devois vous avertir moi-

même , que le Milord de Douglas fait que vous êtes ici ; il part demain pour vous y venir chercher ; il est dans la dernière fureur contre vous ; voyez ce qu'il faut faire dans une occasion pareille. Pour moi , je serois d'avis que sans perdre un moment , vous diffiez à Monsieur de Neuilly , qu'il m'a prié de vous venir chercher ; je vous menerai dans une maison de campagne , où vous serez en état de prendre les mesures que vous jugerez à propos. Hypolite , au-lieu de répondre à ce que son ami lui disoit , s'écria , comme un homme transporté : Je ne la verrai donc plus ! ce tyran me l'enlève , je suis accablé de ce funeste coup. Ces paroles surprirent le Comte de Suffex : il regarda Lucile , pour lui marquer la curiosité qu'il avoit d'être informé de cette affaire , & elle la lui expliqua. Voici de nouvelles peines , dit-il en embrassant Hypolite , mais enfin il faut que votre courage les surmonte , croyez-moi , partons sans différer ; il seroit fâcheux de se trouver devant le Milord de Douglas. Lorsque nous serons dans un lieu plus éloigné , moins suspect que celui-ci , nous ne penserons plus qu'à secourir Julie.

Ils s'arrêtèrent tous à son sentiment : Je vais vous quitter , aimable Lucile , dit le Signor Léandre à sa maîtresse , assez bas pour n'être entendu que d'elle ; l'amitié triomphe aujourd'hui de l'amour , mais tenez-moi compte du sacrifice que je lui fais ; c'est en faveur d'un frère , que vous m'avez dit vous être plus cher que votre vie : j'attache ma fortune à la sienne , je le suis , je m'éloigne de vous , Madame , & je vous adore. Laissez-moi connoître , que vous n'êtes point insensible aux sentimens que j'ai

pour vous, & à ceux que j'ai pour lui ; ce sera un motif de consolation pour moi. Je vous dois trop, lui dit Lucile en rougissant, & je suis trop reconnoissante, pour regarder avec indifférence l'amitié que vous avez pour mon frère ; ne me pressez point de vous expliquer plus particulièrement ce que je sens en votre faveur, mais soyez persuadé que je rends justice à votre mérite, & que je vous vois partir avec peine. L'amoureux Léandre parut ravi d'avoir pu s'attirer un adieu si obligeant.

Ses blessures ne l'avoient pas rendu moins foible qu'Hypolite, & Monsieur & Madame de Neuilly n'omirent rien pour les empêcher de partir : ils ne savoient point que le Milord de Douglas devoit venir le lendemain, & que l'on avoit des raisons pour l'éviter ; toutes leurs prières furent inutiles : Hypolite & Léandre leur firent de très-grands remerciemens pour toutes les bontés qu'ils avoient eues pour eux. Lucile ne se sépara pas de son cher frère sans répandre bien des larmes ; il lui promit de lui donner de ses nouvelles, & Léandre lui demanda la permission de lui écrire toutes les résolutions que l'on prendroit ; elle fut bien aise d'avoir un prétexte plausible, pour lui accorder une chose qu'elle souhaitoit elle-même fortement.

Le Comte de Suffex monta à cheval, & donna son carrosse aux deux blessés ; l'on y mit un matelas avec des carreaux ; ils y furent couchés assez commodément ; mais dans l'état où Hypolite se trouvoit, il ne songeoit guère à ce qui pouvoit contribuer ou nuire à sa santé. Le Signor Léandre étoit si amoureux,

que l'absence de Lucile lui faisoit sentir toute la douleur dont un homme est capable dans une telle occasion. Ils parlèrent peu, & le peu qu'ils dirent, ne fut que pour se plaindre. Le Comte de Suffex les mena dans un château magnifique à quarante milles de la belle maison du Milord de Neuilly : c'étoit chez la jeune Marquise de Northampton, aimable veuve, qui étoit accablée du malheur qui étoit arrivé à son mari, qui, pour rebellion, fut exécuté avec le Duc de Northumberland, & Jean Dudley, que le Roi avoit fait Comte de Warwick ; elle s'étoit retirée à la campagne, où elle donnoit à sa douleur & à ses réflexions les beaux jours de sa vie. La Reine Marie ne l'avoit point rappelée à la Cour : le Comte de Suffex travailloit à son retour, & c'étoit une affaire qui l'occupoit même beaucoup. En effet, toute son indifférence n'avoit pu tenir contre les charmes de cette belle personne : il l'avoit vue souvent depuis la chute de sa maison ; sa douceur, sa vertu, sa générosité, toutes ces choses avoient fait de si fortes impressions dans l'ame du Comte, que ce qu'il prenoit d'abord pour des sentimens de pitié, étoient de tendres mouvemens d'amour.

C'est en ce lieu qu'elle reçut Hypolite & Léandre avec toute la civilité possible : sa situation particulière la mettoit plus en état qu'un autre, de plaindre & de soulager des personnes affligées ; de sorte qu'elle s'intéressa avec beaucoup de bonté à la douleur d'Hypolite. Le Comte de Suffex connoissoit trop sa discrétion, pour lui vouloir faire un secret d'une passion aussi innocente que l'étoit celle de son ami, &

elle le pria de l'assurer qu'il pouvoit compter qu'elle se feroit un sensible plaisir de le servir ; qu'elle lui offroit sa bourse , & qu'il pouvoit demeurer dans sa maison tout le temps qu'il voudroit. Quoiqu'Hypolite fût presque insensible à tout , il ressentit sa générosité avec beaucoup de reconnoissance , & malgré sa profonde tristesse , il la remercia comme il le devoit.

Cependant le Milord de Douglas arriva chez le Milord de Neuilly : l'on ne peut être plus en colère qu'il le fut , lorsqu'il apprit que son fils venoit d'en partir. Il essaya de découvrir en quel lieu il s'étoit retiré , mais le Comte de Suffex y avoit pourvu ; il avoit pris exprès des chemins détournés : il avoit marché toute la nuit , & depuis qu'il fut chez la Marquise de Northampton , il redoubla ses précautions. L'aimable Lucile essuya toute la méchante humeur de son père ; il l'accabla de reproches ; il l'accusa d'être de concert avec Hypolite pour faire tout ce qui pouvoit le chagriner ; il la ramena à Londres : la triste aventure de Julie ne le toucha point ; il étoit devenu insensible pour elle , ses intérêts particuliers avoient étouffé les sentimens de tendresse qu'il devoit à cette belle personne.

Hypolite avoit pris des mesures avec ses deux amis , qui paroissoient les seules que l'on pouvoit prendre dans l'état où les choses étoient. Ils comprirent assez les uns & les autres , que le Comte de Bedford étant parti plusieurs jours devant lui , il étoit impossible de le joindre , puisque l'on ignoroit même la route qu'il avoit tenue pour passer en France ; il étoit inutile de vouloir le suivre , & de se flatter de le trou-

ver ; mais ils jugèrent à propos de se séparer, d'aller aux ports de mer, où d'ordinaire l'on s'embarque pour repasser en Angleterre : ils résolurent que le premier des trois qui le rencontreroit, lui feroit mettre l'épée à la main, & vengeroit Julie des outrages qu'elle en avoit reçus. Lorsque les forces d'Hypolite & celles de Léandre furent assez bien rétablies pour leur permettre de partir, ils écrivirent à Lucile, & prièrent la Marquise de Northampton, de vouloir se charger de leurs lettres ; ensuite ils la remercièrent de toutes ses bontés, & se dirent un tendre adieu les uns aux autres. Que ne vous dois-je pas, mes chers amis ? leur disoit Hypolite en les embrassant ; vous épousez ma querelle, vous vous exposez pour me venger, & bien loin de m'y opposer, comme il semble que je devrois le faire, je vous conjure de ne rien omettre pour trouver mon ennemi. Ils l'assurèrent qu'il pouvoit s'en reposer sur eux, & qu'ils lui témoigneroient au péril de leur vie, qu'ils l'aimoient uniquement ; ils demeurèrent d'accord, qu'après avoir attendu un mois dans le lieu où ils alloient, ils reviendroient à Londres chez le Comte de Suffex. Celui-ci passa à Dieppe ; Hypolite prit la route de Calais ; le Signor Léandre fut avec lui jusqu'à Douvres : il le vit embarquer, & il s'embarqua lui-même, pour aller aux îles de Jersey & de Garnesey, parce que l'on prend quelquefois ce chemin.

Leur navigation fut heureuse ; mais il les faut laisser pour quelque temps, afin de suivre Hypolite à Calais ; il alla justement loger dans la maison où Julie avoit logé en passant. La première chose dont il s'informa, ce fut si ou

l'avoit vue : il la dépeignit , ainsi que son époux : l'hôtesse lui dit qu'elle y avoit couché une nuit. A cette nouvelle , il lui fit toutes les questions dont un homme fort amoureux est capable ; si elle étoit triste , si elle avoit mangé , ce qu'elle disoit ? Enfin il n'omit rien pour satisfaire sa curiosité : il pria qu'on lui donnât la chambre qu'elle avoit occupée , & il y entra avec autant d'émotion que si elle y avoit été. Comme il se promenoit à grands pas dans cette chambre , rêvant profondément à Julie , il jeta les yeux sur les vitres où elle avoit écrit avec la pointe d'un diamant. O Dieu ! que cette vue le surprit , & lui fut d'une grande consolation ! il en baïsa les caractères ; il défit ce morceau de verre , qui lui devint plus précieux que ne lui auroient été les plus belles pierreries de l'Orient ; ce témoignage du souvenir de sa maîtresse , donna de nouvelles forces à sa passion , le pénétra de reconnoissance , & lui devint plus cher que sa propre vie ; il prit aussitôt les mesures possibles , pour ne pas manquer le Comte de Bedford à son retour , au cas qu'il dût passer à Calais.

Il y avoit déjà trois semaines qu'il l'attendoit avec une extrême impatience , ne souhaitant rien si ardemment que de se voir en état de le punir & de venger Julie , lorsqu'il le trouva sur le soir qui s'avançoit vers le port , & qui étoit prêt d'entrer dans une chaloupe pour aller joindre le paquebot. Hypolite , à cette vue , se sentit transporté de colère , & l'arrêtant par le bras : Avant que vous passiez en Angleterre , lui dit-il fièrement , j'ai à vous entretenir. Le Comte irrité de l'air dont il lui parloit , & encore

plus irrité des autres sujets de chagrin qu'il prétendoit avoir contre lui, ne refusa point de le suivre ; ils ne se disoient rien , mais de temps en temps ils se regardoient avec des yeux tout étincelans de courroux. Lorsqu'ils se virent seuls en liberté , ils ne perdirent pas un moment à mettre l'épée à la main ; & chacun animé , l'un de son amour & de sa fureur , & l'autre de sa jalousie & de son ressentiment , ils commencèrent un combat qui ne pouvoit être terminé que par la fin de la vie de l'un ou de l'autre. En effet, ils se ménageoient si peu , qu'ils s'étoient déjà fait plusieurs grandes blessures , lorsqu'Hypolite ne pouvant souffrir tant de résistance dans un homme pour lequel il avoit une haine si violente, redoubla ses efforts , le terrassa , & lui faisoit demander quartier , qu'il alloit lui accorder généreusement , à condition de rendre la liberté à Julie , quand le valet-de-chambre du Comte de Bedford , qui avoit suivi son maître de loin & qui s'étoit caché derrière une barque renversée sur le rivage , voyant dans quelle extrémité son maître étoit réduit , accourut & donna par derrière un coup d'épée à Hypolite , qui le fit tomber comme un homme mort : il ne douta point aussi qu'il ne le fût ; & sans s'arrêter à redoubler , il releva promptement son maître , & l'aidant à marcher , ils gagnèrent la cabane d'un pêcheur , où il le jeta sur un matelas. L'on fit venir un chirurgien qui le pansa : comme il ne vouloit pas rester à Calais , il se fit porter dans la chaloupe jusqu'au vaisseau qui alloit à Douvres : il obligea ce chirurgien de passer avec lui , de crainte que ses blessures n'empirassent par l'agitation de la mer.





Cependant le trop infortuné Hypolite étoit fans aucun secours noyé dans son sang ; & si loin , que la nuit étant déjà assez avancée , il n'y avoit pas d'apparence qu'il pût être secouru dans ce lieu-là : mais son Gentilhomme qui l'aimoit avec le dernier attachement , appréhendant toujours qu'il ne lui arrivât quelque accident , & ne le voyant point revenir , prit du monde pour le chercher avec des flambeaux ; chacun se sépara & s'informa d'Hypolite. Comme il y avoit déjà trois semaines qu'il étoit à Calais , il commençoit d'y être connu : l'on enseigna à quelques-uns le chemin qu'on lui avoit vu prendre , avec un homme qui paroissoit être de qualité : à peine furent-ils avancés vers la petite maison du pêcheur , qu'ils remarquèrent du sang ; c'étoit celui que le Comte avoit perdu en y venant ; ils en suivirent la trace , & arrivèrent enfin jusqu'au lieu où Hypolite étoit étendu sans aucun sentiment. Ils coupèrent des branches d'alisiers , qu'ils entrelacèrent , & dont ils firent une espèce de brancard , afin de l'emporter plus aisément chez lui. Hypolite étoit si dangereusement blessé , que son Gentilhomme l'écrivit au Milord de Douglas , comme une chose qu'il falloit qu'il fût nécessairement : ces nouvelles le touchèrent beaucoup ; c'étoit son fils unique , & un fils d'un mérite si distingué , qu'il intéressoit les plus indifférens : il est donc aisé de juger de quelle manière cette nouvelle fut reçue dans la famille.

Le Milord de Douglas , la Comtesse sa femme & Lucile , partirent aussi-tôt pour le venir chercher ; ils le trouvèrent à l'extrémité : ce père & cette mère , mortellement affligés , commen-

cèrent à se reprocher, mais trop tard, tout ce qu'ils avoient faits pour détruire une passion aussi juste & aussi innocente qu'étoit celle d'Hypolite : malgré tous les maux qu'ils lui avoient faits, il ressentit leur douleur, & les conjura de la modérer, s'ils ne vouloient pas achever de l'accabler. Le Comte de Suffex & le Signor Léandre revinrent à Londres presque dans le même temps : ils apprirent le combat de leur ami, & les suites facheuses qu'il avoit eues, ils résolurent aussi-tôt de l'aller trouver, & ils partirent ensemble ; Hypolite les vit avec toute la joie dont il pouvoit être capable dans l'état où il étoit, & le virent avec la dernière affliction si proche de la fin de sa vie. L'extrémité de son mal ne l'empêcha point de présenter Léandre au Milord de Douglas & à la Comtesse sa mère ; il les conjura de le regarder comme leur fils, & il les pria, que si Dieu vouloit l'ôter de ce monde, il remplît sa place auprès d'eux : ces paroles étoient si touchantes, qu'elles tirèrent des larmes de tous ceux qui les entendirent ; enfin au bout de deux mois il commença d'être un peu mieux.

Cependant le Signor Léandre qui étoit éperdument amoureux de Lucile, avoit engagé le Comte de Suffex de parler au Milord de Douglas en sa faveur, & de lui demander si son alliance lui seroit agréable, afin qu'il ne perdît point de temps pour écrire au Sénateur Alberti. L'ancienne amitié qui étoit entre le Milord & ce Sénateur, & le mérite personnel de Léandre, joint à des biens considérables, firent leur effet sur le Comte de Douglas : il considéra qu'il ne pouvoit pas trouver un meilleur parti pour sa

filles ; ainsi il reçut avec beaucoup de satisfaction la proposition qu'on lui fit. Léandre , transporté de joie , écrivit à son père , & pria un de ses intimes amis de ménager son esprit ; il lui demandoit pardon de la feinte qu'il avoit faite d'aller à Rome ; il lui en disoit toutes les raisons qu'il croyoit capables de l'excuser ; & ensuite il lui parloit des bonnes qualités de Lucile , des dispositions avantageuses que le Milord de Douglas avoit pour lui , & il le supplioit de ne lui pas refuser son consentement , pour la chose du monde qu'il desiroit avec le plus de passion , & qui pouvoit faire tout le bonheur de sa vie. Le Sénateur Alberti demeura fort surpris que Léandre fût passé en Angleterre au-lieu d'aller à Rome , car jusqu'alors il avoit pris des mesures si justes , que son père l'avoit toujours cru à Rome : mais il ne voulut pas que son chagrin prévalût sur les desirs & sur l'établissement de son fils ; il connoissoit la maison & la personne de Milord de Douglas , il avoit vu Hypolite ; il l'aimoit ; & jugeant de la sœur par le frère , Lucile ne pouvoit être qu'une fille parfaite : ainsi il donna volontiers les mains au mariage qu'on lui proposoit , & il envoya tous les ordres nécessaires , pour que l'on fournit à Léandre de quoi faire une dépense proportionnée à sa qualité & à son bien.

Hypolite étoit déjà mieux , lorsque ces bonnes nouvelles arrivèrent à son ami & à sa sœur ; il fut aussi sensible à leur satisfaction , qu'il l'auroit été à la sienne propre ; & cela contribua même à le tirer absolument de danger : mais les médecins & les chirurgiens dirent qu'il étoit de toute nécessité qu'il allât à

Bourbon prendre les eaux & la douche ; il ne le vouloit point : il n'étoit occupé que de sa vengeance ; & il ne pouvoit pas encore se soutenir , qu'il méditoit déjà de retourner en Angleterre chercher le Comte de Bedford , & périr de sa main , ou le faire périr de la sienne : mais les larmes de la Comtesse de Douglas , les instances & les ordres du Milord , les prières de Lucile , jointes à celle de ses deux amis , le mirent en état de ne pouvoir plus résister à ce qu'ils vouloient. Hélas ! leur disoit-il lorsqu'il étoit en particulier avec eux , qu'exigez-vous de ma complaisance ? Vous voulez que je cherche des remèdes , & vous ne pensez pas que je porte dans mon cœur un poison lent qui en empêchera tous les bons effets , & qui me tuera bientôt ! ne vaudroit-il pas mieux que j'employasse le peu de temps que j'ai à vivre , à punir le tyran de Julie ? Ces raisons-là n'étoient pas d'usage auprès de ses amis , ils en avoient de bien plus fortes pour les combattre. Lorsqu'il fut en état de se lever , le mariage de Lucile & de Léandre se fit , avec une égale satisfaction de la part de ces deux jeunes & tendres amans.

Quatre mois entiers s'étoient déjà écoulés depuis le combat du Comte de Bedford & d'Hypolite ; ses plaies s'étoient fermées , & il pouvoit souffrir le carrosse ; l'on travailla à l'équipage de Lucile. La Comtesse sa mère voulut la conduire jusqu'à Florence : le Milord de Douglas & le Comte de Suffex retournèrent à Londres , après avoir fait , chacun selon leur caractère , tout ce qui pouvoit marquer une parfaite tendresse à leur ami : le Comte promit à Hypolite

de lui écrire à Bourbon , & de l'informer de tout ce qui regardoit ses intérêts : Faites-moi savoir des nouvelles , lui dit-il , de la belle Marquise de Northampton ; les sentimens que vous avez pour elle , & les obligations particulières que je lui ai , ne me permettent pas d'être indifférent pour ce qui la regarde ; & si quelque chose pouvoit adoucir l'amertume de ma vie , ce seroit de vous voir heureux avec elle. Ils se donnèrent ensuite des témoignages d'une affection qui n'avoit guère d'exemple : le Signor Léandre s'étoit aussi lié d'une étroite amitié avec le Comte de Suffex. Vous nous enlevez ce que nous avons de plus aimable , lui dit obligeamment le Comte ; mais quel moyen de regretter un bien qui tombe entre vos mains ? Vous êtes si digne de le posséder , que l'on ne peut , avec justice , envier votre bonheur. Léandre lui répondit dans les termes de la plus vive reconnoissance , & ils se quittèrent remplis d'estime l'un pour l'autre.

Hypolite partit avec sa famille pour aller tous ensemble jusqu'à Moulins ; ils passèrent de cette ville à celle de Lyon , ils continuèrent leur route vers Florence , & il resta à Bourbon , qui n'est qu'à quatre lieues de Moulins. Toute la joie des deux nouveaux mariés n'en put exciter dans le cœur d'Hypolite : il étoit toujours dans une profonde mélancolie ; ils lui en faisoient quelquefois des reproches , mais il leur répondoit d'un air triste : Contentez-vous que je voie vos plaisirs sans peine ; car dans la situation où je suis , c'est la plus véritable marque d'amitié que je vous puisse donner. Hélas ! croyez-vous que la félicité dont vous jouissez , ne rappelle

point à mon esprit les malheurs qui m'accablent ? Vous n'avez pas été troublé un moment dans votre passion , l'hymen a couronné votre amour ; vous n'avez point eu le temps de craindre , d'espérer , d'avoir des soupçons , des rivaux , des traverses & des peines ; mais pour moi , que n'ai-je point souffert ? & quand pourrai-je me flatter de voir la fin de mes souffrances ? Ces réflexions le jetoient dans un abattement , dont on ne pouvoit plus le retirer. Ils firent ainsi le voyage , & se séparèrent à Monlins. Que cette séparation fut tendre & douloureuse ! Lucile n'osoit se promettre de revoir de long-temps son cher frère , & Léandre n'aimoit pas Lucile plus tendrement qu'Hypolite : cet amant infortuné ressentoit vivement toutes les obligations qu'il leur avoit ; son amour pour Juste ne déroboit rien à sa reconnoissance & à son naturel. Il les pria de ne rien négliger pour savoir des nouvelles du Comte de Warwick , pour lui en mander ; il n'en avoit point reçu depuis son départ de Marseille , & il les chargea de lui envoyer sûrement une lettre à Venise , pour l'informer des malheurs de sa fille : il les lui avoit déjà fait écrire par le Signor Léandre , pendant son séjour à Calais ; & son silence le mettoit dans une peine extrême.

Hypolite se rendit à Bourbon : c'est un lieu mal situé , les maisons n'y sont point belles , les puits , dont l'eau est toujours bouillante , sont la seule chose que l'on y recherche pour en prendre dans chaque maison : l'on y trouve fort bonne compagnie , mais c'étoit un secours bien inutile pour lui : il étoit moins inquiet quand il étoit seul (parce qu'il avoit une entière liberté

de s'affliger) que lorsqu'il se trouvoit avec des personnes dont la présence le contraignoit. Ainsi il étoit à Bourbon, sans y lier aucune société; & comme il faut se promener, il choisissoit toujours les endroits où il y avoit le moins de monde, & s'y promenoit d'un air si triste, qu'encore que dans ce lieu-là la coutume soit de s'aborder avec une entière liberté, & que l'on cherche la joie dans les nouvelles connoissances, il est cependant vrai que l'on n'osoit interrompre la mélancolie dont il paroissoit occupé. Il sortit un matin, & prenant le premier sentier qui lui sembla le moins battu, il se rendit insensiblement dans un bocage, qui offroit à la vue mille beautés champêtres. Il s'arrêta sur le penchant d'une colline, que les branches de plusieurs arbres garantissoient des ardeurs du soleil; il rêva profondément dans cette solitude, & ensuite il écrivit ces vers avec la pointe d'un poinçon sur l'écorce de l'arbre contre lequel il étoit appuyé.

Que ces prés, ces ruisseaux, ces bois & cette plaine,
Ces aimables vallons, ces côteaux différens
Auroient de quoi charmer les maux que je ressens,
Si je pouvois les voir, sans penser à Climène;
Mais hélas! les plaisirs que l'on goûte en ces lieux,
Étant éloignés de ses yeux,
Ne font que redoubler ma peine.

Il s'abandonna d'une telle manière à cette dernière pensée, qu'il fut assez long-temps sans remarquer un papier qui étoit proche de lui: enfin il l'aperçut; d'abord il ne daigna pas le prendre, croyant que c'étoit une lettre, & n'ayant aucune curiosité pour la voir; mais comme il faisoit assez de vent en cet endroit, &

qu'il agitoit ce papier , un sentiment de bonté pour ceux à qui pouvoit appartenir cette lettre , l'obligea de la prendre pour empêcher qu'elle ne tombât en d'autres mains : il sentit qu'il y avoit quelque chose enveloppé dedans ; il y regarda : il vit une boîte de chagrin , & il l'ouvrit. Mais, ô Dieu ! quelle fut sa surprise & sa joie d'y trouver le portrait de Julie , de sa chère Julie , car il crut d'abord que c'étoit le sien ; mais l'ayant examiné avec plus d'attention , il connut que c'étoit celui de feu Madame de Warwick , qu'il avoit vu plusieurs fois à sa maîtresse : il avoit les yeux attachés sur ce portrait qui lui rappelloit tant de tristes & de si tendres souvenirs ; il faisoit de profondes réflexions sur le hazard qui le lui avoit fait trouver. Il est à Julie , disoit-il , il n'y a point d'apparence qu'elle s'en soit dé faite en faveur de personne ; ne le lui auroit-on point volé ? je lui ai vu dans une boîte de diamans , le voilà dans une de chagrin ; mais s'il est volé , est-ce en Angleterre ou en France que ce larcin lui a été fait ? tout au moins il est probable que le voleur est dans ce pays-ci. Comme il rêvoit à toutes ces différentes choses , il aperçut un homme d'une médiocre apparence , qui s'avançoit vers lui , & qui lui voyant tenir ce portrait , fit un cri de joie : Je vous avoue , Monsieur , lui dit-il en l'abordant avec respect , que j'étois au désespoir : je ne savois plus ce que j'avois fait du portrait que vous venez de trouver , je vous supplie de vouloir me le rendre ! Faites-moi le plaisir auparavant , lui dit Hypolite , de m'apprendre de qui vous le tenez. Monsieur , lui répondit-il , je suis peintre , je viens tous les ans

à Bourbon pour vendre des ouvrages , dont il m'est plus aisé de me défaire parmi le grand nombre de personnes qui s'y rendent , que je ne fais ailleurs. Je vais souvent à une Abbaye qui n'est qu'à deux lieues d'ici , on la nomme saint Menoux. Madame l'Abbesse a un cabinet , où elle veut faire mettre des tableaux dans des cadres qui sont déjà posés : elle me fit entrer pour les voir & pour m'expliquer ses intentions ; elle me demanda si je voulois m'arrêter quelque temps , qu'elle me feroit travailler : il vint dans ce cabinet une Dame dont l'accent me parut étranger ; elle étoit admirablement belle , bien qu'elle fût si pâle , que je jugeai qu'elle sortoit d'une grande maladie ; elle me demanda si je pourrois raccommoder la draperie d'un petit portrait sur lequel elle avoit laissé tomber de l'eau. Aussi-tôt elle le fit apporter , elle le tira d'une boîte couverte de diamans pour me le donner , je le mis dans celle-ci que j'avois sur moi , & je lui promis d'y travailler au plutôt. C'est ce que j'ai fait , & je dois le lui reporter aujourd'hui : mais comme j'ai vendu des ouvrages à une personne de qualité , que je suis venu chercher à la promenade , j'ai apparemment tiré cette boîte avec autre chose , & je l'ai laissée tomber.

Hypolite n'avoit pas eu la force de l'interrompre pendant tout son discours , il étoit si ravi & si surpris qu'il ne pouvoit croire qu'avec peine que ce qu'il entendoit fût véritable. Enfin poussant un profond soupir : Si vous voulez m'être fidèle , lui dit-il , & me servir comme je le souhaite , vous trouverez que votre voyage ne vous aura pas été inutile. Je suis reconnois-

sant , & en état de vous faire du bien ; mais encore un coup , je demande un secret inviolable. Le peintre croyant qu'il s'agissoit de faire le portrait de quelque Dame , dont il étoit peut-être devenu amoureux à Bourbon , lui répondit : Que tous les jours l'on mettoit sa fidélité à l'épreuve , & que personne encore ne s'en étoit mal trouvé ; qu'il avoit l'imagination si vive , que pourvu qu'il vît une personne une fois , il la tiroit trait pour trait ; & même , que s'il étoit impossible de la voir , il n'avoit qu'à lui dire comment elle étoit faite , & qu'il la peindroit fort ressemblante. Hypolite ne put s'empêcher de sourire de l'opinion qu'il avoit de sa capacité : Il n'est pas question , lui dit-il , de faire un portrait , mais il faut que vous trouviez le moyen de me mener à saint Menoux , & de m'y faire entrer avec vous. Il me semble que cela ne vous sera pas difficile ; je n'y suis connu de personne , je pourrai passer pour votre élève ; je fais assez bien dessiner pour n'être point embarrassé de mon personnage ; il faudra dire que je suis Italien , car mon accent est étranger ; vous conviendrez de faire l'ouvrage que l'Abbesse veut vous donner à tel prix qu'il lui plaira ; ne vous mettez point en peine du reste , j'en ferai mon affaire. Le peintre n'avoit garde de refuser une proposition si avantageuse , il y trouvoit trop son compte , pour envisager aucun péril.

La partie ne fut pas différée plus long-temps qu'à l'après-midi : ils montèrent ensemble en carrosse , parce qu'Hypolite ne pouvoit encore aller à cheval ; il laissa ses gens à Bourbon : il dit au peintre , qu'il vouloit se nommer Hyacinthe ,

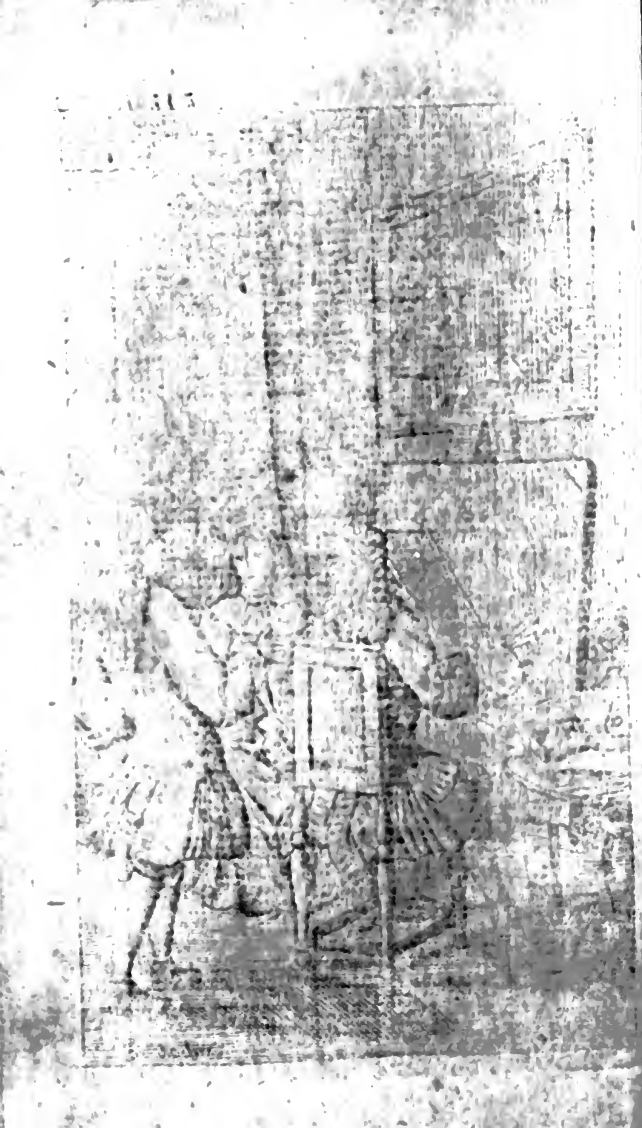
cinte , tant qu'il seroit à saint Menoux ; il changea d'habit , & celui qu'il prit n'avoit rien d'assez remarquable pour le rendre suspect. Il ne perdit guère de temps sur le chemin , il faisoit aller le carrosse d'une vitesse surprenante ; mais aussi l'amour qui le conduisoit , est un guide qui fait faire une grande diligence. Il fut saisi en arrivant d'une si violente émotion , & d'un tremblement si extraordinaire , qu'il ne pouvoit se soutenir ; & il eut bien de la peine à monter jusqu'au parloir , où l'Abbesse vint parler au peintre. Elle lui demanda qui étoit Hypolite : il n'en faut pas être surpris ; car quelque simplicité qu'il affectât dans ses habits & dans ses manières , il avoit toujours si bonne mine , ses traits étoient si réguliers , sa physionomie si heureuse , sa tête si belle , son air si noble , que l'on étoit d'abord frappé de je ne sais quel étonnement , qui partoît d'un effet d'admiration. Le peintre se contenta de répondre , que c'étoit un Italien , qui avoit beaucoup d'inclination pour la peinture , & qu'il lui apprenoit à travailler depuis quelque temps : l'Abbesse lui dit qu'elle vouloit se faire peindre , qu'ils entre-roient le lendemain , & qu'elle avoit assez d'ouvrage pour les occuper pendant un an.

Il ne falloit pas une nouvelle moins agréable , pour consoler Hypolite de ce qu'on lui différoit le plaisir de voir Julie : il se leva avant le jour , & fit lever le peintre. Cette impatience ne le surprit pas : il avoit bien connu qu'Hypolite avoit eu de pressantes raisons pour venir à saint Menoux ; enfin l'Abbesse étant éveillée , elle les envoya chercher , & ils entrèrent dans le couvent. Hypolite regardoit de tous les côtés ,

s'il ne verroit point paroître Julie ; il mouroit d'impatience de l'aller chercher, son cœur & son esprit étoient dans une agitation difficile à exprimer, mais il n'osoit le témoigner, de peur d'être remarqué & de se rendre suspect ; il craignoit même que sa maîtresse, le voyant tout d'un coup devant le monde, ne put si bien cacher sa joie & sa surprise, que cela seul ne servit à le découvrir. Lorsqu'ils furent dans le cabinet de l'Abbesse, elle se plaça dans l'attitude où elle vouloit être tirée ; & Hypolite, pour n'être pas tout-à-fait inutile, sur le prétexte qu'ils avoient de l'ouvrage pour longtemps, se mit à broyer & à mélanger des couleurs ; il est vrai qu'il le faisoit assez mal, parce qu'il ne savoit pas le juste mélange : mais il lui suffisoit aussi de paroître occupé. Hélas ! qu'il l'étoit en effet, & que les heures lui sembloient longues en attendant sa chère Julie.

Comme la peinture a en soi quelque chose de sérieux, l'Abbesse commença de s'ennuyer : elle craignit que cela ne fit tort à son portrait. Il me semble, dit-elle, que d'ordinaire les peintres savent des histoires & des contes, dont ils réjouissent ceux qu'ils peignent ; cependant vous ne m'avez encore rien dit qui m'ait donné quelque gaieté, & je sens bien que mon visage va changer, si vous ne me faites un récit qui me divertisse. Je suis trop occupé, Madame, lui dit Cardini (c'étoit le nom du peintre) pour pouvoir me distraire ; au reste, je n'ai pas assez d'esprit pour vous dire des choses agréables ; mais voici Hyacinthe, que je mène exprès pour entretenir les Dames : sa conversation est assez agréable. Parlez-nous donc, dit-





elle, Hyacinthe, en le regardant obligamment, puisque c'est vous que Cardini charge de cette commission. Hypolite rougit de la malice que lui faisoit le peintre; il étoit si peu en humeur de rompre le silence, qu'il ne répondit qu'avec peine & beaucoup de froideur, qu'il ne savoit rien dire; l'Abbesse redoubla ses instances d'une manière si pressante, qu'il commença de craindre de lui déplaire, s'il continuoit de la refuser opiniâtrement. Il pensa aussitôt qu'elle pouvoit l'empêcher de rentrer dans un lieu qui renfermoit l'unique objet de ses desirs; & en faisant un effort sur lui-même, il tâcha de rappeler dans sa mémoire un conte approchant de ceux des fées, & il le commença ainsi avec une grace merveilleuse.

La Russie est un pays froid, où l'on ne voit guère les beaux jours d'un climat tempéré: ses montagnes sont presque toujours couvertes de neiges, & les arbres y sont si chargés de glaçons, que lorsque le soleil darde ses rayons dessus, ils paroissent comme s'ils étoient garnis de cristal: il y a des forêts d'une grandeur prodigieuse, où des ours blancs font un ravage horrible; on leur fait incessamment la guerre, on les tue, mais ce n'est pas sans peine & sans périls, & cette chasse est la plus noble & la plus ordinaire occupation des Russiens. Ces peuples étoient gouvernés par un jeune Prince nommé Adolphe, si heureusement né, si beau, si poli & si spirituel, qu'on auroit eu de la peine à se persuader que dans un pays si rude & si sauvage, l'on eût pu trouver un Prince si accompli. Il n'étoit pas encore dans sa vingtième année, qu'il avoit déjà soutenu une grande guerre.

contre les Moscovites, où il fit paroître un courage intrépide & une conduite admirable : lorsqu'il laissoit reposer son armée, il ne se reposoit pas lui-même, & il alloit à cette dangereuse chasse des ours. Un jour qu'il y étoit avec une grande suite, il se laissa tellement emporter à sa noble ardeur, que se trouvant dans la forêt, & courant dans des routes différentes, il se perdit ; il s'aperçut qu'il étoit seul, qu'il étoit tard, qu'il ne connoissoit point le lieu où il étoit, & qu'un orage imprévu l'alloit surprendre ; cela l'obligea de pousser son cheval dans une grande route & de sonner du cors, pour avertir quelques-uns des chasseurs, mais ce fut inutilement. Tout d'un coup le peu de jour qui restoit encore devint une obscurité affreuse ; l'on ne voyoit qu'à la faveur des éclairs, le tonnerre faisoit un bruit effroyable, la pluie & l'orage redoublèrent. Le Prince se mit à l'abri sous quelques arbres, mais il fut bientôt obligé de partir de ce lieu ; des torrens d'eau tomboient de tous côtés, & les chemins en étoient inondés : il résolut enfin de sortir de la forêt & de chercher quelque endroit où il put se garantir de la suite d'une si grande tempête : il eut assez de peine à gagner la campagne, où il se trouva encore plus exposé à l'incommodité du mauvais temps : il jeta les yeux de tous côtés ; il apperçut dans un lieu très-élevé quelque lumière, il y tourna ses pas : après bien de la peine, il parvint au pied d'un mont presque inaccessible, plein de rochers, environné de précipices, & fort escarpé ; il marcha plus de deux heures, tantôt à pied & tantôt à cheval ; enfin il se trouva proche

d'une grande caverne , dont l'ouverture laissoit voir la lumière , & c'étoit celle qu'il avoit déjà apperçue ; il hésita un peu avant que d'y entrer , il pensa que c'étoit la retraite de certains brigands qui ravageoient le pays par de fréquentes courses , & qui pourroient le tuer pour le voler , sans courir aucun risque : mais comme les ames des Princes ont quelque chose de plus noble & de plus fier que celles des autres hommes , il se reprocha sa craintè , & s'avança dans cette caverne , ayant sa main sur la garde de son épée , afin d'être en état de se défendre , si on avoit la témérité de l'attaquer. Il fut saisi d'abord d'un si grand froid , qu'il en pensa mourir.

Au bruit qu'il fit en marchant , une vieille , dont les cheveux blancs & les rides marquoient assez le grand âge , sortit du fond d'un rocher : elle témoigna un étonnement extrême en l'abordant : Vous êtes le premier mortel , lui dit-elle , que j'ai vu en ces lieux : savez-vous , Seigneur , qui les habite ? Non , ma bonne femme , lui dit Adolphe , j'ignore où je suis. C'est ici , reprit-elle , la demeure d'Éole , le dieu des vents , il s'y retire avec tous ses enfans , je suis leur mère , & vous me trouvez seule , parce qu'ils sont occupés chacun de leur côté à faire du bien & du mal dans le monde : mais , continua-t-elle , vous me paroissez pénétré de l'eau qui vient de tomber , je vais vous allumer du feu , afin de vous sécher : ce qui me fait de la peine , Seigneur , c'est que vous ferez mauvaise chère , les vents font des repas fort légers , & les hommes ont besoin de quelque chose de plus solide. Le Prince la remercia du bon accueil qu'il en recevoit ; il s'approcha du

feu , qui fut allumé en un moment , car le vent d'Ouest , qui venoit d'entrer , souffla dessus : il étoit à peine arrivé , que le Nord-Est & plusieurs Aquilons se rendirent dans la caverne ; Éole ne tarda pas ; Borée , Est , Sud-Ouest & Nord le suivoient : ils étoient tous mouillés , ils avoient les joues bouffies , les cheveux mal arrangés , leurs manières n'étoient ni civiles ni polies , & lorsqu'ils voulurent parler au Prince , ils pensèrent le geler de leur haleine : l'un raconta qu'il venoit de disperser une armée navale ; l'autre , qu'il avoit fait périr plusieurs vaisseaux ; un troisième , qu'il avoit été favorable à certains navires , qu'il les avoit sauvés des Corsaires qui les vouloient prendre ; plusieurs dirent , qu'ils avoient déraciné des arbres , abattu des maisons , renversé des murailles : enfin chacun se vanta de ses exploits. La vieille les écoutoit , mais tout d'un coup elle témoigna une grande inquiétude : Est-ce , leur dit-elle , que vous n'avez point rencontré en chemin votre frère Zéphir ? Il est déjà tard , il ne revient point , j'avoue que j'en suis en peine. Comme ils lui disoient qu'ils ne l'avoient pas vu , Adolphe apperçut à l'entrée de la caverne un jeune garçon aussi beau que l'on peint l'Amour : il avoit des ailes , dont les plumes blanches , mêlées de couleur de chair , étoient si fines & si délicates , qu'elles paroissoient dans une continuelle agitation ; ses cheveux blonds formoient mille boucles qui lui tomboient négligemment sur les épaules , sa tête étoit ceinte d'une couronne de roses & de jasmins , son air étoit riant & agréable.

D'où venez-vous , petit libertin ? lui cria la

vieille d'une voix enrouée : tous vos frères sont
 déjà ici : vous êtes le seul qui prenez du bon
 temps, & qui ne vous souciez guère des in-
 quiétudes que vous me donnez. Ma mère, lui
 dit-il, j'ai eu de la peine de revenir si tard me
 rendre auprès de vous, sachant bien que vous
 le trouveriez mauvais : mais j'étois dans les
 jardins de la Princesse Félicité : elle s'y prome-
 noit avec toutes ses nymphes, l'une faisoit
 une guirlande de fleurs, l'autre couchée sur un
 gazon, découvroit un peu sa gorge pour me
 laisser plus de liberté d'approcher d'elle & de
 la baiser ; plusieurs dansoient en chantant ; la
 belle Princesse étoit dans une allée d'orangers ;
 mon haleine alloit jusqu'à sa bouche, je badi-
 nois autour d'elle, & j'agitois doucement son
 voile. Zéphir, disoit-elle, que je te trouve
 agréable, que tu me fais de plaisir, tant que tu
 seras ici je ne quitterai point la promenade. Je
 vous avoue que des douceurs prononcées par
 une si charmante personne m'enchantotent ;
 j'étois si peu le maître de moi-même que je
 n'aurois pu me résoudre de la quitter, si je
 n'eusse appréhendé de vous déplaire. Adolphe
 l'écoutoit avec tant de satisfaction, qu'il eut
 quelque peine lorsqu'il cessa de parler : Per-
 mettez, aimable Zéphir, lui dit-il, que je
 vous demande en quel pays regne la Princesse
 dont vous venez de parler ; dans l'isle de la Fé-
 licité, lui repartit Zéphir ; personne, Seigneur,
 n'y peut entrer, on ne se laisse point de la cher-
 cher : mais le sort des humains est tel, qu'on
 ne sauroit la trouver ; l'on voyage inutilement
 tout autour, l'on se flatte même quelquefois
 d'y être, parce que l'on arrive souvent à

d'autres petits ports , où l'on surgit avec un peu de calme & de tranquillité : plusieurs personnes y resteroient avec joie ; mais ces îles qui n'approchent que très-médiocrement de celle de la Félicité , sont toujours flottantes , on les perd bientôt de vue , & l'envie qui ne peut souffrir que les mortels se flattent (même de l'ombre du repos) est celle qui les chasse de ces lieux-là. J'y vois périr tous les jours des hommes d'un mérite distingué. Le Prince continua de lui faire des questions , auxquelles il répondit avec beaucoup d'exactitude & d'esprit.

Il étoit extrêmement tard , & la bonne mère commanda à tous ses enfans de se retirer dans leurs antres. Zéphyr offrit son petit lit au Prince , il étoit dans un lieu fort propre & moins froid que toutes les autres concavités de cette grotte ; il y avoit en cet endroit de l'herbe menue & fine , couverte de fleurs , Adolphe se jeta dessus , il y passa le reste de la nuit avec Zéphyr : mais il l'employa toute entière à parler de la Princesse Félicité ; Que j'aurois d'envie de la voir , lui disoit ce prince ; est-ce une chose qui soit si absolument impossible , qu'avec votre secours je n'y puisse parvenir ? Zéphyr lui dit que l'entreprise étoit bien dangereuse ; mais que s'il avoit assez de courage pour vouloir s'abandonner à sa conduite , il imaginait un moyen ; qu'il le mettroit sur ses ailes , & qu'il l'emporteroit par le vaste espace des airs : j'ai , continua-t-il , un manteau que je vous donnerai : lorsque vous le mettrez du côté verd , vous serez invisible , ainsi personne ne vous appercevra , & c'est une chose si nécessaire pour la conservation de votre vie , que si les gardiens

de l'isle , qui sont des monstres terribles , vous voyoient , quelque brave que vous puissiez être , vous succomberiez , & il vous arriveroit les derniers malheurs. Adolphe avoit un desir si pressant de mettre fin à cette grande aventure , qu'encore que le parti que Zéphyr lui proposoit fût très-périlleux , il l'accepta de tout son cœur.

A peine l'Aurore commençoit-elle de paroître dans son char de nacre de perles , que l'impatient Prince réveilla Zéphyr qui s'étoit un peu assoupi. Je ne vous laisse guère de repos , lui dit-il en l'embrassant : mais mon généreux hôte , il me semble qu'il est déjà temps de partir. Allons , dit-il , allons , Seigneur , bien loin de me plaindre , j'ai à vous remercier ; car il faut que je vous avoue que je suis amoureux d'une rose qui est fière & mutine , & que j'aurois un gros démêlé avec elle , si je manquois de la voir aussi-tôt qu'il est jour : elle est dans un des parterres de la Princesse Félicité. En achevant ces mots , il donna au Prince le manteau qu'il lui avoit promis ; il voulut le porter sur ses ailes , mais il ne trouva pas que cette manière fût commode. Je vais vous enlever , Seigneur , lui dit-il , comme j'enlevai Psiché par l'ordre de l'Amour , lorsque je la portai dans ce beau palais qu'il lui avoit bâti : il le prit aussi-tôt entre ses bras , & s'étant mis sur la pointe d'un rocher , il commença de se balancer d'un mouvement égal , il étendit ses ailes & prit son vol planant dans les airs. Quelque intrépide que fût le Prince , il ne put s'empêcher de sentir de la crainte , lorsqu'il se vit si élevé entre les bras d'un jeune adolescent : il pensoit , pour se rassurer , que c'étoit un dieu , & que l'Amour

même qui paroissoit le plus petit & le plus faible de tous , étoit le plus fort & le plus terrible. Ainsi s'abandonnant à son destin , il commença de se remettre & de regarder avec attention tous les lieux par lesquels il passoit : mais quel moyen de nombrer ces lieux ? que de villes , que de royaumes , que de mers , que de fleuves , que de campagnes , que de déserts , que de bois , que de terres inconnues , que de peuples différens ! toutes ces choses le jetoient dans une admiration qui lui ôtoit l'usage de la voix : Zéphyr l'informoit du nom & des mœurs de tous les habitans de la terre. Il voloit doucement ; ils se reposèrent sur les formidables monts de Caucase & d'Aros , & sur plusieurs autres qu'ils trouvèrent en leur chemin. Quand la belle rose que j'adore , dit Zéphyr , devoit me piquer avec ses épines , je ne puis vous faire traverser un si grand espace , sans vous laisser pour quelque temps le plaisir de considérer les merveilles que vous voyez. Adolphe lui témoigna sa reconnaissance pour tant de bontés , & en même temps son inquiétude que la Princesse Félicité n'entendit pas sa langue , & qu'il ne pût parler la sienne. Ne vous mettez point en peine de cela , lui dit le dieu , la Princesse est universelle , & je suis persuadé que vous parlerez bientôt un même langage.

Il vola tant , qu'enfin cette île tant désirée se découvrit : par toutes les beautés qui frappèrent d'abord les yeux du Prince , il n'eut point de peine à croire que c'étoit un lieu enchanté ; l'air y étoit parfumé , la rosée étoit d'excellente eau de Nafie & de Cordoue , la pluie sentoit la fleur d'orange , les jets-d'eau

s'élevoient jusqu'aux nues, les forêts étoient remplies d'arbres rares, & les parterres de fleurs extraordinaires; des ruisseaux plus clairs que le cristal, couloient de tous côtés avec un doux murmure, les oiseaux y faisoient des concerts plus charmans que ceux des meilleurs maîtres de musique, les fruits y venoient naturellement sans être cultivés; & l'on trouvoit dans cette île des tables couvertes & servies délicatement aussi-tôt qu'on le souhaitoit. Mais le palais n'avoit rien qui ne surpassât ce que je viens de dire; les murs en étoient de diamans, les planchers & les plafonds de pierreries qui formoient des compartimens; l'or s'y trouvoit avec plus de facilité que les pierres; les meubles étoient des plus galans & faits de la main des fées; tout y étoit si bien entendu, que l'on ne savoit auquel donner l'avantage, ou à la magnificence ou à l'assortiment. Zéphyr posa le Prince dans un agréable boulingrin: Seigneur, lui dit-il, je me suis acquitté de ma parole; c'est à vous à présent de faire le reste; ils s'embrassèrent, Adolphe le remercia comme il le devoit, & le dieu impatient d'aller trouver sa maîtresse, le laissa dans ces délicieux jardins. Il en parcourut quelques allées, il vit des grottes faites exprès pour les plaisirs, il remarqua dans l'une un Amour de marbre blanc si bien fait, qu'il devoit être le chef-d'œuvre d'un excellent ouvrier; il sortoit de son flambeau un jet d'eau au lieu de flammes, il étoit appuyé contre un rocher de rocailles, & sembloit lire ces vers qui étoient gravés sur une pierre de lapis:

Quiconque de l'amour ignore les plaisirs,
N'a jamais éprouvé de douceur véritable.

Lui seul peut remplir nos desirs ,
Et rendre la vie agréable.

Sans lui les plus grands biens n'ont qu'un charme impuissant ,
Et tout est languissant.

Adolphe entra ensuite dans un cabinet de chèvre-feuilles , dont le soleil ne pouvoit dissiper la charmante obscurité. Ce fut en ce lieu que couché sur un tapis de gazon qui entouroit une fontaine , il se laissa surprendre aux douceurs du sommeil ; ses yeux appesantis & son corps fatigué prirent quelques heures de repos.

Il étoit près de midi lorsqu'il se réveilla ; il fut chagrin d'avoir tant perdu de temps , & pour s'en consoler , il se hâta de s'avancer vers le palais. Lorsqu'il en fut assez proche , il en admira les beautés avec plus de loisir qu'il n'avoit pu faire de loin. Il sembloit que tous les arts avoient concouru avec un égal succès à la magnificence & à la perfection de cet édifice. Le manteau du Prince étoit toujours demeuré du côté verd , ainsi il voyoit tout sans être vu : il chercha long-temps par où il pourroit entrer ; mais soit que le vestibule fermât , ou que les portes du palais fussent d'un autre côté , il n'en avoit pas encore trouvé , lorsqu'il aperçut une fort belle personne qui ouvroit une fenêtre toute de cristal ; dans le même moment une petite jardinière accourut , & celle qui étoit à la fenêtre lui descendit une corbeille de filigrane d'or , attachée avec plusieurs nœuds de rubans ; elle lui commanda d'aller cueillir des fleurs pour la Princesse : la jardinière ne tarda pas à la rapporter : Adolphe dans ce moment se jeta sur les fleurs , se mit dans la corbeille , & la nymphe

le retira jusqu'à la fenêtre. Il faut croire que le manteau verd qui pouvoit le rendre invisible , pouvoit aussi le rendre fort léger ; sans cette circonstance , il seroit difficile de le faire arriver jusqu'à la fenêtre aussi heureusement qu'il y arriva. Dès qu'il y fut , il s'élança dans un grand salon , où il vit des choses bien difficiles à raconter. Les nymphes étoient là par troupes , la plus vieille paroissoit n'avoir pas dix-huit ans , les unes étoient blondes , les autres brunes , & toutes d'un teint & d'un embonpoint admirable ; elles étoient toutes blanches , fraîches , & avoient les traits réguliers & les dents belles : enfin , toutes ces nymphes , & chacune en sa manière , pouvoit passer pour une personne accomplie. Il seroit resté tout le jour dans une admiration continuelle sans pouvoir sortir de ce salon , si plusieurs voix qui s'accordoient avec une justesse merveilleuse à des instrumens très-bien touchés , n'eussent réveillé sa curiosité ; il s'avança vers une chambre d'où venoit cette agréable harmonie , & dans le moment qu'il y entra , il entendit chanter ces paroles :

Soyez tendre , soyez fidèle ,
 Persévérez jusqu'au bout ,
 Amant , vous toucherez le cœur de votre belle ,
 Le temps vient à bout de tout.
 Vous qui brûlez d'une ardeur naturelle ,
 Si du destin la rigueur trop cruelle
 Vous refuse d'heureux momens ,
 Vous devez espérer une saison plus belle ,
 On obtient tout du temps.

Lorsque le Prince étoit dans le salon , il croyoit que rien ne pouvoit égaler les charmes de celles qu'il y voyoit ; mais il se trouva

trompé d'une manière qui fait toujours du plaisir, car les musiciennes surpassoient encore leurs compagnes en beauté ; il entendoit, comme par une manière de prodige, tout ce qui se disoit, quoiqu'il ne fût pas la langue dont on se servoit dans le palais : il étoit derrière une des plus jolies nymphes, quand son voile tomba ; il ne fit point réflexion qu'il alloit sans doute l'effrayer, il releva le voile, & le lui présenta. La nymphe ne voyant personne, poussa un grand cri, & c'est peut-être la première fois que l'on avoit eu peur dans ces beaux lieux ; toutes ses compagnes s'assemblèrent autour d'elle, & lui demandèrent avec empressement ce qu'elle avoit ? Vous allez me traiter de visionnaire, leur dit-elle, mais il est constant que mon voile vient de tomber, & que quelque chose invisible l'a remis dans ma main. Chacune éclata de rire, & plusieurs entrèrent dans l'appartement de la Princesse, pour la divertir de ce conte.

Adolphe les suivit : il entra après elles à la faveur du manteau verd ; il traversa des salles, des galeries, des chambres sans nombre ; & enfin il arriva dans celle de la Souveraine. Elle étoit sur le trône, fait d'une seule escarboucle plus brillante que le soleil, mais les yeux de la Princesse Félicité étoient encore plus brillans que l'escarboucle ; sa beauté étoit si parfaite, qu'elle sembloit être fille du Ciel ; un air de jeunesse & d'esprit, une majesté propre à inspirer de l'amour & du respect, paroissent répandues sur toute sa personne : elle étoit habillée avec plus de galanterie que de magnificence, ses cheveux blonds étoient ornés de

fleurs, elle en avoit une écharpe : sa robe étoit de gaze, mêlée d'or : elle avoit autour d'elle plusieurs petits amours qui folâtroient, qui jouoient à mille jeux différens : les uns prenoient ses mains & les baisoient, les autres avec le secours de leurs compagnons, montoient par les côtés du trône, & lui mettoient une couronne sur la tête : les plaisirs badinoient aussi avec elle : en un mot, tout ce que l'on peut imaginer de charmant, est fort au-dessous de ce qui frappa les yeux du Prince. Il demeura comme un homme ravi : il ne soutenoit qu'avec peine l'éclat des beautés de la Princesse : dans ce trouble & dans cette agitation, ne songeant plus à rien qu'à l'objet qu'il adoroit déjà, le manteau verd tomba, elle l'aperçut. Elle n'avoit jamais vu d'homme, & elle fut extrêmement surprise ; Adolphe étant ainsi découvert, se jeta à ses pieds avec un profond respect : Grande Princesse, lui dit-il, j'ai traversé l'univers pour venir admirer votre divine beauté ; je vous offre mon cœur & mes vœux, voudriez-vous les refuser ? Elle avoit beaucoup de vivacité, cependant elle demeura muette & interdite. Elle n'avoit jusqu'alors rien trouvé de plus aimable à ses yeux que cette créature, qu'elle croyoit être unique dans le monde. Cette pensée lui persuada que ce pouvoit être le phénix, tant vanté & si rare ; & se confirmant dans son erreur : Beau phénix, lui dit-elle, (car je ne pense pas que vous soyez autre chose, puisque vous êtes si parfait, & que rien ne vous ressemble dans mon île) je suis fort sensible au plaisir de vous voir ; c'est grand dommage que vous soyez unique sur la terre : plu-

fleurs oiseaux tels que vous rempliroient de
 belles volières. Adolphe sourit de ce qu'elle lui
 disoit avec une grace & une simplicité merveil-
 leuse. Il ne voulut pas cependant qu'une per-
 sonne pour laquelle il sentoit déjà une violente
 passion , restât dans une ignorance qui faisoit
 quelque sorte de tort à son esprit : il prit soin
 de l'instruire de tout ce qu'il falloit qu'elle fut ;
 jamais écolière n'a été plutôt en état de faire
 des leçons sur ce qu'elle venoit d'apprendre.
 Sa pénétration naturelle alloit au-devant de ce
 que le Prince pouvoit lui dire ; elle l'aima plus
 qu'elle-même ; il l'aima plus que lui-même. Tout
 ce que l'amour a de douceur , tout ce que l'es-
 prit a de beauté & de vivacité , tout ce que le
 cœur a de délicatesse , se faisoit ressentir à ces
 deux tendres amans ; rien ne troubloit leur re-
 pos , tout contribuoit à leurs plaisirs , ils n'é-
 toient jamais malades , ils n'avoient pas même
 la plus légère incommodité ; leur jeunesse n'é-
 roit point altérée par le cours des ans. C'étoit
 dans ce lieu délicieux où l'on buvoit à longs
 traits de l'eau de la fontaine de Jouvence : ni
 les inquiétudes amoureuses , ni les soupçons
 jaloux , ni même ces petits démêlés qui altèrent
 quelquefois l'heureuse tranquillité des per-
 sonnes qui s'aiment , & qui leur ménagent les
 douceurs d'un raccommodement , rien de toutes
 ces choses ne leur arrivoit. Ils étoient enivrés
 de plaisirs : jusqu'à ce temps , aucun mortel
 n'avoit eu une bonne fortune si constante que
 fût celle du Prince ; mais cette condition mor-
 telle porte avec soi de tristes conséquences ,
 leurs biens ne peuvent être éternels.

En effet , Adolphe étant un jour auprès de

sa Princeſſe , elle ſ'avifa de lui demander combien il y avoit qu'il jouiſſoit du plaifir de la voir ? Les momens paſſent ſi vite où vous êtes , continua-t-il , que je n'ai fait aucune réflexion au temps que je ſuis arrivé. Je vous le dirai , répondit-elle , quand vous m'aurez avoué combien vous penſez qu'il peut y avoir. Il ſe mit à rêver , & lui dit : Si j'en conſulte mon cœur & la ſatisfaction que je goûte , je n'aurai pas lieu de croire que j'ai encore paſſé huit jours ici ; mais , ma chère Princeſſe , ſelon de certaines choſes que je rappelle à mon ſouvenir , il y a près de trois mois. Elle fit un grand éclat de rire : Sachez , Adolphe , lui dit-elle d'un air plus ſérieux , qu'il y a trois cents ans. Ah ! ſi elle avoit compris ce que ces paroles lui devoient coûter , elle ne les auroit jamais prononcées. Trois cents ans ! s'écria le Prince ; en quel état eſt donc le monde ? qui y gouverne à préſent ? qu'y fait-on ? quand j'y retournerai , qui me connoitra , & qu'y connoitrai-je ? Mes Etats ſont ſans doute tombés en d'autres mains qu'en celles de mes proches ? Je n'oſerois plus me flatter qu'il m'en reſte aucun. Je vais être un Prince ſans principauté ; l'on me regardera comme un fantôme ; je ne ſaurai plus les mœurs ni les coutumes de ceux avec leſquels j'aurai à vivre. La Princeſſe impatiente l'interrompit : Que regrettez-vous , Adolphe ? lui dit-elle. Eſt-ce là le prix de tant d'amour & de tant de bontés que j'ai pour vous ? Je vous ai reçu dans mon palais , vous y êtes le maître ; je vous y conſerve la vie depuis trois ſiècles , vous n'y vieillifiez point , & apparemment juſqu'à cette heure vous ne vous y étiez pas ennuyé. Com-

bien y a-t-il que vous ne seriez plus sans moi ? Je ne suis point un ingrat , belle Princesse , reprit-il avec quelque sorte de confusion , je sais & je sens tout ce que je vous dois ; mais enfin , si j'étois mort à présent , j'aurois peut-être fait de si grandes actions , qu'elles auroient éternisé ma mémoire : je vois avec honte ma vertu sans occupation & mon nom sans éclat : tel étoit le brave Renaud entre les bras de son Armide ; mais la gloire l'arracha de ses bras. La gloire l'arrachera donc des miens , barbare ! s'écria la Princesse , en versant un ruisseau de larmes ; tu veux me quitter , & tu te rends indigne de la douleur qui me pénètre : en achevant ces mots elle tomba évanouie. Le Prince en fut sensiblement touché , il l'aimoit beaucoup ; mais il se reprochoit d'avoir passé tant de temps auprès d'une maîtresse , & de n'avoir rien fait qui pût mettre son nom au rang de celui des héros. Il essaya en vain de se contraindre & de cacher ses déplaisirs ; il tomba dans une langueur qui le rendit bientôt méconnoissable ; lui qui avoit pris des siècles pour des mois , prenoit alors des mois pour des siècles. La Princesse qui s'en aperçut , en ressentit la dernière douleur ; elle ne voulut plus que la complaisance qu'il avoit pour elle l'obligeât de rester ; elle lui déclara qu'elle le rendoit maître de son sort , qu'il pouvoit partir quand il voudroit , mais qu'elle craignoit qu'il ne lui en arrivât un grand malheur : ces dernières paroles lui donnèrent bien moins de peine , que les premières ne lui avoient donné de plaisir ; & quoiqu'il s'attendrit beaucoup de la seule pensée qu'il falloit se séparer de sa Princesse , cependant son destin fut le plus

fort, & enfin, il dit adieu à celle qu'il avoit adorée, & de laquelle il étoit encore si tendrement aimé : il l'assura, qu'aussi-tôt qu'il auroit fait quelque chose pour sa gloire, & pour se rendre même plus digne qu'il ne l'étoit de ses bontés, il n'auroit point de repos jusqu'à ce qu'il fût revenu auprès d'elle la reconnoître, comme la seule souveraine, & comme l'unique bien de sa vie ; son éloquence naturelle suppléa au défaut de son amour : mais la Princesse étoit trop éclairée pour s'y méprendre ; elle avoit de tristes pressentimens qui lui annonçoient qu'elle alloit perdre pour toujours un objet qui lui étoit si cher.

Quelque violence qu'elle se fit, elle sentit une douleur que l'on ne peut exprimer. Elle donna des armes magnifiques & le plus beau cheval du monde à son trop indifférent Adolphe : Bichar (c'est ainsi que se nommoit son cheval) vous conduira, lui dit-elle, où vous devez aller pour combattre heureusement & pour vaincre ; mais ne mettez point pied à terre que vous ne soyez arrivé dans votre pays, car par l'esprit de féerie que les dieux m'ont donné, je prévois que si vous négligez de me croire, jamais Bichar ne pourra vous tirer du méchant pas où vous allez vous mettre. Le Prince lui promit de suivre tous ses conseils ; il baisa mille fois ses belles mains : enfin il eut tant d'impatience de partir de ce lieu délicieux, qu'il en oublia même le manteau verd.

Aux confins de l'isle, le vigoureux cheval se jeta avec son maître dans le fleuve, il le traversa à la nage, & ensuite il alla par monts & par vaux ; il passa par les campagnes & les

forêts avec tant de vitesse qu'il sembloit qu'il eût des ailes ; mais un soir dans un petit sentier étroit & creux , rempli de pierres & de cailloux , bordé d'épines , il se trouva une charette qui traversoit le chemin , & qui en empêchoit le passage. Elle étoit chargée de vieilles ailes faites de différentes façons : elle étoit renversée sur un bon vieillard qui en étoit le conducteur. Sa tête chauve , sa voix tremblante , son affliction d'être accablé sous le poids de sa charette , firent pitié au Prince ; Bichar vouloit retourner & franchir la haie ; il étoit prêt de sauter par-dessus , lorsque ce bon-homme se mit à crier : Hé ! Seigneur , ayez quelque compassion de l'état où vous me voyez : si vous ne daignez m'aider , je vais bientôt mourir. Adolphe ne put résister au desir de secourir ce vieillard ; il mit pied à terre , s'approcha de lui , & lui présenta la main : mais hélas ! il fut étrangement surpris de voir qu'il se leva lui-même si aisément , qu'il fut saisi avant qu'il se fût mis en état de s'en défendre. Enfin , Prince de Russie , lui dit-il d'une voix terrible & menaçante , je vous ai trouvé ; je m'appelle le Temps , & je vous cherche depuis trois siècles ; j'ai usé toutes les ailes dont cette charette est chargée , à faire le tour de l'univers , pour vous rencontrer ; mais quelque caché que vous fussiez , il n'y a rien qui pût m'échapper : en achevant de parler , il lui porta la main sur la bouche avec tant de force , que lui ôtant tout d'un coup la respiration , il l'étouffa.

Dans ce triste moment Zéphyr passoit , il fut témoin avec un sensible déplaisir de l'infortune de son cher ami, Lorsque ce vieux barbare

l'eut quitté , il s'approcha de lui pour essayer par la douceur de son haleine de lui rendre la vie ; mais ces soins furent inutiles ; il le prit entre ses bras comme il avoit fait la première fois , & pleurant amèrement , il le rapporta dans les jardins du palais de la Félicité. Il le mit dans une grotte couché sur un rocher , dont la forme étoit plate par le haut : il le couvrit & l'environna de fleurs ; après l'avoir déarmé , il forma un trophée de ses armes , & ensuite il grava ces vers sur une colonne de jaspe qu'il posa proche de ce malheureux Prince.

Le temps est maître de tout ,
 Il n'est rien dont il ne vienne à bout :
 La beauté passe avec les années ;
 L'homme forme à la fois mille nouveaux desirs ,
 Et son esprit se trouble au milieu des plaisirs :
 S'il croit ses peines couronnées ;
 S'il paroît content quelque jour
 D'une conquête qu'il a faite ,
 Il éprouve bientôt par des fâcheux retours ,
 Qu'il ne se trouve point d'éternelles amours ,
 Ni de félicité parfaite.

Cette grotte étoit le lieu où la Princesse désolée alloit tous les jours depuis le départ de son amant ; c'étoit là qu'elle grossissoit le cours des ruisseaux par un déluge de larmes. Quelle joie imprévue de le retrouver dans le moment où elle le croyoit si éloigné ! elle crut qu'il venoit d'arriver , & que fatigué du voyage , il s'étoit endormi ; elle balançoit si elle l'éveillerait , & s'abandonnant enfin à ses tendres mouvemens , elle ouvroit déjà les bras pour l'embrasser , lorsqu'en approchant , elle connut l'excès de son malheur. Elle poussa alors des cris , & fit des plaintes capables d'émouvoir jus-

qu'aux choses les plus insensibles : elle ordonna que l'on fermât pour jamais les portes de son palais ; en effet , depuis ce jour funeste , personne n'a pu dire qu'il l'ait bien vue ; sa douleur est cause qu'elle ne se montre que rarement ; & l'on ne trouve point cette Princesse sans la trouver précédée de quelques inquiétudes , accompagnée de chagrins , ou suivie de déplaissirs : c'est sa compagnie la plus ordinaire. Les hommes en peuvent rendre un témoignage certain , & tout le monde a dit depuis cette déplorable aventure :

Que le temps vient à bout de tout ; & qu'il n'est point de félicité parfaite.

Hypolite ayant cessé de parler , l'Abbesse l'assura qu'elle venoit dans ce même moment d'éprouver ce qu'il disoit ; & que la crainte de voir trop tôt la fin d'un conte si agréable , avoit troublé le plaisir qu'elle avoit eu de l'entendre : elle loua beaucoup la manière dont il avoit parlé , & elle le remercioit encore , lorsque la femme-de-chambre de Julie entra ; après lui avoir fait un compliment de la part de sa maîtresse (qui étoit encore au lit avec un grand mal de tête) elle lui dit , qu'elle la supplioit de lui donner quelque livre pour se désennuyer. Isabelle , dit l'Abbesse , je ne puis à présent lui en envoyer : mais menez-lui Hyacinthe , il la divertira beaucoup mieux qu'un livre ; il vient de me faire un conte si agréable , qu'il faut qu'il ait la complaisance de le lui conter aussi : en achevant ces mots , elle pria Hypolite de suivre cette fille : l'on peut bien croire qu'il ne tarda pas à lui obéir. Il avoit son mouchoir dans sa

main, dont il se couvroit adroitement une partie du visage, pour empêcher que l'Abbesse ne s'aperçût de l'extrême émotion où il étoit, & pour qu'Isabelle qui le connoissoit, n'allât le reconnoître, & faire voir sa surprise par quelque cri.

Elle passa devant lui, & le conduisit dans la chambre de Julie : Hypolite s'y voyant sans aucun témoin suspect, vint se jeter à genoux au bord du lit où elle étoit couchée, & sans pouvoir rien lui dire, il prit une de ses mains, qu'il baïsa avec des transports si extraordinaires, qu'il pensa mourir avant que de la quitter. Comme les rideaux de sa chambre étoient tirés, que le jour étoit assez sombre dans la ruelle, & qu'il avoit la tête baissée sur la couverture, Julie ne le connut pas d'abord, & fit tous ses efforts pour retirer sa main. Hypolite expliquant ce mouvement à son désavantage, & le croyant une preuve certaine d'aversion, la laissa enfin, & resta pâle, tremblant, & pressé d'une douleur inconcevable : Vous me haïssez, Julie, lui dit-il d'une manière tendre & touchante, vous me haïssez, vous m'accusez de vos malheurs, & quoique j'en sois la cause innocente, vous avez conçu une secrète horreur pour moi qui vous empêche de me souffrir. Ah ! que dites-vous, cher Hypolite, lui dit-elle, car elle l'avoit reconnu dès qu'il avoit parlé : que vous connoissez mal mes sentimens : en achevant ces mots, elle l'embrassa avec une tendresse qui la justifioit assez. Un accueil si favorable le combla de plaisir : ils se regardèrent ensuite long-temps sans avoir la force de parler ; leurs yeux étoient les seuls interpretes des mouvemens de leurs ames. Ils ne purent même s'empêcher de répan-

dre des larmes de joie & de tristesse : elles étoient partagées entre ces deux passions , mais la joie fut la plus forte ; & il ne se peut rien de plus touchant que ce qu'ils se dirent dans ces premiers momens ; ils ne trouvèrent pas le temps de parler à fond de leur affaire. Quand on a eu de grandes traverses , que l'on s'aime éperdument , qu'on a été séparés , & qu'on se revoit , le cœur est si plein , l'esprit si occupé , l'on est si ému , que la langue est comme liée ; l'on dit quelques paroles sans suite , l'on soupire , l'on commence plusieurs discours , l'on n'en finit pas un. Tout vous ramène à la réflexion du bonheur d'être ensemble ; de cette réflexion qui ranime l'amour , l'on passe aux assurances de s'aimer toujours ; ainsi les plus longues conversations ne paroissent que des instans. C'est ce qui arriva à l'aimable Julie & à son fidèle Hypolite ; de sorte qu'il seroit difficile de pouvoir donner quelque suite aux choses qu'ils se dirent dans ces premiers momens ; mais il est aisé de se l'imaginer pour peu que l'on soit capable de tendresse , & que l'on en ait ressenti.

Aussi-tôt que l'Abbesse eut diné , elle vint , suivie de Cardini , dans la chambre de la belle malade. Elle lui faisoit apporter son portrait , pour la consulter sur l'ébauche qu'on en avoit faite. Après avoir parlé quelque temps : Est-il possible , Madame , dit-elle à Julie , que vous ne me remerciez pas du soin que j'ai pris de vous envoyer Hyacinthe ? Avouez qu'il a bien de l'esprit & qu'il fait mieux un conte que n'auroient pu le faire les fées dont il vous a parlé. Julie ne savoit pas ce que l'Abbesse vouloit dire , elle répondit à tout hazard , qu'elle ne se
pardon-

pardonneroit point d'avoir oublié de lui faire ses complimens là-dessus, si elle n'avoit été toute occupée du plaisir de la voir : qu'au reste, si elle l'agréoit, elle seroit bien aise d'apprendre à dessiner ; qu'elle avoit tant de mélancolie, qu'elle ne devoit rien négliger de ce qui pourroit la divertir : l'Abbesse lui dit qu'elle le vouloit bien, & que pendant que Cardini peindroit son cabinet, Hyacinthe viendrait lui montrer, aux conditions qu'elle le lui enverroit quelquefois pour lui faire des contes. Hypolite ne se mêloit point dans la conversation, mais il étoit transporté de joie, de penser qu'il verroit tous les jours sa maîtresse, & dans ce moment il n'auroit pas changé son sort à celui du plus grand Monarque.

Les choses étant ainsi arrêtées, il ne manquoit point d'entrer toutes les après-dînées, & il passoit deux ou trois heures au moins auprès de Julie : il lui apprit le mariage de Lucile & du Signor Léandre. Il seroit difficile d'exprimer la joie qu'elle en ressentit ; sa tendresse pour cette généreuse amie n'étoit point diminuée, elle regardoit son époux comme un homme d'un mérite extraordinaire, & qui étoit l'intime ami de son cher Hypolite. Elle lui témoignoit tout ce qui faisoit plaisir dans une alliance si agréable, lorsqu'il voulut profiter de cette conjoncture. S'il est vrai, ma chère maîtresse, lui dit-il, que vous soyez si touchée du bonheur de Lucile, vous devriez encore contribuer à l'augmenter en assurant le mien : venez chez elle, tout le monde vous y obéira ; je vous y suivrai, je vous y verrai sans trouble & sans crainte ; confidérez que je puis être reconnu ici, & les suites

qui en arriveroient : croyez-moi , profitons du retour de notre bonne fortune ; je vous conduirai avec la dernière sûreté. Quand vous serez libre , nous prendrons des mesures pour le reste de nos affaires. Et ma gloire , cher Hypolite , ma gloire , s'écria-t-elle tristement , que voulez-vous qu'elle devienne ? Quoi ! je ne saurois avec vous ? Mon époux ne me fait souffrir qu'à cause qu'il croit que je vous aime ; c'est sans doute le prétexte qu'il allègue dans ses méchantes humeurs ; & pour achever de confirmer ses soupçons , de le justifier & de me perdre , nous partirions ensemble ? Ah ! mon cher frère , cela m'est impossible ; il vaut mieux que je meure ici. Que vous avez d'injustice pour vous même & pour moi , Madame , reprit-il avec une douleur extrême ; pourra-t-on trouver mauvais que vous rompiez vos chaînes , que vous abandonniez une indigne prison , où l'on vous a mise sans sujet ? Si vous ne voulez pas que je vous accompagne , je partirai après vous. Est-il rien au monde de plus naturel & de plus ordinaire que de chercher sa liberté quand on l'a perdue ? Ma chère Julie , si jamais vous avez eu quelque bonté pour moi , si ma flamme , si ma constance peuvent vous toucher , accordez à mes prières & à mes larmes ce que vous refusez à vos propres desirs. Ne me pressez point , Hypolite , lui dit-elle , je suis au désespoir que vous souhaitiez de moi ce que je ne puis vous accorder : il me semble que si vous m'aimiez davantage , vous entriez mieux dans ma peine & dans mes intérêts. Il resta à ses pieds , où il s'étoit jeté , & poussant de profonds soupirs , il garda long-temps le silence ; mais enfin , venant

à le rompre : Que ferai-je donc , ô Dieu ! s'écria-t-il , que ferai-je , cruelle amie ? je ne puis vous persuader ; vous aimez vos peines ; vous refuserez un remède qui seroit approuvé de toute la terre. N'est-ce point que vous avez de l'aversion pour moi ? Non , non , cher Hypolite , lui dit-elle en le regardant tendrement & lui donnant sa main , non , je n'ai point d'aversion pour vous , & je ne crois pas que vous l'ayez pu penser un moment. Je suis encore cette même Julie qui préfère votre repos au sien , qui ne veut vivre que pour vous , mais qui aime plus la vertu & son devoir , qu'elle ne vous aime & qu'elle ne s'aime elle-même. Vous semble-t-il que ma condition soit si heureuse , que je n'aie pas lieu d'en désirer passionnément une autre ? J'appréhende aussi-bien que vous qu'enfin vous ne soyez reconnu ; j'en prévois toutes les suites , & la seule idée m'en accable : mais j'ai un moyen à vous proposer qui me mettra en état de vous satisfaire avec bienfaisance ; écrivons à mon père , & faisons en sorte qu'il veuille venir ici ; lorsque je serai avec lui , je n'aurai rien à craindre de la médifance : Hypolite lui représenta inutilement de quelle longueur seroit ce voyage , & qu'il pouvoit survenir mille accidens imprévus. Elle s'en tint toujours à son sentiment , & n'en voulut point changer , ainsi , pour lui obéir & pour avancer son propre bonheur , il envoya des lettres au Signor Léandre , pour les faire tenir au Comte de Warwick : Julie lui écrivoit ses souffrances , & Hypolite de son côté lui expliquoit par quelle bonne fortune il l'avoit trouvée dans le temps qu'il l'espéroit le moins.

Cependant l'Abbesse avoit pris ses précautions avec Cardini : elle lui avoit expliqué qu'il étoit de la dernière conséquence, que ni lui ni son élève, ne se chargeassent d'aucune des lettres que la belle étrangère pourroit les prier de faire tenir en son pays ; & Cardini ne manqua pas de lui donner sa parole de n'en point prendre, ou que s'il les prenoit, ce ne seroit que pour les lui remettre entre les mains ; il lui répondit aussi de la fidélité d'Hyacinthe, & elle avoit déjà de favorables dispositions à croire tout ce qui pouvoit lui être avantageux : le conte qu'il lui avoit fait du Prince de Russie, l'avoit si bien mis dans son esprit, qu'elle ne pouvoit le soupçonner de le trahir en faveur de Julie : mais qu'il seroit mal aisé d'exprimer la satisfaction de ces deux amans ! ils se voyoient tous les jours, & ils passaient leur vie dans ce beau désert avec plus de plaisir qu'ils n'en auroient eu à la Cour, & dans les bonnes grâces du plus grand Roi du monde ; en effet, c'est un des secrets de l'amour de guérir de l'ambition & de mille autres passions, dont les âmes sans tendresse sont tyrannisées. Hypolite entretenoit Julie de tout ce qui s'étoit passé depuis son absence : elle lui apprenoit de son côté ce qui étoit arrivé ; ils rappelloient quelquefois le souvenir de leurs premiers feux & de leurs plaisirs, tantôt secrets, tantôt mutuels : ils faisoient ensuite des projets pour l'avenir ; ils essayoient de prendre des mesures sur les choses qui paroissent encore incertaines : six mois qui s'éconlèrent ne leur parurent pas plus longs que s'ils les avoient passés dans le palais de la Félicité.

Cardini, par l'ordre d'Hypolite, avançoit

fort peu son ouvrage, l'Abbesse n'en étoit pas plus inquiète, parce que son marché étoit fait pour qu'il rendit ses tableaux achevés: elle étoit même persuadée qu'ils en seroient beaucoup mieux de n'être pas faits avec précipitation: cependant comme il étoit à craindre que le long séjour que les gens d'Hypolite faisoient à Bourbon, ne donnât quelque curiosité à ceux qui les voyoient sans être avec leur maître, il les envoya à Nevers, avec ordre de ne point dire qu'ils étoient à lui. Il recevoit très-souvent des lettres du Comte de Suffex & de Lucile; il les avoit informés du bonheur dont il jouissoit, & il avoit mandé au Milord de Douglas, que les médecins jugeoient à propos qu'il prit les eaux pendant les deux saisons: ainsi on le laissoit à Bourbon sans presser son retour.

Il apprit avec une joie inconcevable que le Comte de Warwick étoit sur le point d'arriver à Londres; toute sa famille l'y attendoit: elle étoit enfin informée qu'il n'avoit point été tué, & que Julie étoit sa fille; le Comte de Bedford avoit beaucoup d'inquiétude, il ne savoit à quoi se résoudre: mais ces bonnes nouvelles qu'Hypolite avoit reçues, furent troublées par d'autres qui arrivèrent presque en même temps. La Comtesse de Douglas lui écrivit que s'il vouloit voir son père, il falloit qu'il se hâtât de partir, qu'il étoit à l'extrémité, & que personne ne croyoit qu'il en pût échapper; ce fut alors que la nature & la raison firent taire l'amour & la tendresse: Julie lui protesta qu'elle vouloit absolument qu'il allât où son devoir l'appelloit: elle fortifia le conseil qu'elle lui donnoit par de très-pressans motifs: Songez,

lui disoit-elle , que vous ramenez mon père avec vous , & que vous recueillerez une succession où je dois avoir intérêt : ainsi il ne faut pas que vous en abandonniez le soin. Ce n'est guère ce qui l'inquiétoit d'être riche ou de ne l'être pas , tout lui étoit indifférent , & pourvu qu'elle passât sa vie avec Hypolite , elle avoit toujours assez de quoi être satisfaite ; elle étoit incapable de former des vœux pour autre chose , mais elle savoit bien qu'il ne pourroit la souffrir dans une fortune au-dessous d'elle , & qu'il ne falloit pas des raisons moins essentielles pour l'arracher de saint Menoux. C'étoit bien l'en arracher , en effet : ô Dieu ! quel excès de douleur ! que devint-il quand il fallut se séparer de Julie ? ou plutôt que devinrent-ils l'un & l'autre ? Ils étoient dans un saisissement capable de les faire mourir. Que peut-on dire de tendre & de passionné , qui ne fût pas dit dans cette douloureuse occasion ; & au défaut de leurs voix , quel langage leurs yeux & leurs soupirs n'employèrent-ils pas pour s'exprimer l'abattement de leurs âmes , & le vif regret dont elles étoient pénétrées ? Ah ! que dans ces momens-là le courage & la vertu ont de grands efforts à se faire pour se défendre contre les foiblesses du cœur & de l'esprit : mais l'espérance les soutint ; ils se persuadèrent qu'ils se reverroient bientôt , & ils avoient de justes sujets de s'en flatter.

Cardini fut chargé par Hypolite du soin de lui faire tenir les lettres de Julie & de recevoir les siennes pour elle : il lui donna une récompense proportionnée aux services qu'il lui avoit déjà rendus , & à ceux qu'il s'en promettoit encore. L'Abbesse étoit informée que le père

d'Hyacinthe le rappelloit en Italie; ce ne fut pas sans beaucoup de regret qu'elle le vit partir, & Julie qui s'étoit fait une extrême violence pour cacher une partie de la peine qu'elle en avoit, s'abandonna alors à toute l'affliction dont elle étoit capable. Elle ne l'eut pas plutôt perdu de vue, qu'elle s'enferma dans sa chambre; & se jetant sur son lit comme une personne qui se meurt, elle avoit à peine la force de respirer, quand un torrent de larmes qu'elle versa la soulagea un peu en la noyant presque dans ses pleurs: elle feignit d'être malade pour n'être pas obligée de paroître, & pour cacher mieux sa tristesse; mais elle devint bientôt sans bornes, quand elle vit qu'elle ne recevoit aucune nouvelle d'Hypolite. Dans l'excès de sa douleur, elle écrivit au Comte de Suffex pour savoir s'il étoit arrivé à Londres, & si Monsieur de Warwick y étoit déjà: il lui fit réponse qu'il étoit extrêmement en peine de l'un & de l'autre, parce qu'aucun d'eux ne s'y étoit encore rendu; que le Milord de Douglas venoit de mourir, & qu'Hypolite étoit fort nécessaire dans sa maison. Comme les choses que l'on appréhende davantage sont celles que l'on croit le plus aisément, l'infortunée Julie ne doutoit point que son amant n'eût péri sur la mer. Elle avoit pensé quand ils se quittèrent, que rien ne pouvoit augmenter son affliction: mais hélas! elle éprouva bien que tout son malheur n'étoit pas épuisé, & qu'il étoit ingénieux à lui faire souffrir des maux toujours plus pressans.

Il lui arriva donc encore de nouvelles disgraces, car un jour qu'elle étoit au lit dans le plus grand abattement du monde, l'Abbesse

L'étant venue voir, laissa tomber par mégarde une lettre qu'elle avoit reçue le matin. Lorsqu'elle fut sortie, Isabelle la ramassa & la présenta à Julie, qui en reconnut aussi-tôt le caractère, pour être du Comte de Bedford; elle l'ouvrit en tremblant, & elle y trouva ces mots.

Des raisons pressantes m'obligent, Madame, de partir au plutôt pour aller prendre Julie, & la mettre dans un lieu où elle soit plus cachée qu'elle ne l'a été chez vous. L'on m'a donné avis que son père doit arriver dans peu à Londres, & qu'il est informé du séjour qu'elle a fait à saint Menoux. Cependant, Madame, je ne perdrai jamais le souvenir des obligations que je vous ai, & le desir de m'en acquitter comme je le dois. Je suis à vous, Madame, avec tout le respect & toute la reconnoissance possible.

La belle Julie demeura éperdue après la lecture de cette lettre; elle rêva quelque temps à ce qu'elle devoit faire; il lui sembloit qu'elle ne devoit plus différer à sortir d'un lieu où elle ne pouvoit rester sans être exposée à toutes les violences de son époux; elle se détermina tout d'un coup, & fit dire à Cardini par Isabelle, qu'elle vouloit lui parler, & qu'il cherchât un prétexte pour venir dans sa chambre. Elle le pria d'aller à Moulins, d'y vendre quelques-unes de ses pierreries qu'elle lui donna, & de lui acheter un carrosse & des chevaux, avec toutes les précautions nécessaires pour tenir la chose secrète: elle le chargea aussi de lui apporter un habit si simple qu'il ne pût la faire remarquer, & qu'au moment que tout seroit prêt, il lui amenât la nuit des chevaux de selle avec lesquels elle pût se rendre à Moulins. La diffi-

culté étoit de sortir ; mais elle avoit une chambre qui donnoit sur le jardin , & elle se résolut de descendre par la fenêtre avec une échelle de cordes que Cardini promit de lui fournir ; il y avoit par bonheur une partie de la muraille du jardin abattue depuis quelques jours , elle comprit qu'il lui seroit aisé de passer par-là.

Tout ce qu'elle avoit projeté réussit avec la dernière facilité , parce que Cardini entroit & sortoit dans l'Abbaye tant qu'il le vouloit ; ainsi il s'acquitta avec beaucoup de zèle & d'adresse de ce qu'elle lui avoit ordonné ; il la conduisit la nuit avec Isabelle jusqu'à Moulins , où le carrosse l'attendoit ; Julie en partit aussitôt & donna une bague d'un prix considérable au peintre ; elle le chargea d'aller à Londres dire au Comte de Warwick & à Hypolite , ce qui l'avoit obligée de fuir avec tant de précipitation , qu'elle alloit à Florence chercher une retraite auprès de Lucile , & qu'elle les prioit de lui donner là de leurs nouvelles. Elle ne voulut pas leur écrire toutes ces choses , de crainte que ses lettres ne vinssent à être perdues , & que par quelque nouveau contre-temps elles ne tombassent entre les mains du Comte de Bedford ; elle étoit persuadée qu'on avoit intercepté quelques-unes des siennes , ou de celles d'Hypolite , & que là-dessus le bruit s'étoit répandu qu'elle étoit à saint Menoux.

Pendant qu'elle s'éloignoit avec toute la diligence possible , & qu'elle prenoit les dernières précautions pour n'être point connue & pour n'inspirer aucune curiosité (car son extrême beauté étoit bien propre à lui attirer autant d'adorateurs que de personnes qui pouvoient

la voir) Cardini l'ayant accompagnée le plus loin qu'il put , retourna à saint Menoux , de crainte qu'on ne le soupçonnât d'avoir contribué au départ de Julie , & de lui en avoir fourni les moyens. Il paroissoit attaché à son travail , attendant de moment en moment l'éclat que cette fuite alloit faire dans l'Abbaye. Il étoit même assez tard , lorsqu'une Religieuse vint avertir l'Abbesse que la porte de l'appartement de Julie étoit encore fermée ; qu'elle avoit appelé inutilement Isabelle , que la maîtresse ni la femme-de-chambre n'avoient point répondu , & qu'elle craignoit que ce profond silence ne signifiat quelque chose d'extraordinaire. L'Abbesse fut fort troublée de cette nouvelle , & sur le champ elle résolut de faire enfoncer les portes ; mais lorsqu'elle se vit dans la chambre de Julie , & qu'elle connut qu'elle s'étoit sauvée , elle en ressentit un véritable désespoir ; elle fit courir après la prisonnière , & elle commanda que l'on allât du côté de Paris , se figurant que c'étoit la seule route qu'elle avoit dû tenir : ensuite ne sachant à qui s'en prendre , elle fit arrêter Cardini ; on le fouilla , on l'interrogea , & on le mit dans un cachot , sans que ces mauvais traitemens pussent tirer de lui aucun aveu qui fit tort à Julie. Le Comte de Bedford est sur le point d'arriver , disoit Madame de saint Menoux à ses confidentes , il va me demander sa femme , qu'aurai-je à lui répondre ? quelles plaintes ne fera-t-il pas contre ma négligence ? & que n'aura-t-il pas à dire du peu de soin que j'ai eu pour garder un dépôt dont je m'étois chargée ? Elles s'affligeoit extrêmement , lorsqu'une de ses favorites lui donna un expé-

dient qui éluderoit au moins pour quelque temps l'arrivée du Comte , & les reproches qu'elle en appréhendoit. Je ferois d'avis , Madame , lui dit-elle , que vous lui écrivissiez , sans différer , que Julie a été surprise d'un mal si prompt & si violent , qu'elle est morte en très-peu de jours ; que vous en avez eu tous les soins possibles , & que vous lui avez fait rendre les derniers devoirs comme à une personne de sa qualité ; qu'elle a disposé de ses pierreries en faveur de sa femme-de-chambre ; & qu'ainsi , vous ne pouvez rien lui envoyer de ce qu'elle avoit apporté avec elle. L'Abbesse goûta fort cette proposition ; elle ne fit point de réflexions aux suites qu'elle pourroit avoir : elle avoit beaucoup de naissance , mais peu d'esprit ; elle se laissoit gouverner par la jeune Religieuse qui lui avoit donné ce conseil. Elle écrivit donc ce qui venoit d'être résolu. Le malheureux Cardini n'en recouvra pas plutôt sa liberté ; on le retint très-long-temps en prison , sans lui permettre même de se justifier , ni d'écrire à personne l'état dans lequel il étoit réduit.

Cependant le voyage de Julie ne fut traversé par aucun accident fâcheux ; elle arriva à Florence , & elle jugea qu'elle ne devoit pas aller chez Lucile sans l'y préparer : elle vouloit concerter avec elle ce qu'il étoit à propos de dire ; elle lui écrivit par Isabelle : l'on ne sauroit exprimer la joie que Lucile ressentit de la savoir si proche d'elle : son impatience de la voir ne lui permit pas de différer un seul moment à l'aller trouver ; elles s'embrassèrent mille fois , & se dirent tout ce que l'on peut penser & sentir de plus tendre : elles convinrent

de faire passer Julie pour une jeune veuve , parente de Lucile , qui étoit venue auprès d'elle pour rester quelque temps : elle prit le nom d'Howard : cette maison étoit une des plus illustres d'Angleterre , & si étendue qu'il auroit été difficile de la démêler. Elle se fit habiller de deuil comme si elle l'eût porté récemment pour la mort de son mari ; & même elle prétextoit son voyage d'Italie , sur ce qu'elle n'avoit pu se résoudre à demeurer dans un lieu où elle avoit perdu une personne qui lui étoit si chère.

Ce qui est assez singulier , c'est que dans le même temps qu'elle portoit le deuil pour la feinte mort de son époux , il le portoit de son côté pour elle. En effet , la lettre de l'Abbesse de saint Menoux arriva assez tôt entre les mains du Comte de Bedford , pour l'empêcher de partir ; il fut d'abord vivement touché de la perte d'une femme qu'il avoit aimée avec tant de passion ; mais le temps qu'il avoit passé sans la voir , les sujets de plaintes qu'il croyoit avoir contre elle , & l'inconstance naturelle des hommes , le consolèrent enfin , & le rendirent bientôt capable de songer à toute autre chose qu'à regretter Julie. Tout le monde dans Londres fut cette mort ; la Comtesse de Douglas & le Comte de Suffex en furent sensiblement affligés , & le Comte de Warwick , qui arriva peu après ces funestes nouvelles , en fut aussi pénétré de douleur que s'il avoit connu tout le mérite , toute la vertu & toute la beauté de sa fille. Ne suis-je pas bien à plaindre ? disoit-il à ses amis ; après une si rigoureuse captivité que celle que j'ai soufferte , après une si longue absence de ma patrie , je n'y reviens que pour apprendre la mort

d'une fille unique, dont on m'avoit dit tant de bien, que j'aimois si tendrement à cause de sa mère, & à cause d'elle-même, & que j'avois promise comme une récompense à l'homme du monde auquel j'ai le plus d'obligations, & qui ne meurt que des peines que lui a fait souffrir son cruel époux.

Le Comte de Bedford le fit prier par ses amis d'agréer qu'il eût l'honneur de le voir : mais il l'en refusa avec un vif ressentiment, parce qu'il le regardoit comme l'auteur du désastre de sa fille. Les choses étoient dans cet état lorsqu'Hypolite arriva : ce qui l'avoit arrêté, c'est qu'en courant la poste de Paris à Calais, pour se rendre plus promptement en Angleterre, le cheval sur lequel il étoit monté, tomba, & comme Hypolite voulut se dégager de dessous lui, il se renversa tout-à-fait, & lui démit le pied avec tant de douleur, que tout ce qu'il put faire avec le secours de son valet-de-chambre (car le reste de ses gens venoit par une autre voie) ce fut de gagner un village prochain, où il voulut se faire remettre le pied ; mais celui qui l'entreprit étoit si ignorant, qu'après lui avoir fait souffrir des douleurs très-sensibles, il le mit en un pire état qu'il n'étoit ; une grosse fièvre continue le prit, & il fallut qu'il passât plus de deux mois dans ce lieu sans en pouvoir partir.

Pendant ce temps-là il n'avoit pas cru devoir écrire à Julie, de crainte de l'alarmer ; & ce qu'il avoit fait pour ménager son repos, n'avoit servi qu'à le troubler ; son silence l'avoit mise au désespoir : mais hélas ! qu'il paya chèrement à son tour les inquiétudes qu'il lui avoit causées. Lorsqu'il arriva à Londres, &

que dans un même moment il apprit la mort de son père & celle de sa maitresse, il ne put douter de la perte de Julie : la lettre de l'Abbesse de saint Menoux étant tombée entre les mains de la Comtesse de Douglas, elle voulut la montrer à son fils, dans la pensée qu'il se guériroit absolument d'une passion qui avoit fait jusques-là tous les malheurs de sa vie, qui en avoit interrompu le repos, & qui avoit empêché les progrès de sa fortune. Hypolite avoit été assez long-temps à saint Menoux, pour connoître parfaitement bien le caractère de l'Abbesse : ainsi cette vue lui confirma la mort de sa maitresse, & éteignit un certain rayon d'espérance qui s'efforçoit de luire dans son cœur. Où pourrai-je trouver des paroles capables d'exprimer le désespoir du plus amoureux & du plus fidèle de tous les hommes ? Tout ce que j'ai dit jusqu'à présent du cruel état où l'avoient réduit mille autres accidens de sa vie, le mariage, l'enlèvement & l'absence de Julie n'approchent point de ce qu'il ressentit dans une conjoncture si déplorable. Il ne voulut voir qui que ce soit, que Messieurs de Warwick & de Suffex : il ne parloit presque point : pour lui faire prendre quelque nourriture, il falloit que la Comtesse de Douglas lui fit les dernières violences : il reposoit si peu, que même il ne couchoit pas. Enfin il tomba tout d'un coup dans un tel abattement, que l'on craignit avec raison qu'il n'y pût résister.

Il confia au Comte de Suffex le dessein qu'il avoit de se battre contre le Comte de Bedford : c'étoit la seule pensée qui fut capable de ranimer son courage : il le pria de l'aller trouver de

sa part & de lui demander un rendez-vous , où ils eussent le moyen de mesurer encore leurs épées , afin de vider une querelle qui ne pouvoit finir qu'avec la vie de l'un ou de l'autre. Le Comte voulut représenter à Hypolite , qu'il ne devoit pas hazarder un combat dans le temps où à peine il pouvoit se soutenir. Il lui répondit qu'il sentoît bien de quoi il étoit capable , que le désespoir lui fourniroit les forces dont il auroit besoin , que tout au plus il y périroit , & que ce n'étoit pas-là un sort propre à l'effrayer : il fit tant d'instances là-dessus , qu'il n'y eut aucun moyen d'éluder une chose qu'il souhaitoit si passionnément. Le Comte de Suffex se rendit chez le Comte de Bedford , mais après lui avoir parlé , il le trouva dans une grande irrésolution sur ce qu'il devoit répondre ; en effet , il n'y avoit que très-peu de temps qu'il étoit guéri des blessures qu'il avoit reçues à Calais de la main d'Hypolite ; il reconnoissoit son courage & les puissans motifs qui l'animoient. Il dit au Comte , que leurs Majestés avoient défendu les duels , que cependant il vouloit bien se battre , mais qu'il falloit que la chose parût dans le monde comme une rencontre ; & qu'aussi-tôt qu'Hypolite & lui se trouveroient , ils vuideroient leur ancienne querelle.

Pendant que le Comte de Suffex porta cette parole à son ami , le Comte de Bedford mit promptement ordre à ses affaires & partit pour voyager. Hypolite de son côté le cherchoit par-tout , & ne découvrit qu'assez tard qu'il n'étoit plus en Angleterre ; il en eut un sensible chagrin ; car il se flattoit de sacrifier cette victime aux mânes de son adorable Julie ; & se

trouvant chaque jour dans des endroits qui lui renouvelloient ses mortelles douleurs , en lui rappelant le souvenir de sa maîtresse , il résolut de quitter son pays , & de porter ses malheurs dans quelque lieu où il pût trouver une mort glorieuse.

Le Comte de Warwick le voyant absolument déterminé à partir , lui offrit de le mener avec lui à Malte , où il avoit résolu de retourner avec le grand conservateur de Montferrat , qui étoit arrivé en Angleterre depuis peu , & auxquels leurs Majestés , à la prière du Cardinal de la Poole , avoient accordé la restitution de tous les biens de l'ordre de Malte. Hypolite accepta de tout son cœur cette occasion de se signaler , & de s'attacher à la fortune d'un homme qu'il aimoit comme son père , & qu'il honoroit d'une estime très-particulière , pour les grandes qualités qu'il possédoit. Le Comte de Suffex voulut aussi faire cette campagne : il avoit des raisons particulières pour s'éloigner de la Cour : la Reine Marie n'avoit pas voulu accorder à ses prières & à celles de ses amis , le retour de la Marquise de Northampton ; elle persécutoit encore la mémoire de son malheureux époux en la personne de cette belle veuve ; & comme la Reine avoit appris que le Comte de Suffex l'aimoit éperdument , & qu'il souhaitoit avec la dernière passion de l'épouser , elle se fit une affaire de traverser leur mariage ; en effet , elle lui témoigna qu'elle seroit bien aise qu'il pensât à la fille du Vicomte de Montaigu ; elle venoit de l'envoyer en ambassade à Rome avec l'Évêque d'Ély ; il l'avoit supplié en partant , de recevoir sa fille auprès d'elle & de l'établir : la

Reine qui l'aimoit & qui connoissoit le mérite , la naissance & le bien du Comte de Suffex , crut ne pouvoir lui procurer un parti plus avantageux ; mais il ne fut sacrifier sa passion à sa fortune , & il aima mieux s'absenter jusqu'à ce que la Reine eût pris d'autres sentimens ; il regarda avec plaisir qu'il alloit s'unir encore plus étroitement à son intime ami , & qu'ils pourroient acquérir de la gloire ou mourir ensemble : ils donnèrent tous les ordres nécessaires pour leur départ ; Hypolite ne voulut point que la Comtesse de Duglas en fût informée ; il comprit que la tendresse maternelle s'y opposeroit , & que cela lui feroit de nouveaux sujets de peine d'avoir à lui résister : ainsi il tint son voyage fort secret ; & comme il jouissoit alors de tout son bien , il lui fut plus facile d'exécuter son projet. Il partit avec les Comtes de Warwick & de Suffex , sans que personne fût où ils étoient allés. Quant à Hypolite , il voyoit sa condition si malheureuse , que par toute la terre & en tout pays , il ne pouvoit se promettre qu'une vie fort déplorable : lorsqu'ils arrivèrent à Malte , l'on y regrettoit encore la perte qui y avoit été causée par un horrible tourbillon de vent , qui fit périr dans le port quatre galères & plusieurs vaisseaux ; ce fut une chose digne de compassion , que le nombre de personnes , de chevaliers & d'esclaves qui y perdirent la vie ; une grande quantité de Maltois , appelés des Bonnevoglies , parce qu'ils servent pour peu de chose à la place des forçats , se présentèrent pour remplir la chiourme. Peu après , François de Lorraine , Grand-Prieur , se rendit à Malte avec deux galères toutes peintes

& toutes dorées. Ce Prince ne démentoît en rien son illustre naissance ; il étoit comme sont tous ceux de sa maison , bien fait , libéral , galant , brave & magnifique. Le Général de la Valette avoit cédé sa charge à ce Prince : les Comtes de Warwick , de Suffex & Hypolite furent très-bien reçus du Grand-Maitre ; il les présenta à Monsieur de Lorraine , auquel ils offrirent leurs services ; il les reçut dans sa capitane , avec tous les témoignages de bonté & de distinction qu'ils pouvoient se promettre de leur mérite & du discernement de ce Prince. Il avoit trois galères sans la sienne , ils partirent avec lui , & furent en Barbarie chercher Dragut-Rais , dans le dessein de le combattre , mais ils rencontrèrent proche de Tripoli un brigantin , qu'ils prirent : Assan Baby le montoit , il leur apprit que Dragut-Rais ne se mettoit point en mer de cette année , parce qu'il travailloit à se rendre le maître de Tripoli : cela les obligea de chercher ailleurs des occasions de se signaler , & ils n'en manquèrent pas : ces trois braves Anglois firent paroître un courage & une conduite , dont le Prince resta charmé : il leur donna des emplois dignes d'eux , & propres à leur faire souvent exposer leurs vies : mais pendant qu'ils la ménageoient si peu , & particulièrement Hypolite , qui étoit toujours le premier dans les grands périls , il faut dire ce qui se passe ailleurs.

L'Abbesse de saint Menoux ayant appris par la réponse que le Comte de Bedford lui fit , qu'il étoit persuadé de la mort de sa femme & qu'il ne viendrait point en France , regarda comme une chose inutile de retenir plus longtemps le peintre prisonnier , puisqu'il ne vouloit

rien avouer, & que sa captivité n'avoit servi qu'à le rendre plus obstiné à nier la part qu'elle lui donnoit dans la fuite de Julie : sa fermeté contribua à sa liberté : dès qu'il s'en vit le maître, il voulut exécuter la parole qu'il avoit donnée à Julie de passer en Angleterre. Il s'y rendit promptement. Aussi-tôt qu'il fut arrivé à Londres, il alla chercher Hypolite & les Comtes de Warwick & de Suffex : il apprit que les uns & les autres ne paroissoient plus à la Cour ; & quoiqu'il s'informât soigneusement du lieu où il pourroit les trouver, sa peine fut inutile. Il demanda des nouvelles du Comte de Bedford, on lui dit, que depuis que Julie étoit morte, on ne l'avoit vu que très-peu dans le commerce du monde. Cardini ressentit une grande douleur de la perte d'une Dame si belle & si généreuse ; il se persuada qu'elle étoit morte en allant en Italie, que la fatigue du chemin & ses déplaisirs en étoient la cause. Il se trouva pour lors absolument inutile à Londres, & il revint à Paris : de sorte que Julie attendoit des nouvelles impatientement, sans aucune apparence qu'elle en dût recevoir, puisque tous ceux qui auroient pu lui en donner, ne la croyoient plus au monde, & ne pensoient à elle que pour pleurer sa mort.

Elle étoit cependant logée chez Lucile ; elle y passoit pour une belle & jeune veuve, fort retirée, qui voyoit peu de monde, & qui auroit même voulu que la bienséance lui eût permis de rester toujours dans sa chambre, & n'avoir de commerce qu'avec Lucile : son inquiétude pour son père & pour son cher Hypolite, lui donnoit un air de langueur, qui augmentoit encore ses charmes. Plaindrez-vous toujours les morts,

Madame ? lui disoit le Sénateur Alberti. Ne garderez-vous point quelques mouvemens de pitié pour ceux que vous faites mourir ! En lui disant ces paroles , il la regardoit d'un air si passionné , que pour ne pas rencontrer ses yeux , elle baissoit les siens. Laissez-moi avec toute ma douleur , lui disoit-elle tristement , Seigneur , je trouve quelque espèce de plaisir à m'affliger. Elle sentit une véritable augmentation à ses peines , lorsqu'elle put croire que ce Sénateur étoit touché de sentimens particuliers pour elle.

Il étoit encore assez jeune pour être capable d'une grande passion : il avoit été parfaitement bien fait & fort galant. Il étoit opiniâtre dans ses sentimens , & déjà plusieurs fois il avoit pensé se remarier ; mais il aimoit trop chèrement son fils ; & la considération du tort qu'il lui auroit fait , l'avoit empêché de suivre ce dessein. Il est vrai que Julie lui parut si belle , si sage & si spirituelle , qu'aussi-tôt qu'il la vit , il en devint passionnément amoureux. Les soins qu'il lui rendoit l'importunoient fort : elle se déterminoit quelquefois de le traiter si mal , qu'il n'entreprit plus de lui plaire : elle affectoit souvent de faire des peintures malicieuses de ceux qui se flattoient d'être encore agréables dans un âge avancé. Que peuvent-ils espérer , disoit-elle , que d'être rebutés par les personnes de bonne foi , ou trompés par celles qui n'en ont point : pour moi j'avoue que si j'étois capable d'être touchée de quelque chose , il faudroit que les mouvemens d'une première surprise s'en mêlassent ; que mes yeux fussent éblouis , que mon esprit fût enchanté , & que mon cœur prit parti

contre moi-même , avant que j'eusse eu le temps de faire de sérieuses réflexions ; c'est ce qui ne peut arriver avec ceux qui sont déjà sur leur retour , car les premiers mouvemens ne leur sont pas favorables : je m'imagine donc que l'on ne pourroit les aimer qu'après une longue habitude , & par une parfaite connoissance de leur mérite ; mais je ne pense pas que l'on puisse s'exposer de sang-froid au plus grand de tous les périls , qui est , selon moi , celui d'un engagement ; pour peu que l'on ait le loisir d'écouter sa raison , que ne vous représente-t-elle pas ? De manière , que c'est une espèce de vision à un homme qui n'est plus dans la belle jeunesse , de croire qu'il touchera une femme dans les premières années de la sienne ; & c'est encore quelque chose de bien plus insupportable , de voir des vieilles qui veulent gagner le cœur d'un adolescent ; elles sortent de leur caractère naturel. L'amour qui est enfant & badin , cherche les plaisirs & la joie , & il faut être doué d'un esprit bien tourné & bien agréable , pour pouvoir , sans se rendre ridicule , entrer à un certain âge , dans le véritable caractère de l'amour. Une vieille qui éclate de rire pour en paroître plus aimable , laisse voir des dents qui font peur , & quelquefois elle n'en a point à montrer. Le cavalier qui veut paroître enjoué , laisse par malheur tomber sa perruque ; il découvre alors sa tête chauve , & perd tout d'un coup le peu d'avantage qu'il tiroit de ses cheveux blonds. Le Sénateur l'écontoit avec une impatience extrême : Vous avez tant d'aversion , lui disoit-il , pour tout ce qui n'est pas aussi jeune & aussi beau que vous , qu'il y a bien

de l'apparence que vous n'aimerez jamais rien. Eh ! qui pourroit se flatter de vous plaire sous des conditions si impossibles , au moins du côté de la beauté ? Mais , Madame , oserois-je vous dire que ces malheureux , dont vous vous rendez tout ensemble le juge & la partie , savent faire un choix avec plus de discernement , sont plus respectueux , plus fidèles , plus discrets , plus dévoués à l'objet qui les a touchés ? Revenus de mille bagatelles , qui ne sont pas dignes de remplir leur cœur quand ils prennent un attachement , ils le prennent pour toujours : car enfin , à quoi sert-il de plaire & d'aimer s'il faut n'avoir que des feux d'aussi peu de durée que ces météores , dont la lumière fait un grand éclat , mais qui n'ont rien de fixe & qu'on perd de vue dans le même moment qu'on les a découvertes ? Telles étoient leurs conversations , & malgré les duretés que Julie lui disoit , sans qu'elle y fit paroître une application particulière pour lui , malgré le désespoir que son indifférence lui causoit , & le secret ressentiment qu'il en avoit , il n'étoit pas en son pouvoir d'arracher de son cœur le trait fatal qui l'avoit blessé.

Julie n'en comprit pas d'abord tout le danger , & lorsqu'elle voulut y remédier & arrêter le progrès d'une passion qu'elle avoit fait naître , il n'en étoit plus temps. Ce fut dans ce moment qu'elle comprit les périls auxquels elle alloit être exposée , car le Sénateur étoit si transporté de la violence de son amour , qu'il lui déclara qu'enfin il falloit qu'il mourût , ou qu'elle consentit à l'épouser. Elle voulut lui opposer le tort que cette alliance pourroit faire au Signor

Léandre , les raisons qu'elle avoit pour refuser un mariage qui ruineroit sa parente & la meilleure de ses amies, & qu'elle étoit résolue de passer le reste de sa vie dans le veuvage : tout ce qu'elle put lui dire l'affligea , & ne le persuada point. Il lui dit , qu'elle en useroit comme elle le voudroit ; qu'il étoit résolu de déshériter son fils , puisque la considération qu'elle avoit pour lui étoit un obstacle qui s'opposoit à sa félicité ; cela fut suivi de tant de menaces , mêlées de si grandes extravagances , qu'il paroissoit bien que sa passion étoit parvenue au plus haut point, & que n'ayant plus de mesures dans son excès , Julie en devoit tout craindre.

Aussi-tôt qu'il l'eut quittée , elle passa dans la chambre de Lucile ; elle avoit le visage tout mouillé de ses larmes : Ah ! ma chère sœur , lui dit-elle , vous ne connoissez pas encore tous mes malheurs ! votre beau-père vient de me dire des choses qui me mettent au désespoir. Nous avons raillé quelquefois vous & moi de sa nouvelle passion ; il n'étoit que trop vrai , hélas ! qu'il en naissoit une dans son cœur qui va enfin me réduire à me séparer de vous. Il veut que je l'épouse , & il m'en parle comme un tyran feroit à son esclave. Le pouvoir qu'il a dans cette ville le flatte ; en effet , je tiens qu'il faut , avant que de l'irriter davantage , que je prenne des mesures pour me retirer. Considérez donc toutes mes peines. Je n'ai aucunes nouvelles de mon père ni d'Hypolite depuis quatorze mois que j'ai trouvé auprès de vous un asyle assuré ; tout ce que nous avons pu savoir , c'est que mon père & votre frère ne sont plus à Londres ; mais où sont-ils ? grand Dieu ! est-il

possible qu'après ce que je lui ai mandé de saint Menoux par Cardini, l'un & l'autre m'aient entièrement abandonnée ? Que n'ai-je point à craindre pour eux ? que n'ai-je point à craindre de mon époux ? & que n'ai-je point à craindre à présent du Sénateur ? En achevant ces mots elle se sentit si oppressée de ses ennuis, qu'elle ne put continuer. Cessez, ma chère Julie, lui dit Lucile, de vous abandonner à une affliction dont l'excès n'est jamais permis ; vos maux, grâces au Ciel, ne sont pas si grands qu'on ne puisse y trouver du remède. Je suis persuadée que de grandes raisons, que nous n'avons pu encore pénétrer, ont fait partir de Londres Monsieur de Warwick & mon frère ; ma mère qui n'en fait point le sujet, le découvrira & nous le mandera peut-être bientôt : j'ose même me flatter qu'ils viendront jusqu'ici nous tirer de peine. A l'égard de votre époux, vous n'en devez rien craindre, lorsque vous serez avec moi ; & pour celui qui veut devenir le vôtre avec tant de violence, il faut lui faire savoir les obstacles invincibles qui s'y rencontrent, cela arrêtera ses projets. Vous vous trompez, ma sœur, interrompit Julie, le Sénateur n'ajoutera aucune foi à ce que nous lui dirons : tout ce qui pourra éloigner son dessein, lui sera suspect de mensonge ; il le regardera comme une adresse dont nous nous servons pour éluder ce qu'il souhaite, & je suis sûre que cette confidence qui pourroit me faire trouver par le Comte de Bedford, si elle alloit jusqu'à lui, seroit absolument inutile à l'égard de votre beau-père ; mais il me semble que le meilleur moyen pour l'éviter, seroit de me mettre en religion assez secrètement

ment pour qu'il ne fût point le lieu où je me retireraï. Cet expédient parut le meilleur & le plus doux à Lucile : elle monta auffi-tôt en carrosse, & fut à un monastère où elle avoit beaucoup de crédit : mais l'amoureux Sénateur, qui craignoit de perdre sa maîtresse, & qui jugeoit par tout ce qu'elle lui avoit dit, qu'elle pourroit bien prendre quelque résolution contraire à ses intérêts, ne manqua pas d'épier toutes ses démarches & celles de Lucile ; il gagna même une de ses femmes qui la servoit, & de laquelle elle ne se défioit point ; de manière qu'il fut informé que dans peu de jours Julie entreroit dans un couvent.

Cette nouvelle lui parut si funeste, qu'il en pensa mourir : il vit bien que, puisqu'elle prenoit ce parti, il falloit qu'elle eût beaucoup d'aversion pour lui. Il essaya d'abord de surmonter un amour qui lui préparoit des peines si cuisantes : mais il appella inutilement sa raison, sa vertu, & même son ressentiment à son secours : tout l'abandonna au pouvoir tyrannique de la plus cruelle & de la plus violente de toutes les passions ; la seule pensée qu'il alloit perdre Julie, ralluma des feux qu'il avoit voulu éteindre, & les ralluma si vifs, qu'il résolut de tenter des remèdes extrêmes, puisque sa persévérance & sa douceur n'avoient pu produire dans son esprit aucun effet qui lui fût favorable.

Pressé de ce desir, il trouva les moyens de l'exécuter sans difficulté : Julie avoit un appartement bas qui donnoit sur le jardin, il y avoit même une grande porte vitrée par laquelle on y pouvoit entrer ; elle n'avoit qu'Isabelle qui couchoit dans une garde-robe, & qui ce soir là

s'étoit arrêtée avec les femmes de Lucile , par l'adresse de celle qu'il avoit mis dans ses intérêts : & comme Isabelle savoit que sa maitresse se couchoit fort tard , elle ne s'empresça pas de se rendre auprès d'elle. La porte du jardin étoit ouverte pour donner quelque fraîcheur au cabinet ; elle écrivoit à son cher Hypolite ; car encore qu'elle ne fût où lui envoyer ses lettres , elle ne passoit guère de jours sans lui écrire ; elle avoit dessein de les lui envoyer toutes ensemble dès qu'elle sauroit son adresse : voici ce qu'elle lui mandoit.

Dans les momens où tout le monde cherche quelque repos , j'interromps le mien , cher Hypolite , pour me soulager en vous apprenant mes peines. Hélas ! qu'elles sont grandes & sensibles ! je ne reçois point de vos nouvelles ; j'ignore votre sort ; & quoique je ne puisse soupçonner votre cœur d'un changement , je sens que les assurances de sa fidélité sont nécessaires à la conservation de ma vie. Je cesserois de prendre soin de cette vie , si elle cessoit de vous être chère , c'est la seule chose qui me la rend supportable , & depuis que le Sénateur Alberti m'a déclaré sa passion.....

Comme elle en étoit en cet endroit , elle vit entrer trois hommes masqués , qui l'ayant prise entre leurs bras , pendant qu'un quatrième , mieux déguisé que les autres , lui tenoit un mouchoir sur la bouche , l'enlevèrent malgré les cris qu'elle essaya de pousser , & la résistance qu'elle voulut faire : ils traversèrent promptement le jardin ; la nuit étoit avancée & obscure , personne dans la maison n'eut connoissance de ce qui se passoit : l'on mit Julie dans un carrosse , il sortit par la porte de la Croix , &

marcha vîtement du côté de Sienne : mais comme il avoit pris le chemin des montagnes , & qu'en plusieurs endroits il étoit difficile , la flèche du carrosse ayant porté contre un rocher , elle se brisa ; les nuits d'été sont plus courtes en Italie qu'ailleurs ; le jour commençoit à paroître , & un de ces hommes qui conduisoit Julie , & qui sembloit être le maître des autres , voyant le carrosse rompu , étoit monté à cheval , & commandoit qu'on la mit devant lui ; elle s'en défendoit avec plus de force & de courage , que n'en ont d'ordinaire les personnes de son sexe : Non , lui disoit-elle , barbare , tu ne m'arracheras d'ici qu'après m'avoir arraché la vie. Tu violes les droits de l'hospitalité ; je me suis retirée dans ta maison , comme dans un asyle , cependant tu m'enlèves & tu me persécutes : elle parloit encore en se tirant des bras de ceux qui vouloient la mettre à cheval ; & le respect qu'ils avoient pour elle , joint à son extrême beauté , dont on ne pouvoit s'empêcher d'être touché , les obligeoit à ne pas employer toutes leurs forces contr'elle , lorsque huit cavaliers bien armés arrivèrent ; ils étoient à cheval , & couroient à toute bride : le premier qu'elle reconnut , fut le Sénateur Alberti : ils mirent le pistolet à la main contre les ravisseurs de Julie , qui ne songèrent plus qu'à se défendre.

Pendant qu'ils commençoient un combat sanglant , elle profita de la liberté où elle étoit de pouvoir se sauver ; elle descendit par un petit sentier qu'elle trouva dans la montagne , elle marcha quelque temps avec beaucoup de peine & de frayeur. Quoiqu'elle entendit tirer , & qu'elle ne doutât point que ses ennemis ne

fussent occupés à se battre, elle ne laissoit pas d'appréhender que quelqu'un d'eux ne se détachât de la troupe pour la suivre & la prendre : J'ai tout à craindre, disoit-elle en elle-même, & de ceux qui m'ont enlevée, & de ceux qui m'ont secourue : mais qui peuvent être ces premiers ? Je croyois que c'étoit le Sénateur, & c'est lui qui m'a donné lieu de m'échapper ! Elle continuoit de marcher en faisant toutes ces réflexions : comme elle étoit déjà hors d'haleine & fatiguée du chemin, qui étoit extrêmement rude, le moindre bruit qu'elle entendoit, l'épouvantoit d'une manière qu'elle ne se ménageoit point, & que pour se cacher elle se mettoit dans des buissons pleins d'épines : cette pauvre Dame avoit le visage tout en sang ; ses beaux cheveux tomboient épars sur ses épaules ; une partie de ses habits étoit déchirée, elle étoit dans un état digne de compassion, ne sachant plus que devenir, elle regarda de tous côtés ; elle apperçut dans le penchant d'un valon une petite cabane de berger, aussitôt elle y tourna ses pas.

Elle y trouva une femme occupée à travailler, qui la voyant si maltraitée & dans une affliction si extrême, accourut vers elle & la reçut avec des sentimens de pitié, qui ne laissèrent pas d'être de quelque consolation à la belle Julie. Si vous voulez me rendre un service, dont je ne perdrai jamais le souvenir, dit-elle à cette femme, cherchez promptement un lieu où vous me puissiez cacher, car je suis persuadée que l'on viendra bientôt ici pour m'emmener par force. La bergère sans perdre un moment, la fit monter dans un grenier qui étoit plein de sou-

rages pour ses brebis ; & lui ayant ménagé un endroit où elle pouvoit être en sûreté , elle descendit , & reprit son ouvrage. Peu de temps après , deux cavaliers passèrent qui couroient à toute bride ; ils s'arrêtèrent devant sa cabane , & lui firent plusieurs questions sur le sujet de Julie. Ils la menaçoient même de la maltraiter , si elle ne leur en disoit des nouvelles : ils vouloient lui persuader qu'elle l'avoit vue , mais elle nia avec tant de sang-froid & de naïveté , qu'ils la quittèrent , & poussèrent leurs chevaux d'un autre côté.

Dès qu'ils furent partis , elle fut rassurer Julie qui étoit demi-morte , car elle avoit entendu la voix du Sénateur Alberti ; mais la bergere lui dit que ces gens s'étoient éloignés : elle lui donna ensuite quelques laitages & du pain ; après elle lui lava le visage , & la secourut avec beaucoup de zèle & de charité. Julie ne voulant point sortir de ce lieu champêtre , crut qu'il falloit laisser passer quelques jours avant que de se hasarder d'en partir : elle ne savoit encore à quoi se déterminer. Elle avoit beaucoup à craindre du côté du Sénateur ; mais elle redoutoit bien davantage cet ennemi inconnu , qui étoit demeuré toujours masqué , même après l'avoir enlevée ; il lui sembloit qu'elle pouvoit bien se garantir de celui qu'elle connoissoit , & que le mal étoit beaucoup moins grand , que d'avoir à craindre tout le monde en général : car , disoit-elle , tant que j'ignorerai qui m'a ravie avec une si grande violence , j'aurai toujours lieu d'appréhender de me mettre innocemment entre les mains que je viens d'éviter.

Toutes ces différentes pensées la jetoient

dans une confusion qui augmentoit encore son abattement. Le mari de la bergère, chez qui elle étoit, revint sur le soir : il fallut que Julie consentit qu'il fût qu'elle étoit cachée dans sa maison. C'étoit un vieux laboureur qui avoit naturellement de l'esprit. Il jugea bien par l'admirable beauté de sa nouvelle hôtesse & par ses habits, qu'elle devoit être une personne de qualité, & il fut touché de son extrême affliction. Elle lui demanda s'il n'avoit point vu des cavaliers ce jour-là dans la campagne. Il lui dit qu'il en avoit vu passer plusieurs, & quelques-uns entr'autres qui étoient masqués & blessés, qui couroient à toute bride ; qu'un d'eux s'étoit écarté des autres pour lui venir demander s'il n'avoit point rencontré une jeune Dame toute seule ; que lui ayant dit que non, il avoit continué son chemin. Julie ne douta point que ces gens là ne la cherchassent, & elle passa une des plus méchantes nuits que l'on puisse jamais avoir. Elle trouva par bonheur sa bourse sur elle & quelques pierreries, car elle n'étoit pas deshabillée lorsqu'on l'enleva ; elle donna de l'argent à ses hôtes pour les engager par leurs propres intérêts, à lui garder le secret & à la servir. Elle leur dit ensuite, en pleurant amèrement : Vous voyez l'état où je suis, il faut que je parte d'ici, & que je cherche un lieu de sûreté où je puisse me mettre ; mais conseillez-moi comme je dois faire pour n'être point connue, car je me sens si troublée que je ne puis prendre aucune résolution. Je serois d'avis, Madame, lui dit la bergère, que vous missiez un de mes habits, afin que dans ce déguisement l'on ne puisse vous reconnoître. Elle trouva cet

expédient bon : elle voulut l'essayer pour voir si elle pourroit n'être point connue; elle s'habilla en bergère, & parut si belle malgré tout ce qu'elle put faire, que le laboureur & sa femme lui dirent qu'il étoit impossible qu'elle passât pour autre chose que pour une personne de qualité. Enfin, après avoir rêvé quelque temps, ce bon homme lui conseilla de travestir son sexe, de s'habiller en pèlerin, & que comme elle étoit fort grande, elle pourroit bien passer pour un jeune garçon. Elle s'en tint à cet avis, & le pria d'aller à Sienné lui acheter ce qu'il falloit. Il partit aussi-tôt pour exécuter ses ordres : mais pendant qu'il fait cette petite emplette, retournons à Florence voir ce qui s'y passe.

La même nuit que Julie fut enlevée par ces inconnus, le Sénateur Alberti avoit résolu de l'enlever lui-même, & de se rendre le maître de sa personne, puisqu'il ne pouvoit l'être de son cœur. Isabelle, comme je l'ai déjà dit, s'étoit arrêtée plus long-temps qu'à son ordinaire, avec une des femmes de Lucile : cependant elle craignit que sa maîtresse ne voulut se coucher, & elle rentra dans son appartement dans le temps qu'on venoit de l'en tirer. Elle vit son voile déchiré qui étoit tombé dans son cabinet, sa table & ses chaises renversées, les flambeaux par terre; & ne trouvant plus Julie, elle ne douta point qu'il ne lui fût arrivé quelque nouveau malheur. Elle se mit à pousser des cris qui surprirent tous ceux de la maison; mais particulièrement le Sénateur, qui dans ce moment entroit pour faire son coup. Comme il ne vit point Julie, il se sentit transporté d'un véritable désespoir, il ne douta

pas qu'on ne l'eût enlevée; il avoit tous ses gens prêts, & sans différer il se mit à suivre ses ravisseurs. Il fut d'abord, par celui qui gardoit la porte de la Croix, qu'on lui avoit donné de l'argent pour la tenir ouverte, sous prétexte qu'on vouloit partir la nuit dans un carrosse à six chevaux, afin d'éviter la grande chaleur : le Sénateur, accompagné du Signor Léandre qui s'étoit levé au bruit que l'on avoit fait, & suivi de ceux qui devoient enlever Julie, se mit à courir après elle. En effet, ils la joignirent comme je l'ai dit : le combat ne dura guère à cause de l'inégalité des deux partis, car les Albertis avoient plus de monde que l'inconnu; de manière que se sentant blessé, il poussa son cheval dans la montagne, & ses gens le suivirent : mais il y en eut un qui n'étoit pas en état, ni de fuir ni de vivre long-temps. Léandre le voyant couché par terre & noyé dans son sang, s'approcha de lui, descendit de cheval, lui arracha son masque, & fit tout ce qu'il put pour l'obliger de lui dire quelque chose qui éclaircit cette aventure : tout ce qu'il en fut tirer, ce fut qu'apparemment son maître étoit amoureux de Julie, qu'il avoit résolu depuis long-temps de l'enlever, & que ce qui avoit précipité l'exécution de ce dessein, c'est qu'un des domestiques du Sénateur Alberti, qu'il avoit gagné pour lui faciliter l'entrée de sa maison, l'étoit venu avertir qu'il étoit certain que le Sénateur son maître devoit l'enlever cette même nuit. Léandre lui demanda le nom de celui qui venoit d'enlever Julie; il ne voulut plus répondre à ses questions, & se contenta de lui dire d'une voix foible & mal articulée :

Considérez , Seigneur , que je suis prêt de mourir , & laissez-moi quelques momens pour songer à ma conscience : il est vrai qu'il ne vécût pas encore un quart-d'heure.

Le Sénateur Alberti revint à Florence , dans un désespoir si extrême , qu'il n'en a jamais été un plus violent : il se souvint lorsqu'il fut seul , qu'il avoit ramassé dans le cabinet de Julie , un papier tout ouvert , qui lui avoit paru écrit de sa main. Il le chercha dans ses poches , & après l'avoir lu , il connut avec une sensible douleur , qu'elle aimoit quelqu'un , & qu'apparemment c'étoit le motif qui l'avoit obligée à le traiter si mal. Je me flattois au moins , s'écrioit-il , qu'elle étoit indifférente pour tout le monde , que ce malheur m'étoit commun avec tout le reste des hommes ; hélas ! que j'étois trompé ; cette profonde mélancolie ne lui étoit causée que par l'absence de son amant , & tout le mépris dont elle m'accabloit , étoit des sacrifices qu'elle lui faisoit. Il rêva long-temps qui pouvoit être ce cher Hypolite dont elle parloit dans sa lettre ; il se souvint alors du frère de Lucile , de cet Hypolite si beau , si spirituel , si propre à aimer & à se faire aimer. Il craignit mortellement que ce ne fût là son rival. Qu'il seroit redoutable ! grand Dieu ! disoit-il : aurois-je à mon âge la témérité de lui disputer une si belle conquête ? Transporté de ces sentimens , il passa sans balancer dans la chambre de sa belle-fille : Mettez mon esprit en repos , lui dit-il , vous avez un frère que j'ai connu , est-ce lui qui aime la belle Angloise que nous venons de perdre ? Je vous conjure de me l'avouer sans aucune dissimulation. Lucile hésita quelque

temps sur ce qu'elle devoit lui répondre ; mais son embarras laissant entrevoir quelque mystère au Sénateur , il la pressa encore plus fortement , & elle ne put se défendre davantage de lui raconter l'histoire de Julie. Il resta si surpris & si désolé de l'avoir persécutée de sa passion , qu'il paroissoit pénétré de la plus vive douleur. Que vous m'auriez épargné de cuisans déplaisirs , dit-il à Lucile , si vous m'aviez plutôt jugé digne de votre confiance ; vous avez vu naître ma passion , vous saviez le peu de succès que j'avois lieu de m'en promettre , & vous n'avez point arrêté le cours d'un torrent qui m'a enfin entraîné dans le précipice. Il ajouta des reproches assez aigres à ses premières paroles ; & se sentant pénétré d'amour & de chagrin , de jalousie & de désespoir , il la quitta , ne pouvant même se soutenir qu'avec peine : il se fit mettre au lit ; une ardente fièvre le prit : il fut réduit dans fort peu de jours à l'extrémité , & il mourut tendrement regretté de son illustre fils & de tous ses amis.

Dans le temps que l'on pleuroit la mort du Sénateur à Florence , l'infortunée Julie déguisée sous l'habit d'un pèlerin , quittoit la cabane où elle avoit demeuré plusieurs jours ; & après avoir fait à ses hôtes tout le bien qu'elle pouvoit leur faire , elle les chargea de faire tenir une lettre à Lucile , par laquelle elle l'informoit de sa triste aventure , & qu'elle alloit voyager ; ensuite elle prit le chemin de Bologne , dans la résolution de se rendre à Rome & à Venise : il lui sembloit qu'elle pouvoit être assez heureuse pour y trouver son père , ou que tout au moins elle y rencontreroit quelques-

uns de ses amis , qui à sa considération la feroient recevoir dans un couvent où elle resteroit jusqu'à ce qu'elle fût en état de paroître dans le monde. Cependant elle étoit toujours effrayée du souvenir de ces quatre hommes masqués qui l'avoient enlevée : après des réflexions infinies , elle se persuada que ce pouvoit être le jeune Marquis Strozzi ; il étoit d'une des plus illustres maisons de Florence ; son père l'avoit envoyé voyager ; & à son retour , lorsqu'il vit Julie , il témoigna une admiration pour elle , qui passoit les sentimens ordinaires que l'on a pour une belle personne. Il avoit du mérite , il étoit brave & entreprenant ; l'on avoit raconté à Julie quelques-unes de ses aventures qui lui donnoient ce caractère là : de plus , il étoit Florentin , & par cette raison , il avoit peu à craindre des suites de l'enlèvement d'une étrangère , qui n'étant pas dans son propre pays , n'avoit point assez de protection pour se venger d'un tel outrage. Elle ne douta donc plus que le Marquis Strozzi ne fût l'auteur de tout ce qui venoit de lui arriver.

Elle étoit dans son habit de pèlerin , si parfaitement belle , qu'elle ne pouvoit assez se cacher pour éviter la curiosité de tous ceux qui la voyoient. Elle avoit coupé ses cheveux comme les hommes les portent , ils tomboient par grosses boucles sur ses épaules : les ardeurs du soleil n'en purent changer la couleur , ni altérer celle de son teint. Elle faisoit de fort petites journées , car la délicatesse de ses pieds ne lui permettoit pas de marcher long temps sans être fatiguée ; elle avoit déjà parlé Hippolyte , que l'on trouve sur le grand chemin de

l'Appennin , & elle approchoit de Bologne , lorsqu'elle se trouva dans un bois délicieux par la quantité d'orangers & de grenadiers dont il étoit rempli : le soleil commençoit à se retirer , elle se trouva lasse , & elle fut invitée au repos par le doux murmure d'un ruisseau qui couloit doucement ; l'herbe verte & fraîche qui le bordoit , lui sembla un lit assez commode en l'état où elle étoit : elle se coucha sur ce tapis de gazon , les racines d'un arbre lui tinrent lieu de chevet ; elle ôta le grand chapeau qui lui servoit d'une espèce de parasol , & son abattement la conduisit insensiblement jusqu'au profond sommeil ; mais deux choses la réveillèrent en sursaut avec une grande douleur & une extrême surprise , car elle se sentit percer la jambe d'une flèche , & elle entendit aussi-tôt un grand bruit de cors , de chiens & de veneurs. Elle poussa un cri plaintif , & elle essayoit d'arracher cette flèche , qui la faisoit beaucoup souffrir , quand elle vit paroître trois Dames à cheval , si belles , de si bon air , & dont les habits étoient si galans & si bien entendus , que sa douleur ne se fit moins ressentir pour quelque temps , par la satisfaction qu'elle eut à les regarder. Il y en avoit une qui portoit un arc à sa ceinture , un carquois plein de flèches derrière ses épaules ; on auroit pu la prendre pour Diane au milieu de ses nymphes.

Cette charmante personne témoigna de l'inquiétude & du déplaisir en voyant la blessure du jeune pèlerin : elle ne put douter que ce ne fût elle qui la lui avoit faite , puisqu'elle reconnut la flèche qu'elle venoit de décocher. Par quelle fatalité , lui dit-elle , vous ai-je rencontré , lorsque je ne cherchois qu'à faire voir mon





adresse à ces Dames ? Il faut que nous soyons bien malheureux l'un & l'autre ; vous de vous être trouvé ici , & moi de vous avoir fait du mal. La pitié que vous me témoignez , Madame , lui dit Julie d'une manière languissante , est capable de me consoler de la blessure que vous venez de me faire. Je ne fais , reprit cette belle personne , si elle peut vous soulager , mais je fais bien que vous m'en inspirez beaucoup ; & pour commencer à réparer mon crime innocent , je vous prie de vouloir venir chez moi , vous y ferez jusqu'à votre entière guérison. Elle commanda aussi-tôt à un de ses Gentilshommes , qui se trouva auprès d'elle , de faire bander la blessure de ce pèlerin , & de le faire monter dans la chaise pour le conduire au château. Julie ne pouvant pas se soutenir , ne trouva pas de meilleur parti à prendre , que celui qu'on lui offroit ; elle remercia la Dame , qui en usoit si généreusement , & le Gentilhomme , ayant pris place auprès d'elle , l'informa qu'il y avoit peu de temps que sa maîtresse étoit mariée , qu'elle étoit de la maison de Beccarelli , très-considérable à Bologne ; que son père n'ayant qu'elle d'enfant , voyoit avec un sensible déplaisir éteindre son nom ; que cela l'avoit fait résoudre à se choisir un gendre qui vouiut le prendre avec les armes ; qu'il avoit donné de grands biens à sa fille ; que c'étoit une Dame de beaucoup d'esprit & de mérite ; que son époux , que l'on appelle à présent le Marquis de Beccarelli , étoit absent depuis quelque temps : que les Dames qui étoient à la chasse avec elle , étoient ses parentes & ses voisines ; qu'elles aimoient toutes la joie & les

plaisirs qui convenoient à leur naissance. Ensuite il demanda à Julie où elle alloit ; vous me paroissez si fort au-dessus de ce que l'on pourroit juger de vous par vos habits , lui dit-il , qu'encore que je ne vous connoisse point ; je suis persuadé que vous êtes de qualité. Je ne fais plus guère ce que je suis , répondit Julie en soupirant ; mais pour satisfaire votre curiosité , je vous dirai que je me nomme Silvio , que je vais à Lorette , & que la fortune m'a mis en état de ne la plus appréhender. Vous me dites tout en peu de mots , reprit ce Gentilhomme ; mais quand on est fait comme vous l'êtes , il me semble qu'on ne peut avoir des sujets de paroître aussi mélancolique que vous me le paroissez. Comme ils s'entretenoient ainsi , ils arrivèrent au château , & l'on mit l'étranger dans un très-bel appartement.

La Marquise avoit un valet-de-chambre qui étoit bon chirurgien , & qui pansa la jambe de Silvio (car je nommerai Julie ainsi , au moins pour quelque temps) ; ce coup de flèche qu'elle y avoit reçu , étoit entré fort avant , & la blessure étoit très-douloureuse ; mais il n'y avoit point de danger qu'il en arriva pis. Dès que la Marquise fut de retour , elle monta avec ses deux parentes dans la chambre du pèlerin ; son Gentilhomme lui rendit compte de sa conversation avec lui ; elle demeura d'accord qu'il avoit quelque chose de si noble & de si grand dans sa physionomie , qu'il ne falloit point douter qu'il ne fût de qualité. Elle resta peu avec lui ; mais elle remporta son idée si vivement dans son cœur qu'elle ne put reposer toute la nuit ; & sous le prétexte de l'hospitalité , elle retourna voir

Silvio : Êtes-vous mieux , lui dit-elle d'un air obligeant , & m'avez-vous pardonné le mal que je vous ai fait ? Ah ! Madame , lui dit-il , que vous connoissez peu mes dispositions , si vous croyez que je sois sensible à cette petite blessure ; je vous proteste que je m'estime heureux de l'avoir reçue de votre belle main. La Marquise ne fit pas semblant d'entendre des paroles si galantes , mais elles la pénétrèrent : elle crut qu'elle n'avoit pas fait moins d'impression sur l'ame de ce bel étranger , qu'il en avoit fait sur la sienne : elle avoit auprès d'elle une fille , en qui elle avoit la dernière confiance : Eugénie , lui disoit-elle , as-tu jamais rien vu de si beau & de si charmant que le jeune Silvio ? remarques-tu avec quels yeux il me regarde ? je lis dans son cœur ; & le trouble qu'il a mis dans le mien , m'alarme trop , pour me résoudre à le voir davantage. En effet , elle gagna sur elle-même ; pendant plusieurs jours de suite , de ne point aller dans la chambre de Silvio ; elle feignit d'être incommodée , afin que ses gens ne s'aperçussent pas de ce changement ; mais pour ne point le voir , elle ne pensoit pas moins à lui.

Elle devint mélancolique & cherchoit la solitude. Monsieur de Beccarelli , son père , qui demouroit à Bologne & qui venoit la voir souvent , fut surpris & inquiet de l'état où elle étoit. Au bout de dix ou douze jours elle ne put s'empêcher , en passant devant la chambre de Silvio , d'y entrer ; elle le trouva au lit , elle remarqua par la rongeure de ses yeux , & au son de sa voix , qu'il avoit versé des larmes : elle crut que c'étoit un effet de la douleur de ne l'avoir point vue depuis si long-temps ; elle

n'avoit rien gagné en cessant de lui parler , & elle perdit absolument son cœur , aussi-tôt qu'elle put se flatter d'avoir une si tendre part dans son souvenir. Qu'avez vous , lui dit-elle , Silvio , vous me paraissez accablé de tristesse ? Madame , lui dit-il , je ne suis point encore accoutumé à mes malheurs ; ils me sont toujours nouveaux. Mais , continua-t-elle , n'êtes-vous point ingénieux à vous en faire ? Non , Madame , reprit-il , je ne cherche point des peines que je n'aie pas effectivement ; mais je vous avoue que je ne cherche pas non plus à me flatter. Ils tombèrent alors l'un & l'autre dans une profonde rêverie ; la Marquise étoit toute occupée de sa passion , & se persuadoit que le feint Silvio l'aimoit ; Silvio de son côté ne faisoit point réflexion à la langueur & aux soupirs de la jeune Marquise , il ne pensoit qu'à ses propres peines & à son cher Hypolite.

La Marquise se retira toute confuse ; elle connoissoit que Silvio lui étoit infiniment cher , & cette connoissance l'affligeoit sensiblement : De quelque côté que je regarde mon état , disoit-elle à Eugénie , je ne trouve que des sujets de m'affliger : le plus sensible de tous c'est la foiblesse que j'ai d'aimer ; moi , dis je , qui ne puis pousser un soupir pour un autre que pour mon époux , sans commettre un crime contre lui & contre ma gloire. Considère encore , ma chère Eugénie , toutes les autres disgraces qui se joignent à celle-là ? je ne fais qui est Silvio , c'est un étranger que je trouve sous l'habit de pèlerin , qui peut être un homme sans naissance , indigne des sentimens que j'ai pour lui ; mais ce qui est de plus certain , c'est que je vais

le perdre & le perdre pour toujours. Ah ! fatale flèche , s'écria-t-elle douloureusement , la blessure que tu as faite , fera bien plutôt guérie que celle que cet aimable inconnu a faite dans mon cœur.

La Marquise passa encore quelques jours sans retourner dans la chambre de Silvio ; mais , comme il commençoit à se soutenir un peu , il crut qu'il étoit de son devoir de lui aller rendre ses respects ; il remarqua qu'elle changea plusieurs fois de couleur lorsqu'il l'aborda ; il craignit qu'elle se trouvât mal , mais par respect il n'osa le lui demander , elle le fit asseoir auprès d'elle , & l'ayant regardé quelque temps : Vous voilà bientôt en état , lui dit-elle , de nous quitter , Silvio ; mais n'aurez - vous point avant ce temps-là assez de complaisance pour m'apprendre le nom de celui que j'ai blessé , & pour lequel j'ai senti tant d'inquiétudes ? Madame , lui dit-il , je suis un malheureux qui ne mérite pas une curiosité aussi obligeante qu'est la vôtre : ma naissance & ma fortune sont également bornées , vous voyez ma condition , je ne suis pas davantage que ce que je vous parois. Vous en dites beaucoup en ne voulant rien dire , reprit la Marquise ; si vous êtes ce que vous me paraissez , je ne fais guère de choses qui soient au-dessus de vous : & puisque vous avez des raisons qui vous empêchent de faire connoître votre qualité , tout au moins que je sache si vous êtes amoureux ; c'est une question qui ne vous engagera dans aucun détail particulier , qu'autant que vous le voudrez ; mais vous me devez répondre juste , si vous avez un peu de considération pour moi. Les souvenirs que cette de-

mande rappella à Silvio, lui arrachèrent un profond soupir : Oui, Madame, lui dit-il d'un air tendre, je vous avoue que j'aime sans espérance, & suis destiné pour être toute ma vie le plus infortuné de tous les hommes. Ces paroles confirmèrent la Marquise dans l'opinion où elle étoit déjà qu'il avoit de l'attachement pour elle ; elle rougit, elle baissa les yeux, & ne lui répondit point. Après un assez long silence, elle lui dit : Quand partirez-vous, Silvio, & quand vous serez parti, vous souviendrez-vous de moi ? Je m'oublierois plutôt moi-même, répondit-il, Madame ; les bontés que vous me témoignez, ne s'effaceront jamais de mon cœur. Il craignit de l'incommoder par une plus longue visite, & il se retira dans sa chambre.

Ah ! je vais vous perdre, aimable Silvio, s'écria-t-elle, quand elle se vit seule & en liberté de se plaindre : vous êtes sur le point de partir, & cependant toutes les apparences me trompent, ou vous m'aimez : comment ne cherchez-vous point à prolonger votre séjour dans un lieu où vous êtes avec moi ? c'est que vous ne pouvez croire que j'aie la foiblesse de vous aimer, & que vous craignez de prendre un attachement trop fort ; mais fuyez-moi, charmant Silvio, fuyez-moi, j'y consens ; votre présence augmente mes maux ; peut-être qu'en cessant de vous voir je cesserai de vous aimer. Elle se tut en cet endroit, & ses larmes, qu'elle ne put retenir, l'empêchèrent de sortir du cabinet où elle s'étoit renfermée. Silvio ne fut point la voir le lendemain, & quelques jours se passèrent sans qu'il cherchât l'occasion de lui parler ; mais comme il se trouva assez bien pour partir, il fut

la trouver, & lui dire qu'il venoit prendre congé d'elle, qu'il avoit de très-humbles remerciemens à lui faire, pour les graces dont elle l'avoit comblé; qu'il ne pouvoit rien, pour lui témoigner sa reconnoissance, que de publier dans tous les lieux où il iroit, qu'elle n'avoit pas moins de générosité, que de mérite & de beauté. La Marquise se fit une violence inexprimable, pour lui cacher la sensible douleur dont elle étoit pénétrée par cette cruelle séparation : Allez, Silvio, lui dit-elle, allez accomplir vos vœux, je vous promets que j'en ferai de mon côté pour le bonheur de votre vie. Il lui dit qu'il partirait le lendemain à la pointe du jour, & après quelques momens de conversation, il la quitta.

La nuit étoit fort chaude, il ne se déshabilla point, & se jeta sur son lit, où il essaya de trouver quelque repos pour être en état de recommencer son voyage; mais la jeune Marquise ne pouvant se résoudre de le voir partir sans lui dire encore une fois adieu, sortit de son appartement seule & sans bruit : il faisoit un grand clair de lune; elle ne prit point de flambeau; il lui sembloit que si elle ne pouvoit s'empêcher de dire quelque chose de tendre à Silvio, elle en auroit moins de honte, pourvu qu'il ne la vît pas: elle se résolut aussi de lui donner son portrait, afin que ce témoignage de sa bonté, l'engageât plus fortement à ne la point oublier. Silvio étoit sur un lit d'ange; dont les rideaux étoient relevés en festons; ses cheveux tomboient négligemment sur ses épaules; il étoit dans un profond sommeil, & son extrême beauté fit souvenir la Marquise de celle de l'amour,

lorsque la curieuse *Psyché* vouloit le voir. Ah ! *Silvio*, disoit-elle , en le regardant amoureusement , s'il étoit vrai que j'eusse fait dans ton ame quelques impressions de tendresse , à la veille de me quitter , tu ne serois pas enseveli dans un repos si tranquille ! Est-il possible que dans le temps où tu me prépares tant de peines , tu ne sois point ému de quelque douleur. Elle n'osa cependant l'éveiller ; elle se mit doucement auprès de lui : la lune éclairoit assez pour lui faire voir tous les charmes qui environnoient ce bel étranger. Qui peut te ressembler dans l'univers ? disoit-elle tout bas avec admiration ; qui peut exprimer tes beautés ? qui peut éviter tes coups ? Elle avaloit ainsi à longs traits le poison que tant de charmes faisoient glisser insensiblement dans son ame. Elle mit son portrait dans la poche de *Silvio* , comprenant qu'il auroit une agréable surprise de trouver un présent si cher & si précieux dans le temps où il s'y attendoit le moins. Enfin , vaincue de la force de sa passion , elle ne put s'empêcher d'attacher sa bouche sur la sienne ; & le serrant entre ses bras , il sembloit qu'elle n'avoit plus la force de se retirer. Mais , ô Dieu ! que devint-elle , quand elle se sentit frapper d'un coup de poignard , & qu'elle reconnut le *Marquis de Beccarelli* son époux , qui ne la quitta que pour punir *Silvio* ? Il s'étoit réveillé au bruit ; il se leva promptement tout effrayé du péril où il étoit ; mais comme il vouloit se sauver , ce mari furieux lui porta un coup du même poignard qu'il tenoit , lui perça le bras , & alloit redoubler , si deux *Gentilshommes* qui étoient de son complot , ne l'avoient arrêté , en lui disant , qu'il

se souvint du dessein qu'il avoit formé , que ce ne seroit pas le moyen de l'exécuter, s'il tuoit ce jeune-homme : ils traînèrent aussi-tôt Silvio dans une tour , & l'enfermèrent.

L'infortunée Marquise étoit évanouie & noyée dans un ruisseau de sang ; son époux la fit enlever de ce lieu , & on la garda dans son appartement comme une prisonnière. Il est aisé de juger de son état ; elle étoit moins inquiète pour elle-même qu'elle ne l'étoit pour ce qu'elle aimoit. Elle craignoit que son mari n'eût immolé à sa jalousie , cette innocente victime ; mais quelque envie qu'elle eût d'en savoir des nouvelles , elle n'osoit en demander , soit qu'elle appréhendât d'en apprendre de trop funestes , ou qu'elle n'osât se fier à personne dans un temps où elle ne pouvoit douter qu'elle n'eût été trahie. Elle l'avoit été en effet par cette Eugénie , pour qui elle avoit tant de confiance. Le Marquis de Beccarelli , avant que de partir pour son voyage , l'avoit gagnée par des promesses & des libéralités ; il avoit chargé cette fille de lui écrire exactement la conduite que la Marquise tiendrait en son absence , & elle lui avoit mandé tout ce que sa maîtresse lui disoit de Silvio , & tout ce qu'elle sentoit pour lui. Le Marquis transporté de colère , vint le plus tôt qu'il fut possible ; il arriva secrètement. Eugénie lui facilita le moyen de se coucher ; & depuis deux jours qu'il étoit dans la maison , il cherchoit le moment de surprendre sa femme avec son amant.

Il avoit résolu de la faire enfermer pour le reste de sa vie , d'obtenir la confiscation de son bien , & de poursuivre criminellement Silvio ;

mais il ne put être absolument le maître de sa colère , lorsqu'il la vit assise sur le lit de cet étranger ; & dans les premiers mouvemens de fureur , il les blessa tous deux.

Cependant Julie , sous l'habit d'un pèlerin & sous le nom de Silvio , étoit dans une tour , dans un état si déplorable , qu'il auroit touché de pitié ses plus cruels ennemis : elle étoit blessée au bras , abattue de ses malheurs , inquiète de sa destinée , sans aucun secours , & ne sachant à quoi elle devoit se déterminer. Elle vouloit d'abord faire connoître son sexe ; elle croyoit que c'étoit un moyen sûr pour justifier la Marquise , & pour obtenir la liberté ; elle étoit donc sur le point de dire à ses gardes qu'elle souhaitoit d'entretenir le Marquis de Beccarelli , lorsqu'elle fit réflexion que ce qu'elle croyoit un expédient pour se mettre en repos , serviroit peut-être à lui avancer la fin de sa vie , parce que le mari furieux , qui venoit de donner un coup de poignard à sa femme , voyant qu'elle n'étoit point coupable , & pouvant redouter son ressentiment & celui de sa famille , pourroit aussi se porter à la dernière extrémité & faire empoisonner Julie , afin de l'empêcher de paroître ; si bien qu'elle jugea qu'il lui seroit plus avantageux de se laisser mettre entre les mains de la justice , & qu'au moins elle ne seroit point au pouvoir de son ennemi.

Elle passa une nuit aussi triste qu'on peut se l'imaginer ; l'on avoit déjà pansé le coup de poignard qu'elle avoit reçu dans le bras ; ensuite on la fouilla , on lui trouva le portrait de la Marquise ; ce fut une nouvelle preuve contre tous les deux. Julie fut extrêmement surprise d'avoir ce portrait , qu'elle n'avoit pas même

vu, & elle ne pouvoit pas comprendre comment on l'avoit mis dans sa poche. Sans différer on la fit monter dans un carrosse fort bien escorté, & on la mena en prison à Bologne. Il seroit mal aisé d'exprimer tous les ennuis de cette belle infortunée : Cher Hypolite, s'écrioit-elle en soupirant, si vous saviez à l'heure qu'il est, que votre fidelle Julie est chargée de chaînes, que son sexe est travesti, qu'en si peu de temps elle a été enlevée, fugitive & blessée deux fois, & qu'enfin elle va être mise dans une étroite prison ; hélas ! que feriez-vous ? mais plutôt, continuoit-elle, qu'aurois-je lieu de me promettre de vous ? Le long-temps qu'il y a que vous ne m'avez donné de vos nouvelles, ne me doit-il pas persuader que vous ne pensez plus à moi ; & faut-il que je joigne à toutes mes autres douleurs cette cruelle pensée que vous ne m'aimez plus.

Elle pleura amèrement pendant le chemin ; les larmes qu'elle versoit, servirent de sujet à ceux qui la conduisoient pour l'insulter, car ils la croyoient un homme foible & timide. La Marquise de son côté fut menée aussi à Bologne, & malgré sa blessure elle auroit été mise dans la prison publique, si son père, dont la naissance & le bien le rendoient un des plus considérables de la ville, n'eût obtenu de lui faire donner le château pour prison.

Une aventure si extraordinaire, arrivée à des personnes si distinguées, fit un grand bruit dans le monde : chacune des parties faisoit sa brigade ; mais ce qui aidait davantage à persuader tout ce que le Marquis disoit contre sa femme, c'étoit les charmes inévitables de Silvio. Plusieurs

Dames qui eurent la curiosité de l'aller voir dans sa prison, laissèrent leur cœur prisonnier entre ses mains ; il n'y en avoit guère qui n'eussent des dispositions pour lui aussi tendres que l'avoient été celles de la belle Marquise ; mais bien que l'on ne doutât point qu'elle n'eût commis le crime dont son mari l'accusoit, le grand crédit de son père balançoit beaucoup la justice de sa cause ; & il y eut des avis certains qu'il y avoit plusieurs de ses Juges disposés à absoudre la Marquise & Silvio. Ces nouvelles le pénétrèrent de douleur, & lui causèrent de grandes inquiétudes : il y alloit de tout pour lui ; il falloit soutenir avec vigueur ce qu'il venoit d'entreprendre avec tant de passion & si peu de prudence. Dans ces embarras il lui vint une pensée qu'il trouva fort propre à contrecarrer le parti de sa femme ; il présenta une requête pour demander que tous les Juges ne fussent pas Italiens, puisqu'il étoit étranger ; qu'on les partageât, & qu'on lui en donnât de son pays, comme les loix le permettoient. C'étoit une chose également juste & usitée à Bologne ; le Comte de Bentivoglio, qui en étoit le Gouverneur, se chargea de trouver des personnes intègres ; & le père de la Marquise, aussi-bien que son mari, s'en remirent absolument à lui.

Toute la ville étoit dans l'attente du jugement qui devoit être rendu, & le Gouverneur souhaita que ce fût au château, parce que la Marquise de Beccarelli y étoit toujours restée prisonnière : l'assemblée s'y trouva si nombreuse, que depuis long-temps l'on n'en avoit vu une plus grande & plus considérable. La Marquise y parut dans des habits de deuil, convenables

nables à ses malheurs ; elle étoit fort pâle à cause de ses peines & de la blessure qu'elle avoit reçue , mais elle n'en étoit pas moins charmante ; son père , vénérable par son âge & par sa bonne mine , la conduisoit , & le reste de sa famille l'accompagnoit. Silvio fut amené par une autre porte tout chargé de fers & de chaînes ; mais tous ceux qui le virent (quoique dans un état déplorable) le trouvèrent plus capable d'en donner que d'en porter ; ils se jetèrent l'un & l'autre aux pieds de leurs Juges , les yeux pleins de larmes & en faisant des soupirs : Seigneurs , leur dit la Marquise , je n'implore pas moins votre pitié : je suis malheureuse sans être coupable , le Ciel m'est témoin de mon innocence ! Celui qui m'accuse devant vous avec tant de fureur & si peu de ménagemens pour mon honneur , n'a tout au plus que des soupçons mal fondés.

Silvio n'avoit point encore parlé , lorsque le Marquis de Beccarelli s'avança avec les Gentilshommes qui avoient vu sa femme dans la chambre de Silvio , & tenant le portrait qu'elle avoit glissé dans sa poche , & qu'on lui avoit pris : Voici , dit-il , un témoin qui marque une intelligence assez criminelle ; une personne vertueuse n'auroit pas donné son portrait à un misérable pèlerin , & il ne peut disconvenir qu'on ne l'ait trouvé sur lui. Silvio (qu'il faut présentement appeller Julie , & lui rendre son sexe & son nom) Julie , dis-je , frappée du son de cette voix , leva les yeux , & les attachant sur son accusateur , elle devint pâle , tremblante , & s'évanouit. Chacun s'assembla autour d'elle , mais particulièrement un étranger qui étoit dans

le nombre de ses juges , & qui l'ayant reconnue , s'écria en l'embrassant avec des transports inexprimables : O Julie , adorable Julie ! est-ce ici une illusion ou une vérité ! Est-il possible que je vous retrouve après vous avoir pleurée & vous avoir crue dans le tombeau ! Chacun regarda ce cavalier comme un insensé. Cependant il sembla que cette voix ranimât tous les esprits de Julie : elle ouvrit les yeux , & le premier objet qui le frappa , ce fut son cher Hypolite d'un côté , & le Comte de Bedford de l'autre : au bruit qui s'étoit élevé , & au nom de Julie , que chacun répétoit , un autre des juges accourut vers elle. Voici votre chère fille , lui dit Hypolite en s'adressant à lui : Seigneur , c'est Julie. Le Comte de Warwick (car c'étoit lui) prit sa fille entre ses bras , & pensa mourir de joie ; elle se jeta à ses pieds , elle arrosa ses mains de ses larmes , lui témoigna & à son fidele amant , des transports d'amitié si véritables , que jamais rien n'a été plus touchant ni plus tendre.

Le Comte de Bedford jouoit dans cette fête un personnage bien fâcheux ; la Marquise de Beccarelli , son père , le Comte de Bentivoglio , & tous ceux qui purent approcher d'eux pouffoient de longues acclamations de joie , sans en savoir parfaitement le sujet. Julie transportée de la fienne , malgré la frayeur qu'elle avoit de la présence de son mari , déclara devant tout le monde qui elle étoit : il s'éleva aussitôt un bruit confus de voix & de battemens de mains surprenans ; mais chacun , peu après , garda un profond silence , quand elle ajouta que le Comte de Bedford qui étoit la partie & le mari de la Marquise

de Beccarelli, étoit aussi le sien, & qu'il avoit par conséquent deux femmes; ce qu'il ne pouvoit nier : & au-lieu que ç'avoit été lui jusqu'alors qui avoit poursuivi criminellement ces deux Dames, elles le poursuivirent à leur tour. Le père de la Marquise & celui de Julie demandèrent au Comte de Bentivoglio qu'on l'arrêtât, & qu'on lui fit son procès selon les loix du pays : il fut mis en prison, & voici ce que l'on apprit de sa propre bouche.

Qu'ayant cru Julie morte, sur la lettre que l'Abbesse de saint Menoux lui avoit écrite, il étoit parti d'Angleterre dans le dessein de voyager; qu'il avoit voulu commencer par l'Italie, parce que du côté de sa mère, il y avoit plusieurs parens qu'il souhaitoit de connoître; que Monsieur de Beccarelli s'étant trouvé de ce nombre, il s'étoit rendu à Bologne, où il avoit vu Mademoiselle de Beccarelli; qu'il en étoit devenu éperdument amoureux, & qu'il l'avoit obtenue de son père, aux conditions de prendre son nom & ses armes : que quelque temps après il vint à Florence avec son beau-père; qu'il se trouva un jour à la Réparata; que Lucile y vint entendre la Messe avec Julie, laquelle portoit un deuil de veuve; qu'il avoit pensé tomber de son haut à une rencontre si inopinée & si peu attendue; qu'il n'avoit pas voulu faire d'éclat à cause de Monsieur de Beccarelli, avec lequel il étoit; mais qu'il s'étoit appliqué à gagner un des domestiques du Sénateur Alberti, pour pouvoir exécuter le projet qu'il avoit fait; qu'ensuite il retourna à Bologne, qu'il resta quelque temps auprès de la jeune Marquise sa femme; mais qu'il n'y avoit pu trouver de repos; qu'il

pensoit sans cesse que Julie étant si proche , découvreroit enfin son second mariage , & se serviroit de ce moyen pour se venger & le punir de ce qu'elle avoit souffert : que toutes ces réflexions l'avoient obligé de revenir à Florence , après s'être assuré d'un couvent proche de Sienne , où il avoit dessein de l'enfermer pour le reste de ses jours ; que le domestique du Sénateur Alberti , qu'il avoit mis dans sa confiance , vint l'avertir qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour enlever la belle Angloise , dont il le croyoit amoureux , parce que son maître avoit commandé de se tenir prêt la même nuit pour un semblable dessein ; qu'alors il s'étoit masqué lui quatrième , & qu'ayant un équipage prêt , il avoit enlevé sa femme , mais qu'aussi-tôt l'on courut après elle , & qu'on l'atteignit ; que dans la résistance qu'il voulut faire , il avoit reçu un coup de pistolet , qui le contraignit de s'arrêter à Sienne ; qu'en ce lieu il recevoit souvent des nouvelles d'Eugénie , celles des femmes de la Marquise qu'il avoit gagnée , & qu'étant informé par elle de la passion de son épouse pour un pèlerin qu'elle avoit fait venir dans son château , il s'étoit senti pressé de la dernière fureur , & qu'il l'avoit poussée jusqu'où l'on venoit de le voir.

Pendant qu'il se désespéroit , & que la rage & la jalousie le tourmentoient tour-à-tour , il fut attaqué d'une très-violente fièvre ; qui dès les premiers jours fit tout craindre pour sa vie ; la blessure qu'il avoit reçue en enlevant Julie , empira beaucoup ; il n'avoit pu s'attendre d'en être tout-à-fait guéri pour partir , & pour venir punir l'infidélité prétendue de sa femme ; mais

dans le temps qu'il ne songeoit qu'à la mort, Julie, le Comte de Warwick & Hypolite goûtoient toute la joie que l'on peut se figurer dans une conjoncture si favorable à leurs desirs. Cet amant passionné & cette fidelle maitresse se racontotent leurs peines, répandoient des larmes mutuelles l'un pour l'autre, & ne croyoient encore qu'avec peine, que le bonheur de s'être trouvés fût une chose possible. Qui peut vous exprimer mes regrets, ma chère Julie, lui disoit-il, quand j'appris les fatales nouvelles de votre mort; je voulois mourir aussi, c'étoit mon unique envie, & il m'a toujours semblé depuis, que ma mort que je cherchois si déterminément, & que j'allois affronter dans les plus grands périls, vouloit m'épargner; car je n'ai pas même reçu une blessure pendant tout le temps que j'ai été sur les galères de Malte : enfin, n'osant plus me flatter de périr au service de la religion, & me trouvant dans une douleur dont le temps ne diminuoit rien, je résolus d'aller voir ma sœur, dans la seule pensée que je parlerois sans cesse de vous avec elle : je dis mon dessein aux Comtes de Warwick & de Suffex; ce premier voulut venir avec moi, car notre voyage ne pouvoit être fort long, & notre honneur nous obligeoit de retourner à la guerre : mais Monsieur de Warwick, qui avoit été blessé, comprit qu'un peu de repos lui étoit nécessaire. Quant au Comte de Suffex, il s'embarqua pour retourner à Londres, il avoit reçu des nouvelles de la Marquise de Northampton, qui lui faisoient espérer de voir bientôt leurs destinées unies; & comme il l'aimoit avec une extrême passion, il ne put tarder de se rendre auprès d'elle : pour

nous, Madame, continua-t-il, après avoir séjourné quelque temps à Venise, nous en partîmes, mais Monsieur de Warwick se trouva si mal, & son mal augmenta si fort par l'agitation du chemin, qu'il fut enfin obligé de s'arrêter ici : nous voyions très-souvent le Comte de Bentivoglio, & comme l'affaire de la Marquise de Beccarelli faisoit beaucoup de bruit, & qu'elle avoit quelque chose de fort extraordinaire, il nous apprenoit chaque jour des nouvelles du mari, de la femme & du pèlerin. Hélas ! ma chère maîtresse, aurois-je jamais pensé que ce même pèlerin étoit ma Julie que je pleurois tous les jours, & qui passoit les siens chargée de fers dans une affreuse prison ? Il arriva cependant que le Marquis de Beccarelli, ou pour mieux dire, le Comte de Bedford, ayant demandé des Juges Anglois pour contre-balancer la partialité des Italiens, le Gouvernement vint nous prier de vouloir être du nombre de ceux qu'il avoit choisi. Se peut-il une aventure plus bizarre ? J'étois votre juge contre votre mari, moi qui vous regarde comme ma souveraine, & qui suis assurément son plus mortel ennemi : vous savez tout le reste, Madame ; mais ce que vous ne pourrez jamais savoir, c'est la joie, les transports & la satisfaction que je ressens depuis ce bienheureux jour. Julie répondoit à des choses si tendres, tout ce qui pouvoit persuader à Hypolite qu'il étoit toujours également bien dans son cœur, qu'elle connoissoit tout le prix d'une passion aussi touchante que la sienne.

Que dirai-je à présent de la belle Marquise de Beccarelli ? il seroit difficile d'exprimer quel étoit son trouble & sa confusion ; quand elle

voyoit Julie , & qu'elle se souvenoit de ses foibles pour Silvio , elle ne pouvoit cesser encore d'aimer cet aimable Silvio : l'idée lui en étoit restée si vive dans le cœur , qu'elle étoit digne de pitié : Je vous l'avoue , disoit-elle à Julie , j'ai senti avec plus de douleur la perte de Silvio , que tous les autres accidens qui me sont arrivés ; & bien que je fusse résolue de ne le voir jamais & de mourir plutôt que de chercher à soulager ma peine , il me suffisoit de penser qu'il étoit dans le monde , & que je pourrois peut-être le retrouver un jour ; mais à présent , mon mal est sans remède , j'aime encore & je n'aime plus qu'une chimère. Eh quoi ! mon aimable Marquise , lui disoit tendrement Julie , ne puis-je vous tenir lieu de quelque chose ? n'ai-je pas un cœur pour vous aimer ? vous étiez bien moins chère à Silvio que vous ne l'êtes à Julie. La belle Italienne gardoit un profond silence , & ne l'interrompit que par de tristes soupirs : elle regardoit Julie de temps en temps avec des yeux pleins de désespoir , & souvent elle la quittoit en pleurant.

Le procès du Comte de Bedford étoit poussé avec tant de vigueur , par les deux pères de ses deux femmes , qu'ils l'avoient déjà mis en état d'en craindre l'événement , lorsque son mal augmenta si considérablement qu'il le réduisit à l'agonie. Ces nouvelles suspendirent le ressentiment de ces Dames ; elles le firent apporter dans le château , & chacune d'elles , donnant plus à la pitié qu'à la haine que son procédé à leur égard pouvoit mériter , elles lui rendoient des devoirs qui avoient quelque chose de fort généreux & de fort singulier : mais

enfin il mourut pénétré de ses justes souffrances & de ses malheurs. Aussi-tôt la Marquise de Beccarelli prit congé de Julie : Je vais me séparer de vous pour le reste de ma vie , lui dit-elle , & puisque votre sexe vous empêche d'être à moi , je suis résolue de n'être jamais à personne ; je veux être religieuse , & cacher ma honte & ma passion à tout le monde. Quelque instance que Julie pût lui faire pour l'obliger de changer de dessein , elle n'en fut rien obtenir , & la Marquise étoit déjà sortie de sa chambre , lorsqu'elle y rentra tout d'un coup : Ne me refusez pas , lui dit-elle , de me faire voir encore mon vainqueur ; reprenez pour un moment l'habit dans lequel vous m'avez charmée. Comme Julie étoit seule & qu'elle comprit que cela ne seroit su de personne , elle voulut bien avoir cette complaisance : elle se fit habiller promptement en pèlerin , & vint retrouver la Marquise qui l'attendoit impatiemment ; mais aussi-tôt qu'elle le vit elle tomba dans une si grande foiblesse , qu'il sembloit qu'elle alloit mourir : Ah ! s'écria-t-elle , je trouve mon mal où je cherche mon remède ; Silvio , adorable Silvio ! vous n'êtes plus que dans mon ame ; tout ce qui me paroît de vous à présent , est une erreur qui ne sauroit ni flatter , ni guérir mes peines. Elle se leva le plus promptement qu'elle put , elle sortit & fut se jeter dans un couvent , où elle prit le voile malgré les prières & la douleur de son père.

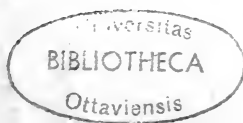
Cependant Julie prit la route de Florence avec le Comte de Warwick & Hypolite ; ils avoient appris la mort du Sénateur Alberti , & ils se rendirent chez le Signor Léandre , qu'ils trouvèrent en grand deuil ; mais ces habits lugubres

gubres n'empêchèrent point que sa joie n'éclatât à la venue des personnes qui lui étoient si chères ; Lucile pouvoit à peine contenir la sienne ; les inquiétudes continuelles qu'elle avoit pour son frère & pour Julie, troubloient toute la douceur & le repos qu'elle goûtoit avec un époux d'un si grand mérite. Le Comte de Warwick & eux ne voulurent pas que le bonheur du fidèle Hypolite & de l'admirable Julie fût différé plus long-temps : leurs noces se firent dans une maison de campagne de Léandre : jamais le soleil n'avoit éclairé une fête plus agréable ; jamais deux amans ne goûtèrent avec plus de satisfaction, le plaisir d'une union qui leur avoit tant coûté de soins, de soupirs & de larmes ; & à leur arrivée en Angleterre, il ne s'est jamais vu une joie plus générale que celle que l'on témoigna de leur retour & de leur alliance : ils trouvèrent l'illustre Comte de Suffex marié avec la belle Marquise de Northampton, & Hypolite prit le titre de Comte de Douglas, sous lequel il s'est fait connoître pour un des plus polis & des plus braves hommes de son siècle.

F I N.

II. Partie.

H



liothèque
é d'Ottawa
éance

The Library
University of Ottawa
Date due

--	--	--



